

04 _ 2024

ÉTUDE

Sur *La Fièvre*

Enseignements politiques d'une série

—Raphaël LLorca, Jérémie Peltier (coord.)
Postface de Jean-Marc Ayrault

Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS

INTRODUCTION

Une série pour penser collectivement notre époque

– Raphaël LLorca

Communicant, essayiste, directeur de l'Observatoire
« Marques, imaginaires de consommation et politique » de la Fondation Jean-Jaurès

– Jérémie Peltier

Co-directeur général de la Fondation Jean-Jaurès

Habituellement, lorsque la Fondation Jean-Jaurès se met en ordre de bataille et coordonne un ensemble de textes dans un temps très court, c'est au moment d'une campagne électorale, pour donner des clés de compréhension politiques (*Le dossier Zemmour*, octobre 2021), ou lorsque surgit un phénomène de société qui rend nécessaire une analyse pluridisciplinaire (*Après les émeutes*, décembre 2023). Dès lors, vous seriez sans doute en droit de vous poser la question : quelle mouche a donc piqué la Fondation pour consacrer plus de trente contributions à un objet pop-culturel, *La Fièvre*, une série en six épisodes et diffusée sur Canal+ ?

Nous en sommes intimement convaincus : pour penser correctement notre époque et « diagnostiquer le présent », pour parler comme Michel Foucault, il faut partir de ses objets les plus contemporains. Or, aujourd'hui, la série s'est imposée comme un médium incontournable : non seulement parce que, dix ans après son arrivée dans l'Hexagone, près des deux tiers

des Français (63 %) ont accès à Netflix¹, mais plus fondamentalement parce que le format de la série est en passe de devenir l'art dominant de notre époque – à savoir « celui qui a la capacité d'intégrer ou de modeler les autres à son image [...], celui qui assure la plus forte communion des contemporains [...], celui qui empêche de dormir les adolescents », pour reprendre la définition proposée par Régis Debray (qui parlait, en son temps, de la télévision)². Dès lors, il est urgent d'arracher les séries aux seuls critiques cinématographiques, et de les passer au tamis des analyses des politologues, des sondeurs, des communicants, des journalistes, des essayistes et des experts en tout genre qui s'efforcent, dans leurs expertises respectives, de comprendre et de faire comprendre la société.

Prendre au sérieux ce que nous raconte une série est d'autant plus nécessaire dans le cas de *La Fièvre*, qui aborde un ensemble de thématiques brûlantes de notre époque : la politique, la communication, les

1. Enquête « Submix 2023 – les dynamiques d'abonnement des foyers français aux offres culturelles numériques payantes », OpinionWay pour Bearing Point, 22 juin 2023.

2. Régis Debray, *Vie et mort de l'image*, Paris, Gallimard, 1992.

réseaux sociaux, la violence, la dépression, les identités, l'extrême droite, le football, la démocratie, la télévision, mais aussi Cyril Hanouna, TikTok, les « HPI » (haut potentiel intellectuel), le modèle coopératif ou encore la « fenêtre d'Overton ».

Dans une interview, Éric Benzekri, le scénariste de *La Fièvre*, expliquait que quand « on n'arrive plus à voir le réel, alors il faut de la fiction¹ ». À notre tour de boucler la boucle, et de faire atterrir ses analyses dans le réel, en les confrontant au regard de ceux qui l'analysent. Si tous les contributeurs du rapport saluent la qualité de la réflexion déployée par Éric Benzekri, tout le monde n'adhère pas à ce qu'il donne à voir – et c'est cette friction intellectuelle qu'il nous a semblé fécond de susciter. « Le thermomètre est-il juste ? », s'interroge ainsi le politiste Rémi Lefebvre. *La Fièvre* fixe-t-elle sur la pellicule la réalité d'une France archipelisée, comme l'écrit Jérôme Fourquet, ou contribue-t-elle à perpétuer l'illusion d'une polarisation, comme l'explique Laurence de Nervaux ? Si Iannis Roder nous alerte contre la montée du communautarisme dans les écoles, Guénaëlle Gault, de son côté, nous invite à ne pas céder à « l'hypocondrie identitaire ». Éric Benzekri est-il cet oracle qui annonce ce qui va nécessairement se produire, ou correspond-il plutôt, comme le suggère Milo Lévy-Bruhl, à la figure juive du prophète de malheur, qui espère que sa prédiction permettra précisément d'empêcher l'avenir prédit d'advenir ? Les réseaux sociaux, ces puissances « technopolitiques » décrites par Asma Mhalla, contribuent-ils nécessairement à créer la fièvre, s'interroge Antoine Bristielle ? Faut-il se résoudre à voir le politique s'effacer de la société, ou existe-t-il encore, comme l'affirme Arthur Delaporte, des façons de le revitaliser ? S'il suffit de « presque rien » pour basculer dans une confrontation généralisée, comme le craint Anne Sinclair, « l'engagement collectif » prôné par Laurent Berger suffira-t-il à « contenir le vertige », pour reprendre l'expression utilisée par Anne Muxel ? Le football

est-il vraiment pris au sérieux dans notre société, se demande Pierre Rondeau ?

Voilà quelques-unes des questions passionnantes auxquels les différents textes que vous allez découvrir tentent d'apporter des réponses. Ces contributions sont toutes singulières, sur le ton et sur la forme : certaines sont courtes et incisives, d'autres sont longues et plus analytiques. Il y a aussi des textes plus personnels, plus sensibles, ainsi que quatre entretiens réalisés par nos soins, le tout formant un ensemble qui vous donnera peut-être envie de (re)voir la série avec un œil neuf.

Ce que nous avons souhaité par-dessus tout, c'est de faire converser un collectif autour de cet objet politique qu'est *La Fièvre*. Inévitablement, certains sujets que vous estimiez fondamentaux après votre visionnage de la série manqueront à l'appel. Vous penserez aussi que d'autres personnalités auraient légitimement eu leur place dans ce recueil, ce qui est certainement vrai.

Dans tous les cas, nous avons essayé d'élaborer un recueil pluriel, ouvert, avec des profils différents, des points de vue parfois divergents, pour contribuer modestement au débat d'idées, fait de diversité et de saines controverses. Car c'est aussi l'un des messages de cette série, que chacun peut tenter de faire vivre à son échelle : maintenir la conversation démocratique pour calmer la fièvre.

Nous espérons enfin que vous trouverez ici du grain à moudre et de quoi penser l'avenir de façon plus optimiste, ou moins défaitiste. Car là réside aussi l'intérêt des textes que vous allez lire : ils livrent quelques leviers que peuvent actionner l'ensemble de celles et ceux qui aspirent sincèrement à ce que le monde continue de tourner rond, maintenant et pour longtemps.

Bonne lecture !

1. « On n'arrive plus à voir le réel alors il faut de la fiction », *Le grand face-à-face* avec Éric Benzekri, France Inter, 23 mars 2024.

LA FIÈVRE DU SCÉNARISTE

La Fièvre, prophétie de malheur socialiste

– Milo Lévy-Bruhl

Philosophe politique, expert associé à la Fondation Jean-Jaurès

Oracle ou prophète de malheur ?

Depuis *Baron noir*, Éric Benzekri a l'habitude d'être considéré comme un auteur de séries d'anticipation. Réputation que *La Fièvre* risque de renforcer. Je dis « risque », car il me semble qu'il s'agit là d'une erreur d'interprétation ; à tout le moins d'une compréhension partielle de son ambition. Certes, dans la précédente comme dans la nouvelle, le rapport de la série au réel repose sur une même logique : Éric Benzekri exacerbe certaines tendances socio-politiques présentes dans la France d'aujourd'hui pour montrer de quels périls elles sont lourdes. Ces exacerbations sont toujours raisonnables, c'est-à-dire qu'elles obéissent à un impératif implicite de plausibilité. Et elles lui obéissent si bien qu'elles se trouvent parfois ratifiées par les événements réels. D'où la réputation d'oracle qui lui échoit désormais. Pourtant, le rapport entre présent annoncé par la série et avenir advenu dans notre réalité qu'Éric Benzekri entend tisser par ses œuvres ne me semble pas inspiré par la figure païenne de l'oracle (au sens de *uavtic* / « mantis »), mais plutôt par la figure juive du prophète de malheur.

La différence peut sembler ténue. L'un comme l'autre annoncent l'avenir, mais ce qui les distingue, c'est la fonction qu'ils assignent à leur prédiction. Celle de

l'oracle est strictement informative. On lui demande ce qui va advenir, il répond. Telle est la fonction de sa prédiction : annonciatrice. La prédiction du prophète de malheur a une tout autre ambition. Elle se veut transformatrice. Le prophète de malheur espère que sa prédiction permettra précisément d'empêcher l'avenir prédit d'advenir ; l'effet de l'annonce devant susciter une action à même de le conjurer. Dès lors, le succès du prophète de malheur ne s'évalue pas à sa faculté d'anticipation de ce qui est advenu. Toute prédiction réalisée marque au contraire son échec. Et on comprend ici pourquoi Éric Benzekri est si indifférent aux compliments lorsqu'on lui signale, par exemple, qu'il avait anticipé la gifle reçue par Emmanuel Macron ou les manifestations devant le Conseil constitutionnel. Là où certains situent sa maestria, lui voit plutôt son échec.

L'échec performatif de *Baron noir* et le renoncement au politique

À mesure que *Baron noir* avançait, et de manière explicite dans sa troisième saison, apparaissait ainsi la structure d'une « prophétie de malheur » efficace.

L'arrivée de la catastrophe, pressentie par Rickwaert, et annoncée par le personnage de Naïma Meziani (saison 3, épisode 4), une spécialiste de la communication politique et de l'analyse des « quali », déjà, se trouvait accélérée par les tendances naturelles des principaux personnages : les coups politiques et l'affect de Rickwaert ; l'ambition personnelle et l'autoritarisme technocratique de Dorendeu ; l'égotisme crypto-révolutionnaire de Vidal. Tout concourrait au pire annoncé. Mais devant sa survenue imminente, *via* l'élection pressentie de Christophe Mercier, la transformation avait finalement lieu qui empêchait le malheur d'advenir. La prophétie avait joué son rôle : chacun des principaux protagonistes avait trouvé en lui, c'est-à-dire dans les ressources combinées de sa personnalité et de sa culture politique propre, matière à une auto-correction empêchant ultimement la catastrophe d'advenir.

La prophétie de malheur évitée sur laquelle s'achevait ainsi *Baron noir* était évidemment une mise en abyme de l'ambition même de sa dernière saison : produire un effet politique réel. Provoquer chez les modèles réels de Rickwaert, Dorendeu et Vidal l'auto-correction à laquelle leurs *alter ego* fictionnels étaient parvenus. En un mot, elle se voulait performative.

Mais cette auto-correction réelle escomptée n'est pas advenue. Le Parti socialiste, le vrai, a persévéré dans l'indolence et les coups politiques à la petite semaine, le macronisme, le vrai, a radicalisé son technocratisme autoritaire, qui dans un contexte de majorité relative atteint désormais des sommets, et La France insoumise (LFI), la vraie, a suivi, plus caporalisée que jamais, sa pente de mouvement crypto-révolutionnaire antisystème avec son lot de joyeusetés : électoralisme, campisme, antisémitisme et j'en passe. Autrement dit, la prophétie de malheur qu'était *Baron Noir* n'a produit aucune transformation réelle.

C'est cet échec qu'entérine *La Fièvre* : leur auto-correction étant impossible, la transformation qui permettra d'éviter le malheur ne viendra pas des politiques, qui se trouvent donc logiquement relégués au second plan de la nouvelle série. Certes, ils ne disparaissent pas complètement de l'intrigue, mais toute agentivité propre leur est désormais déniée : s'ils s'inscrivent dans la dynamique de la prophétie du malheur, de son avènement ou de son évitement, c'est

uniquement en étant agis par d'autres. De l'idée de la lettre au procureur de la République sur la base de l'article 40 soufflée au député Bertrand Latour par Marie Kinsky à la décision du couvre-feu recommandée par Sam Berger au ministre Nicolas Barnet, en passant évidemment par la longue séquence du faux débat parlementaire où ministre et député sont réduits aux rôles de ventriloques des stratégies et des discours élaborés par leurs communicantes respectives : toute la série dénie aux politiques une agentivité propre autre que strictement carriériste.

Le Monde d'hier que Marie Kinsky avait offert à Sam Berger a beau contenir la clef de la bonne compréhension du réel – la leçon que le basculement dans la guerre civile ne s'annonce pas et qu'il faut savoir en démasquer les signes avant-coureurs : diagnostiquer la fièvre – dans le monde politique tel qu'il fonctionne aujourd'hui, il ne sera pas lu ; il servira de sous-tasse. La politique est imperméable à la prophétie.

Portrait d'un prophète de malheur

Une seule exception à cette règle de relégation des politiques au second plan : l'apparition, dans une ultime scène, de Philippe Rickwaert. Un Rickwaert, modèle de ce que les politiques auraient dû devenir, qui s'empressera de poser à Sam Berger la seule question qui vaille, celle qu'aucun politique réel n'a su faire sienne : où en sommes-nous dans la prophétie ? Ce dialogue final entre Sam Berger et Philippe Rickwaert signale la grande nouveauté de *La Fièvre*. Cette fois, toute la série s'est tenue dans la prophétie de malheur. Cette dernière n'en est plus, comme dans *Baron noir*, l'arrière-plan implicite, elle est le cœur de l'intrigue. Elle occupe toute la place.

Sam Berger – le prophète de malheur – est donc logiquement le personnage principal de *La Fièvre*. Communicante de la bien nommée agence Kairos, elle repère le signe du déclenchement imminent de la catastrophe que ses « études quali » lui avaient permis d'anticiper et elle s'emploie alors à prophétiser de plus belle – avec le défi d'être crue, de ne pas être un simple prophète maudit – et à l'empêcher

d'advenir en provoquant chez ceux qui l'écoutent l'auto-correction nécessaire pour que la transformation du présent conjure l'avenir annoncé.

Certains commentateurs ont relevé les similitudes entre Sam Berger et Éric Benzekri lui-même. Il y en a certainement, mais cette lecture autobiographique est ici réductrice. Car le type du « prophète de malheur » est aujourd'hui beaucoup plus répandu qu'on est peut-être enclin à le penser. Un observateur attentif en relèverait bien des signes – par exemple, l'inflation démesurée de l'usage d'une citation d'Hölderlin qui en synthétise tout l'esprit : « Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve. » Dans Sam Berger, il y a donc beaucoup plus qu'un autoportrait, il y a la première représentation d'ampleur d'un type humain que les conditions socio-historiques qui sont aujourd'hui les nôtres génèrent.

Le portrait de Sam Berger explore ainsi la subjectivité d'un prophète de malheur : son extrême solitude qui confine à l'insociabilité ; ses doutes sur sa propre prophétie ; les contrecoups de sa lucidité obsessionnelle sur sa vie privée ; ses scrupules à exiger des autres une auto-correction à même d'empêcher la prophétie de se réaliser ; ses découragements qui vont jusqu'au renoncement à éviter le malheur pour laisser chacun profiter joyeusement, sur un air de Gloria Gaynor, du temps qui reste avant la catastrophe... Un prophète tourmenté. Mais qui connaît aussi ses joies : le soulagement de constater qu'il a bien une prise sur le réel (ce qui permet à Sam de quitter définitivement la clinique) ; l'allégresse toute « joe dassinienne » devant la confiance que lui font certains, gage de leur transformation ; le retour au bonheur simple lorsque, à mesure que son prophétisme produit ses effets, il rassemble assez d'alliés pour pouvoir déléguer sa tâche à d'autres.

Une critique sociale marginalisée

Trouver des alliés : tout l'enjeu du prophète est là. Pour que le malheur ne se réalise pas, Sam doit convaincre un nombre assez important de personnages secondaires de la série de sa venue et surtout déclen-

cher chez eux les efforts d'auto-correction nécessaires pour l'éviter. Car, on l'a dit, dans une prophétie de malheur, la conscience de la catastrophe ne suffit pas. Cette conscience doit produire un effet dans le présent pour que la tendance socio-historique spontanée, celle qui mène à la catastrophe, soit altérée.

Les principaux alliés de Sam sont au nombre de quatre : Tristan Janvier, le directeur de l'agence ; François Marens, le président du Racing ; Pascal Terret, son entraîneur ; et Fodé Thiam, son joueur vedette. En creux de l'effort d'auto-correction que chacun d'entre eux va produire, Éric Benzekri a donc aussi livré un diagnostic de ce qui, dans la société actuelle, permet le rapprochement de la catastrophe. Autrement dit, il a proposé une critique sociale.

Nul n'ignore qu'Éric Benzekri a passé une partie de sa vie dans les arcanes du socialisme politique, avant de s'en éloigner. Mais nul ne peut dire que son éloignement du Parti ait signifié un éloignement du socialisme. Au regard de ce qu'était le Parti socialiste qu'il a quitté, le contraire est même plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, peut-être est-ce cette trajectoire d'éloignement qui explique que la critique sociale qu'il propose à travers *La Fièvre* a l'immense mérite de ne pas s'inscrire dans le moule ultradominant, pour ne pas dire hégémonique, de la critique sociale actuelle : celle qu'on retrouve aussi bien dans l'université que dans toute la gauche politique. Cette critique sociale hégémonique, ce sont évidemment les théories de la domination (dans leurs différentes formes bourdieusiennes classiques, intersectionnelles ou décoloniales).

Certes, les critiques sociales formulées à travers les théories de la domination ne sont pas absentes de *La Fièvre*. Les militants de *La Boucle* les incarnent. La description qu'en fait Éric Benzekri est d'ailleurs pénétrante : en produisant un clivage interne aux porteurs de ces critiques sociales sur la question du port d'arme, il a bien vu qu'elles pouvaient autant être les outils indispensables à la radicalisation d'un idéal de justice que le travestissement d'une volonté de puissance, dont rend compte le joli lapsus de la pétition « armer le respect » – comme si la possession d'une arme, avec la menace vitale qu'elle représente, n'empêchait pas la possibilité même d'un respect sincère pour son porteur. Quoi qu'il en soit, si la critique sociale de la domination est présente dans la série,

c'est en tant qu'objet, et non comme l'opérateur d'une critique sociale dont *La Fièvre* est néanmoins bien porteuse, mais qui passe, elle, par le dévoilement d'autres pathologies que celles de la domination.

L'espoir d'une performativité socialiste

Pour approcher les pathologies sociales dont *La Fièvre* formule la critique, il faut donc se rapprocher des quatre alliés de Sam Berger. Il faut observer à quelles auto-corrections ils vont procéder sur eux-mêmes afin d'empêcher la catastrophe d'advenir. En amont de ces auto-corrections, on trouvera ainsi les pratiques sociales qui accompagnent l'avancée vers la catastrophe et, en aval, les pratiques sociales nouvelles à même de l'entraver. Car en socialiste conséquent, Éric Benzekri tient ensemble la critique et l'organe, la destruction et l'édification.

Première auto-correction nécessaire ? Celle de Tristan Janvier. D'un épisode à l'autre, le patron de Kairos ne cesse d'exiger de Sam Berger qu'elle délaisse ses « qualis » pour se focaliser sur les « livrables » qui, eux, rapportent. En l'occurrence des études d'opinion sur la réputation des banques à la vacuité telle que Tristan Janvier peut les présenter avec conviction sans se rendre compte qu'il s'agit en fait de la reprise d'un vieux rapport sur la réputation des assurances... Peu à peu l'auto-correction de Tristan Janvier va venir de la force de conviction de Sam Berger. Et dès lors, sa maîtrise de la communication trouvera une réelle utilité sociale : le *bullshit* généré pour répondre aux enjeux réputationnels des marques engagées dans les luttes concurrentielles de marché propres au capitalisme de surproduction sera remisé, mais certains outils analytiques de sa pratique professionnelle – comme la fenêtre d'Overton – seront mobilisés comme support didactique propre à aider Sam dans la diffusion de sa prophétie. La transformation a eu lieu. Conclusion ? La critique sociale que permet d'adresser le personnage de Tristan Janvier, c'est celle de la fonction sociale de nos activités professionnelles, et l'effet performatif recherché, c'est leur réorientation vers des finalités d'intérêt général.

Deuxième auto-correction nécessaire ? Celle de François Marens. Équilibre financier du club basé sur la cote de son joueur star sur le marché du transfert, plan de financement du stade gagé sur les droits de diffusion escomptés d'une qualification en Champions League, le modèle de gestion de Marens embrasse pleinement les canons du *foot business* : il est de notre époque, de plain-pied. Et pourtant, son idéal est ailleurs : c'est la démocratie corinthienne du début des années 1980. Mais si l'expérience d'auto-gestion d'un SC Corinthians opposant à la dictature militaire brésilienne fascine Marens, elle lui apparaît comme un hapax. Résultat, tout rapport entre cette référence et le monde qui est le sien lui semble impossible. Du moins jusqu'à ce que Sam Berger manœuvre pour imposer cette solution invraisemblable comme la seule solution possible. Alors la transformation a lieu. Conclusion ? La critique sociale que permet d'adresser le personnage de François Marens a quelque chose à voir avec l'idéologie de « fin de l'histoire » qui gouverne nos représentations : comme si la réalité qui était la nôtre aujourd'hui se situait dans un autre monde que les expériences historiques passées. Critique sociale de ce que certains auteurs ont appelé le « présentisme ». Quant à l'effet performatif recherché ? Comprendre que les contraintes qui pesaient sur le modèle alternatif de Socrates et Wladimir n'étaient pas moins fortes que celles qui pèsent aujourd'hui sur un club de foot. Elles étaient seulement différentes. Mais hier comme aujourd'hui, un autre monde est toujours possible.

Troisième auto-correction ? Celle de Pascal Terret. L'entraîneur du Racing est un obsessionnel. Rien ne compte pour lui à part le football : un sport qui a ses règles et ses lois. Un sport qui doit rester le plus hermétique possible au monde extérieur. Tout ce qui n'est pas du football reste au vestiaire. Mais voilà que le pire va advenir : toute la société va entrer sur son terrain. Face à cette politisation, Pascal Terret est démuni. Lorsque son système de jeu est accusé d'entretenir le racisme, il ne se défend même pas. Il s'en moque. Ce qui l'atteint, c'est qu'il a perdu la confiance de son groupe. Et il démissionne, pour le bien de l'équipe, parce que, comme toujours, seul le football lui importe. Une fois de plus, c'est Sam Berger qui vient le chercher, qui le ramène. Mais ce retour est synonyme d'auto-correction. Pour rallier son staff à la stratégie susceptible d'éviter le malheur

annoncé, c'est désormais Pascal Terret qui va défendre l'idée que le football, ça n'est pas que du football. La transformation a eu lieu. Conclusion ? La critique sociale que permet le personnage de Pascal Terret, c'est celle de la persistance dans la dépolitisation. Quant à l'effet performatif attendu de repolitisation, il est explicité par Pascal Terret lui-même racontant le match de la trêve de Noël de la Grande Guerre : face à certains événements, le football ne peut pas se tenir hors de la politique. Le spécialiste doit renoncer à son autarcie lorsque l'histoire frappe à sa porte.

Quatrième auto-correction nécessaire ? Celle de Fodé Thiam. Elle est plus subtile, peut-être plus déstabilisante. Ce qui empêche à plusieurs reprises Fodé Thiam de faire ce qui est attendu de lui pour entraver la prophétie, c'est la préservation de sa famille. C'est comme un conflit de loyauté qui s'instaure entre ce qu'il considère comme ses devoirs vis-à-vis de la société en général – pour qu'elle échappe à la catastrophe – et ses devoirs vis-à-vis des siens. Certes, la critique sociale latente que porte le personnage n'est pas pleinement assumée ici. Sam Berger réduit le conflit de loyauté en faisant évoluer les attentes de Fatou Thiam, de telle sorte que Fodé Thiam puisse satisfaire sa famille tout en continuant à œuvrer pour empêcher la catastrophe. Autrement dit, Éric Benzekri résout la tension : le besoin de transformation est résorbé. Mais la tension entre dévouement familial et dévouement à l'intérêt collectif s'est bien manifestée, et elle donne à voir une critique sociale rare. Critique d'une société bourgeoise – le personnage de Fodé Thiam représentant symptomatiquement une trajectoire d'embourgeoisement – dans laquelle, davantage que l'individualisme, c'est le surinvestissement du dévouement à sa famille au détriment du dévouement à la société dans son ensemble qui est susceptible de conduire à la catastrophe.

À travers le portrait critique et organique de ces quatre personnages, à travers leurs trajectoires d'auto-

correction, la série d'Éric Benzekri apparaît ainsi véritablement comme une série socialiste. Plus exactement, elle place le socialisme – qui n'a jamais été autre chose que l'ambition d'une auto-correction générale, par une double démarche critique et organique, des pathologies sociales spontanément générées par le développement des sociétés modernes – comme la voie nécessaire à l'évitement de la catastrophe. À ce titre, *La Fièvre* constituera sûrement pour l'avenir une trace documentaire d'importance des tentatives de persévérance du socialisme dans la société française du ^{xxi}^e siècle, loin de la grossièreté critique et de l'inanité organique de la masse de ceux qui s'en revendiquent politiquement ou intellectuellement comme ses défenseurs ou ses héritiers. Et si l'on accepte que derrière chacun de ces personnages alliés, c'est à nous, nous qui nous trouvons dans des positions sociales similaires, qui sommes aux prises avec les mêmes pathologies – l'oubli de la fonction sociale de nos activités professionnelles ; le présentisme ; la spécialisation ; le dévouement familial exacerbé – que *La Fièvre* s'adresse... Si l'on comprend que nous sommes les modèles de ces personnages, comme Dorendeu ou Vidal étaient les modèles des politiques réels, et qu'il nous revient de ne pas négliger la prophétie comme ces derniers l'ont négligée... Si, dès lors, on reconnaît que c'est à nous qu'incombe la responsabilité d'une auto-correction semblable à celle des alliés de Sam Berger, en un mot, si l'on prend au sérieux la visée performative de la série, alors, le travail d'Éric Benzekri ne sera pas que la trace d'une persistance esseulée du socialisme. Il sera l'un des acteurs de son renouveau. Cela ne tient qu'à nous. Il ne tient qu'à nous que *La Fièvre* soit une prophétie de malheur socialiste efficace, que la série joue pour nous le rôle que Sam Berger a joué pour ses quatre alliés. Il ne tient qu'à nous que la catastrophe qui s'annonce soit évitée.

***La Fièvre* nous rend-elle meilleurs ?**

Éducation politique et réflexivité en séries

– Sandra Laugier

Professeure de philosophie à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne, autrice notamment de *Nos vies en séries* (Flammarion, coll. « Climats », 2019) et directrice de l'ouvrage *Les Séries. Laboratoires d'éveil politique* (CNRS Éditions, 2023)

Dans l'épisode 3 de la série d'Éric Benzekri et Ziad Doueiri, *La Fièvre*, l'héroïne, Samuelle « Sam » Berger (Nina Meurisse), a l'intuition soudaine que la proposition lancée par sa nemesis, la polémiste d'extrême droite Marie Kinsky (Ana Girardot), est une tentative d'élargir la « fenêtre d'Overton » – qui comprend la gamme des idées politiquement acceptables. Elle se précipite sur un tableau (numérique) et trace un schéma très clair de cette fenêtre à l'intention de ses collègues de l'agence de communication, leur faisant ainsi comprendre – et nous révélant ainsi – la stratégie de Marie de « recadrage » de cette fenêtre, par la promotion de l'idée apparemment extrême d'autoriser le port d'armes en France.

La scène est devenue quasi rituelle dans les séries télévisées qui veulent signaler leur ambition : un personnage va se mettre au tableau et produire, à l'aide de schémas, une éducation à son audience et donc aux spectateurs. Dans la belle série *D'argent et de sang* (Canal+, 2023), le héros Simon Weynachter (Vincent Lindon), chef du Service national de douane judiciaire, proposait ainsi, au tableau encore, des moments pédagogiques d'explication de l'arnaque à la TVA sur les quotas de CO₂, là aussi permettant de comprendre l'incroyable. On se souvient que dans le *Bureau des légendes*, le spectateur était initié dès le deuxième épisode de la première saison aux mystères de la DGSE ; et jusqu'à la fin, cinq ans plus tard, il bénéficie d'explications par un génial expert

informatique (Sylvain Ellenstein-Jules Sagot), notamment sur la cybersécurité à partir de la saison 4 ; et on pense aux tableaux explicatifs et glaçants présentés par Vladimir Legassov (Jared Harris) au dernier épisode de *Chernobyl* (HBO, 2019).

Cette véritable « esthétique » de la pédagogie est la marque d'un « genre » de séries : celles qui visent à informer et former le spectateur et pas seulement à élargir son expérience en lui faisant connaître des milieux peu familiers. Ainsi *Baron noir* (Canal+, 2016-2020), la série précédente d'Éric Benzekri, est devenu un paradigme de série politique, mais aussi une source infinie d'éducation politique, d'introduction à la « forme de vie » démocratique visant la formation d'une société devenue cynique, ouvrant une possibilité de réenchantement de la démocratie que l'on retrouve enfin dans les derniers épisodes de *La Fièvre*. On se souvient par exemple que dans la saison 2 de *Baron noir*, la présidente Amélie Dorendeu fraîchement élue se recueille sur la tombe de la militante féministe Hubertine Auclert : là encore, occasion d'éduquer le public de la série, en évoquant cette héroïne féministe, alors peu connue et tout récemment honorée.

Un talent de *Baron noir* était déjà d'utiliser toutes les potentialités du médium série pour, simplement, parler politique, car pour Benzekri c'était le meilleur moyen de parler de la France.

Éducation à la démocratie

Cette capacité est mobilisée et décuplée dans *La Fièvre*, qui continue à nous éduquer, mais à des réalités encore plus terrifiantes que celles de *Baron noir*, qui était pourtant, déjà, une tragédie ; la troisième saison, prémonitoire, mettait en scène l'ascension d'un candidat d'extrême droite aux discours très efficaces et parvenant à une « normalisation » à l'époque peu imaginable et désormais réalisée.

Ayant fait l'expérience de la capacité terriblement prédictive de *Baron noir*, on ne peut que s'angoisser à la vision de *La Fièvre*, qui décrit une véritable descente aux enfers de la société française à partir d'un épisode de crise qui pourrait être sans lendemain : l'acte délirant d'un footballeur star, Fodé Thiam (Alassane Diong), star du club fictionnel le Racing, qui assène un coup de tête à son entraîneur et le traite de « sale toubab » (« Blanc ») lors de la cérémonie des trophées UNFP – dont le résultat le déçoit. La fièvre, c'est celle qui s'empare de l'opinion publique et des réseaux sociaux et monte progressivement autour de l'incident ; c'est celle qui s'empare d'emblée de l'agence de communication qui prend en charge l'incident pour le club, et de Sam Berger, sa figure centrale.

C'est aussi la fièvre qui saisit le spectateur, pris dans la spirale de la série et très impatient de connaître la suite. D'autant que la série, contrairement à *Baron noir*, ne peut se « binger » – à moins (pratique fréquente aujourd'hui) d'attendre la conclusion de sa diffusion pour la commencer. Elle revient, comme beaucoup de séries actuelles (celles de HBO pour la plupart, et même désormais sur Netflix), au mode de diffusion d'un épisode par semaine, permettant au spectateur de digérer, précisément, ce qui s'est passé et ce qu'il a appris et compris ; de prendre en compte la temporalité « réelle » de l'action qui se déroule sur une durée de plusieurs mois ; et de laisser les personnages – tous magnifiques à leur façon – s'inscrire en lui ou elle.

En se positionnant d'emblée en outil d'éducation, la série affiche ainsi son respect du spectateur et une forme d'exigence culturelle et politique qui est à rebours des contenus des réseaux sociaux tels que *La Fièvre* les décrit brillamment ; mais aussi de discours actuels sur les séries télévisées qui alièneraient le public en dévorant son temps, en lui vidant la tête ou en lui proposant des idées stéréotypées. Il suffit de voir *La Fièvre*, *D'argent et de sang* ou encore tout simplement le hit de Netflix, *Le problème à trois corps*, pour comprendre que ceux qui parlent d'abrutissement par les séries font peu de cas des séries et de leurs concitoyens.

Les moments d'éducation dans *La Fièvre*, dont font partie évidemment les tirades complexes et parfois limite comiques de Sam, signalent l'ambition de la série, qui prend son public au sérieux et en appelle à chaque seconde à son esprit critique, y compris par rapport à ce qu'il ou elle est en train de voir. Le pari de *La Fièvre*, comme de *Baron noir*, est bien de tenir le spectateur pour un sujet politique capable de s'orienter au milieu de discours rivaux et séduisants et de construire ses valeurs à partir de ce que la série lui apprend.

Un enjeu proprement démocratique de cette éducation apparaît lorsque la série ébauche une solution politique à la crise politique avec le projet de coopérative au Racing, là aussi pédagogiquement présenté lors d'une poétique conversation entre Sam et le patron du Racing, François Marens (Benjamin Biolay), et qui pose une définition de la démocratie à la John Dewey : les décisions vont être prises par les « concernés ». En affirmant dans le projet de coopérative et la modalité participative la « compétence des citoyens », la série pose aussi son projet et fait acte de réflexivité : chacun et chacune est capable de se faire son jugement politique. Il y a bien là une thèse morale, celle du « perfectionnisme » moral propre au cinéma classique de Hollywood¹ et que l'on retrouve aujourd'hui dans les meilleures séries. Dans son ouvrage *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*², le philosophe américain Stanley Cavell rappelle que la démocratisation de la culture est la voie de la

1. Stanley Cavell, *À la recherche du bonheur. Hollywood et la comédie du remariage*, Paris, Vrin, 2017.

2. Dont une nouvelle édition paraît prochainement (2024) aux éditions Vrin : Stanley Cavell, *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*, Paris, Vrin, 2024.

démocratisation de la démocratie elle-même, et la seule forme d'éducation citoyenne basée sur la confiance en soi. Il a proposé de redéfinir la culture populaire non plus comme un pur « divertissement » (même si cela fait partie de sa mission, et *La Fièvre*, ne l'oublions pas, est une série très profondément divertissante), mais aussi comme un travail collectif d'éducation morale, comme production de valeurs et, finalement, de la réalité.

Le 11-Septembre du foot

Cette revendication pédagogique concernant la tâche de la culture rappelle l'engagement de Dewey dans la science de l'éducation. Pour Cavell et Dewey, la valeur éducative de la culture populaire est plus qu'anecdotique ; elle définit la manière dont il faut comprendre à la fois « populaire » et « culture » (au sens de *Bildung* et de construction de valeurs). La vocation de la culture populaire est bien l'éducation politique d'un public. Elle ne fait pas référence à une version primitive ou inférieure de la culture, mais à une culture démocratique partagée qui crée des « valeurs » communes et sert de ressource pour une forme d'éducation de soi – un perfectionnement subjectif et collectif qui se produit par le partage et le commentaire de matériel ordinaire et public intégré à la vie de chacun. Ce que Stanley Cavell revendiquait pour les films populaires hollywoodiens – leur capacité à créer une culture démocratique partagée, que l'on trouve chez un Frank Capra – a été transféré sur d'autres corpus et pratiques, donc les séries télévisées, mais aussi les spectacles sportifs, qui ont pris en charge, voire assumé, la tâche d'éduquer le public. Ces formes de culture populaire sont capables de transformer nos existences en valorisant et en cultivant l'expérience ordinaire. D'où le rôle de la confiance en soi, de la confiance en sa propre expérience, qui est la source du perfectionnisme moral et la base de l'éducation collective.

Les moments de crise, qui sont des moments de scepticisme radical et de perte de confiance en soi, que connaît l'héroïne de *La Fièvre*, Sam, symbolisent le risque subjectif de la perte de confiance politique en soi, qui est peut-être le risque politique majeur face à la masse des données et informations et désinformations. La relation individuelle est aussi une source pour la démocratie et les conversations à deux, amicales (Sam allant voir le match à la télévision en compagnie de Terret) familiales, amoureuses (sa relation émergente avec Marens) ou politiques sont bien le ciment de la société espérée. Comme le dit Cavell en conclusion de *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?* à propos des comédies du remariage :

Si ce couple trouve une meilleure manière de découvrir une communauté spirituelle et charnelle que véhicule une conversation où ils échangent mots d'esprit, compréhension, pardon et passion ; et s'il existe des gens qui continuent à réaliser des œuvres telles que ces films pour un public d'amis et d'inconnus, des œuvres qui nous aident à imaginer cette possibilité d'échange entre êtres humains, qui sait ce que nous pouvons encore espérer ?³

Or la culture populaire inclut films et séries télévisées, mais aussi, nous rappelle la série, le sport. L'intégration du sport dans la culture populaire comme source potentielle de valeurs partagées est un des points forts et militants de *La Fièvre* – les discours de l'entraîneur Pascal Terret (Pascal Vannson) sont des moments cinématographiques qu'on peut analyser comme fortement perfectionnistes ; mais aussi, malgré le caractère volontairement et systématiquement irritant du personnage, on y reviendra, ceux de l'actrice KENZA Chelbi (Lou-Adriana Bouziouane), qui intègre la culture du sport dans son discours et ses vêtements et fait référence dans une conversation avec Fodé à l'histoire du poing levé de Tommie Smith et John Carlos aux JO de 1968.

Séries et sport, même combat. Un combat moral et politique. Car c'est dans la culture populaire qu'on parviendra à ancrer des valeurs assez fortes pour résister au fascisme et au conformisme et pour consolider la confiance des individus et des collectifs

1. Stanley Cavell, *Le cinéma nous rend-il meilleurs ?*, op. cit., 2024, p. 246.

en eux-mêmes. L'itinéraire de Sam n'est pas si singulier : elle trouve un ancrage dans le club de foot.

La démocratie commence par la culture populaire, dont tant d'éléments se retrouvent dans la série : vidéos, musiques, séries, *memes*, sport. Et le football continue à être au cœur des valeurs partagées, d'où l'idée de l'influenceuse réactionnaire Marie Kinsky d'exploiter immédiatement l'incident de « sale toutabab » : « Ce soir, c'était le 11-Septembre de leur vivre-ensemble. »

Trois femmes en colère

Le devant de la scène de la série, malgré ses séduisants et très *caring* personnages masculins (Marens, Terret, le gentil patron Tristan Javier), est tout de même tenu par les deux femmes, Sam et Marie, anciennes amies et désormais rivales dans la constitution de l'opinion publique. De la presse à la télé, en passant par les réseaux sociaux, elles vont se livrer un combat sans merci, sans jamais se rencontrer face à face, sauf dans une scène particulièrement traumatisante.

La série est pédagogique sur l'influence politique des communicants en temps de crise et sur la grande vulnérabilité de ceux, comme Marens, qui, même grands patrons et grandes gueules, deviennent tout petits et doivent se reposer sur eux (« je veux Sam »). *La Fièvre* montre comment la politique est désormais verrouillée par les communicants, la façon dont le réel est déformé, voire réinventé, ou aboli par les réseaux sociaux. La reconstitution des campagnes d'intox et de désintox sur les réseaux, des *memes* et vidéos, des multiples tentatives de déminage et de réécriture de l'histoire par chacune des adversaires est l'un des aspects les plus inédits et techniquement virtuoses de la série : les reproductions d'écrans en particulier sont assez sidérantes, bien au-delà des fausses unes de *Libé* dont on se régala dans *Baron noir*.

Bien sûr, le personnage de Sam Berger (on a apprécié Nina Meurisse dans *Cœurs noirs* également de Ziad Doueiri, où elle jouait une tireuse d'élite d'un autre genre, tout aussi surdouée et sensible) est au cœur

de *La Fièvre*. L'exigence par rapport au spectateur que nous évoquions se concentre dans ce personnage, qui analyse en boucle la société avec les outils des sciences sociales. Le fait qu'on se préoccupe de sa vie privée (son enfant névrosé, son appartement ou son histoire sentimentale) approfondit le personnage. Marie Kinsky se vante d'avoir « créé son perso », Sam n'en a pas besoin, la série le fait pour elle. Faire d'elle une surdouée ou un « HPI » pourrait paraître une faiblesse du scénario ou une façon de céder à un poncif actuel ; mais c'est aussi le signal d'un appel à l'intelligence (dans la lignée de toutes ces séries qui présentent des femmes remarquables et pas seulement jolies, de *Borgen* au *Jeu de la dame*), et même d'une forme de démocratisation de l'intelligence, représentée et mise ainsi à l'écran, comme les pièces d'échecs du *Jeu de la dame*. La série en profite pour démythifier le HPI (voir l'incident pathétique du fils qui rêve d'en être un) et veut de fait mettre cette intelligence politique à portée de toutes et tous, apportant constamment des éléments de compréhension. La démocratisation du génie est bien la base du perfectionnisme.

Dans *La Fièvre*, c'est peu de dire que les femmes sont au premier plan ; une différence sans doute avec *Baron noir*, mais le personnage si puissant et tragique d'Amélie Dorendeau annonçait cette domination féminine dans *La Fièvre*. La série se situe ainsi dans la lignée de ces duos de femmes puissantes que le format des séries permet enfin de développer, comme les policières de *Unbelievable* (Netflix, 2019) ou récemment de la magnifique quatrième saison de *True Detective* (HBO, 2024). Mais dans *La Fièvre* elles sont rivales et jamais alliées (sauf dans un passé lointain). Leur guerre (et le talent exceptionnel des actrices) absorbe peu à peu l'énergie de la série pour créer un noyau explosif.

Certains ont d'ailleurs pu s'interroger sur le réel féminisme de la série ; en mettant en avant des personnages féminins forts, aux manettes de l'opinion, *La Fièvre* prend aussi le risque de charger les femmes – que ce soit Marie Kinsky, parfaite incarnation du fascisme, ou Kenza Chelbi, activiste manipulatrice qui contribue à cliver la société. Le féminisme peut même jouer un rôle manipulateur : dans sa proposition d'armer les citoyens, Marie Kinsky utilise le militantisme féministe et la dénonciation des violences

à l'égard des femmes pour diffuser l'idée que les femmes doivent avoir les moyens de se défendre contre les agressions dont elles sont constamment les victimes et donc qu'il faudrait les armer. L'idée de s'appuyer sur les femmes, d'habitude élément de pacification politique, dans une campagne d'extrême droite, et de tirer le féminisme vers le fascisme est astucieuse (notamment lors de la scène sidérante de la convergence avec les lobbies américains de vente d'armes) ; mais ne risque-t-elle pas d'être soit irréaliste, soit tendancieuse, puisqu'elle suggère quelque chose comme un danger né de l'émancipation des femmes ?

Toutefois, sur ce point comme d'autres, la série se contente de poser la question et de nous « armer » nous aussi, pour décider de ce qui se passe vraiment. Mais elle risque aussi d'ouvrir sa propre fenêtre d'Overton.

Ainsi, pour revenir aux personnages de femmes, on pourrait s'interroger sur le balancement entre le duo (Sam et Marie) et le trio (Sam, Marie, Kenza) dans la structuration politique de la série : l'une opposant deux femmes, l'une sensible, névrosée et démocrate, l'autre narcissique, opportuniste et facho (« J'ai trouvé mon personnage, la rousse réac qui sent un peu le cul ») ; l'autre opposant face à l'héroïne, complexe et centrale, deux caricatures, extrême droite et extrême gauche. C'est une autre interrogation politique que suscite la série : ne verse-t-elle pas dans le discours médiocre et réactionnaire du rejet des « deux extrêmes », qui permet aujourd'hui la banalisation du fascisme en accusant les « woke » de tous les maux ? En partant entièrement d'un incident où l'on énonce spontanément « sale blanc », n'ouvre-t-elle pas vers la légitimation du concept caricatural et socialement aberrant d'un « racisme anti-blanc » dans une société qu'elle montre dominée par les blancs ?

La série-coopérative

Mais ces questions, la série y répond : d'abord par son ambition sociologique : elle ne fait que décrire des discours qui existent. Lire cette série, c'est assimiler en même temps la masse d'informations que

dispensent ses créateurs et l'analyse qu'ils font de la situation qu'ils dépeignent. Ensuite, par la voix et l'itinéraire de ses personnages : Kenza qui à la fin refuse de se prêter à la « manip » des fausses féministes radicales et préfère rester dans l'ombre pour obtenir plus de droits pour les victimes du racisme ; Fodé qui s'engage dans l'expérience démocratique avec la communauté des supporters du Racing. Tous ces itinéraires de perfectionnisme montrent que, finalement, chaque personnage contribue à égalité à la coopérative que devient la série elle-même, et que personne n'est limité à la caricature. Cette démocratie esthétique que Dewey ne renierait pas, où chacun et chacune a sa voix, permet au public de se faire son opinion – à condition de le vouloir, et en fréquentant ces personnages, devenus des proches au fil des semaines. Même Marie, hélas, n'est pas une caricature, elle suscite en nous une angoisse politique bien réelle.

La Fièvre (comme *Baron noir*) appartient à une ancienne génération de séries qui croit en l'élévation morale du spectateur – y compris quand la série elle-même se risque dans des directions qu'on peut considérer comme ambivalentes. La série a pour ambition de nous armer (pas au sens de Marie Kinsky) – de nous armer conceptuellement et démocratiquement, ce qui est la seule façon aujourd'hui de nous défendre. Elle permet de voir toute la difficulté de la politique aujourd'hui, et, en ce sens, est bien plus pessimiste encore que *Baron noir*. Mais tout en ironisant désormais (le ministre de l'Intérieur opportuniste ! la grotesque « autre assemblée » !) sur la politique « politicienne » qui avait encore son charme dans *Baron noir*, elle donne à plusieurs reprises des pistes pour redonner une place aux citoyens et réinventer la fraternité dans les valeurs partagées du populaire et de la coopération des citoyens. *La Fièvre* affirme et démontre à chaque instant la puissance de ce médium populaire majeur qu'est la série télévisée et le rôle qu'il a désormais à jouer dans le combat pour défendre la société.

Attention *spoiler* : dans les dernières secondes du dernier épisode, Sam rencontre enfin le président de la République, qui s'accorde sur son diagnostic (« la guerre civile »). Mais oui, c'est lui, Philippe Rickwaert (Kad Merad) et si c'est profondément réjouissant de le retrouver et de boucler la boucle avec

Baron noir, on notera que c'est à ce moment précis que se révèle à nous la « réalité » du risque de la guerre, et du fascisme. C'est paradoxalement la présence à l'écran d'un personnage de fiction (Philippe

Rickwaert) qui est un « effet de réel » ; tant la puissance d'une série inscrit ses personnages dans la réalité de nos vies.

De *Baron noir* à *La Fièvre* : portrait du conseiller en scénariste

– Denis Maillard

Co-fondateur du cabinet de conseil en relations sociales Temps commun,
co-directeur de l'Observatoire de l'engagement de la Fondation Jean-Jaurès

On ne dira jamais assez le mal que la gauche française s'est infligé en regardant *Baron noir* sans recul ni répit. Certes, celle-ci n'était pas très en forme. Dès 2012, elle apparaissait déjà comme cette « gauche zombie », diagnostiquée comme telle par Laurent Bouvet¹ qui en tenait la chronique, celle d'une malédiction annoncée. Série culte de la gauche française, *Baron noir* n'a fait, en définitive, que pousser à son terme cette lente agonie en proposant aux socialistes – Mélenchon compris – un véritable tombeau pour leur narcissisme ; évidemment, ils s'y reconnurent ! La série ne montrait que des jeux d'appareil, ils se crurent justifiés dans leurs manœuvres ; on leur désignait la porte de sortie de l'Histoire, ils prirent cette indication pour une stratégie. Forcément, ils comprirent la Nouvelle Union populaire écologique et sociale (Nupes) comme la saison manquante de *Baron noir*. Et d'un mausolée, ils firent une prédiction, par la grâce d'un Olivier Faure grimé en Philippe Rickwaert s'effaçant devant un Mélenchon plus Vidal que jamais... « Il faut faire comme dans *Baron noir* », nous confiait il y a encore quelques mois un haut responsable socialiste, preuve s'il en est de l'emprise de la série sur la perception de la réalité : « Pour 2027, on organisera une sorte de conclave pour que toutes les forces de la gauche s'entendent sur un programme ; et on n'en sort pas avant de s'être mis d'accord, on va même jusqu'à se distribuer les ministères ; l'identité du candidat se décidera ensuite. » Pourtant, à bien y regarder, l'élection présidentielle de Rickwaert, à la fin de la saison 3, ne ressemble en rien à un conclave de la Nupes, mais se pare plutôt

des atours d'un sursaut républicain, démocratique, laïque et social, dont les massacres du 7-October semblent avoir emporté définitivement l'espoir... Ni Olivier Faure, ni Bernard Cazeneuve, ni même Raphaël Glucksmann ne sont des Rickwaert et Jean-Luc Mélenchon s'est montré pire que Vidal, qui, lui au moins, mettait en garde contre la tentation de mélanger le vert et le brun, même nuancé d'un peu de rouge.

Évidemment, un scénariste n'est pas responsable de la manière dont les spectateurs regardent ou reçoivent sa création. Cependant, on voit bien comment, dans certaines conditions, une série peut devenir constitutive du paysage politique lui-même. De sorte que les acteurs vont l'intégrer comme un des éléments à prendre en compte dans leur stratégie, voire en faire une véritable prescription. Si tel a été le cas de *Baron noir*, les choses seront-elles différentes avec *La Fièvre* ? On peut en douter lorsqu'on lit sous la plume d'un jeune sénateur socialiste une analyse², certes brillante, mais un peu plaquée, des risques de guerre civile en France... Tout concourt donc à faire de *La Fièvre* une nouvelle prophétie, sauf à bien comprendre ce que l'on a aujourd'hui sous les yeux : ni une prescription, ni une prédiction, juste une fiction proposant néanmoins une vision originale de la politique.

Malheureusement, la critique bégaye, les analyses parent et conspirent toutes à ramener le scénariste à un statut de « prophète en série », selon le titre d'un article de Violaine de Montclos paru dans *Le Point* le 7 mars 2024. Cette dernière écrit :

1. Laurent Bouvet, *La gauche zombie. Chroniques d'une malédiction politique*, Paris, Lemieux Éditeur, 2017.

2. Alexandre Ouizille, « Des "deux France" aux "deux Peuples" : généalogie du fantasme de la guerre civile française », *Le Grand Continent*, 2 avril 2024.

Éric Benzekri avait prédit l'explosion de la gauche sociale-démocrate, l'ascension d'un candidat centriste, l'émergence d'une figure antisystème à la Zemmour, et même la gifle reçue dans un bain de foule par Emmanuel Macron en 2021 : son personnage, la présidente de la République Amélie Dorendeau, avait reçu la même un an plus tôt dans la saison 3. Quant à sa nouvelle série, *La Fièvre*, elle fut écrite avant le drame bien réel du bal de Crépol, mais raconte, présage fascinant, le même type d'emballement identitaire mortifère¹...

Si tout est prédit, ne reste donc qu'à prendre des notes à défaut de prendre du plaisir à regarder la série. Pourtant, dans un entretien à *Stratégies*, le 24 mars 2022, Éric Benzekri nous mettait en garde : « Désormais, je suis plus un conteur qu'un acteur politique. » Ajoutant :

Notre travail de scénaristes, c'est de dire où en est la société, comment elle va [...]. Ce n'est pas de la prémonition, mais une analyse au cordeau du présent. On essaye avec mes coauteurs de bien penser le présent et alors on a de bonnes chances de tomber sur ce qui va se passer².

Ainsi, en matière d'analyse politique, plutôt que de croire ce que l'on voit, commençons plus sagement par comprendre ce que l'on entend et ce que nous dit l'auteur. Et si l'on doit bien admettre qu'il n'est plus conseiller politique mais seulement scénariste, il n'en reste pas moins que de *Baron noir* à *La Fièvre*, Éric Benzekri dresse petit à petit un portrait du conseiller en scénariste.

Pour comprendre une telle description, il faut commencer par saisir l'évolution du rapport à la politique qui s'opère d'une série à l'autre : dans *Baron noir*, la politique semble dominer la société. Et mise à part Naïma Meziani, la communicante avec laquelle se marie Philippe Rickwaert, on y note très peu la présence de consultants ou de conseillers. En effet, les politiques que l'on nous donne à voir sont pleinement machiavéliens : un peu voyous, un peu voyants, ils calculent, rusent et ont souvent un coup d'avance ; ils savent utiliser les médias en jouant sur le symbolique à travers des coups de théâtre qui ont rendu la série fameuse ; c'est de cette manière qu'ils font de

la politique – et fort bien d'ailleurs... Tout autre est *La Fièvre*, qui, sur ce point, se veut le véritable contre-champ de *Baron noir* : les patrons et les politiques y sont démunis ou dérisoires par rapport à la société qui les devance et les domine. Par conséquent, ils ressentent le besoin de s'entourer de consultants pour comprendre ce qui leur arrive ou se faire aider afin de mettre au point stratégie et tactique. Autant de béquilles qui seraient passées pour des hérésies aux yeux d'un Rickwaert ou d'un Vidal, qui, dans ce registre, étaient largement autosuffisants. Notons à cet égard que l'on sent Éric Benzekri, ancien conseiller politique proche de ceux qui ont servi de modèle aux personnages, manifestement plus à l'aise dans le monde de *Baron noir* que parmi les manipulateurs d'opinion de *La Fièvre*, dont il fait un compte rendu passionnant, mais appliqué et légèrement distant.

Si, dans *Baron noir*, le politique modèle l'opinion, dans *La Fièvre*, en revanche, c'est l'opinion qui se forge elle-même sur les réseaux sociaux ou est fabriquée *ex nihilo* pour forcer le politique à abdiquer ; c'est tout le sens des discussions autour de la fenêtre d'Overton dans le quatrième épisode : la politique n'est plus alors que l'art de rendre légales (ou d'empêcher, c'est selon) des idées radicales devenues acceptables... Mais pour qui s'est pris de passion pour les ruses de *Baron noir*, la perspective est franchement déprimante. Le réenchantement n'est dû qu'à la bonne volonté didactique dont font preuve les protagonistes qui s'évertuent à expliquer à leurs clients, à leurs alliés ou à leurs amants ce qui est en train de se passer ou ce qui va nous arriver. Dans la toute dernière scène de *La Fièvre* – qu'on ne révélera pas ici –, on voit d'ailleurs la consultante Sam Berger rejoindre ce monde des politiques « à l'ancienne ». On pourrait alors penser que la messe est dite et que ces derniers ont définitivement rendu l'âme.

C'est précisément ce qu'expliquait, en avril 2023, le communicant Robert Zarader dans un article de *La Grande Conversation*³ particulièrement sévère, mais dont les fondements ne sont pas dépourvus de pertinence : pour lui, les politiques ont abandonné le

1. Violaine de Montclos, « Prophète en série », *Le Point*, 7 mars 2024.

2. Mayada Boulos, « Politique, fiction... l'œil du scénariste de *Baron noir*, entretien avec Éric Benzekri », *Stratégies*, 24 mars 2022.

3. Robert Zarader, *Les moutons de Monsieur Fourquet*, *La Grande Conversation*, 25 avril 2023.

débat d'idées, et la compréhension fine des tensions sociales que celui-ci pouvait leur apporter, pour soustraire l'analyse politique à des instituts de sondage et d'analyse de l'opinion. N'est-ce pas justement ce qui est montré tout au long de *La Fièvre* – qui réhabilite au passage le bon vieux « quali » cher à Jacques Pilhan ? Et n'est-on pas enclin à s'en persuader lorsqu'on sait, par exemple, que l'ancien sondeur Jérôme Sainte-Marie travaille désormais pour le Rassemblement national (RN) ? Il nous semble pourtant que non. En effet, Éric Benzekri évite astucieusement cette critique en proposant un autre rapport au politique. Un rapport discursif, c'est-à-dire ni de domination, ni de manipulation, mais centré sur l'apport du scénario à la chose politique, et donc une véritable dialectique du scénariste et du conseiller.

On reconnaîtra aisément au scénariste une liberté dont le conseiller politique ne dispose pas. Non pas la liberté de plier la réalité à son désir par la grâce de « l'effet » (c'est le sens de l'expression « *spin doctor* »), mais bien celle – radicale – d'inventer la réalité dont il a besoin pour le récit. Et ce, sans avoir à se demander quelles sont les conditions de possibilité ou de succès de cette invention ou cette péripétie. Dans une fiction, transformer un club de football en coopérative n'est pas plus difficile à faire qu'à dire, quand bien même cette nouvelle démocratie au travail se trouve à mi-chemin de l'entreprise libérée avec animaux au bureau et du village hippie... Si bien que le scénariste ne peut, en aucun cas, être pris pour un conseiller : en effet, l'économie sociale et solidaire (ESS) ne va pas sauver la France de la guerre civile identitaire, mais elle joue parfaitement son rôle de métaphore du commun dans le récit qui nous est proposé. Ce qui nous amène à penser qu'Éric Benzekri ne donne pas tant des conseils qu'il nous fait accéder à ses rêves éveillés et ses désirs secrets : la gauche pourrait s'unir et l'emporter, le commun pourrait être plus fort que la division, l'ESS pourrait venir calmer le capitalisme et les GAFAM...

Mais si le scénariste n'est pas un conseiller, ni un prédicateur ou un prophète, la question se pose de savoir si le but du conseiller, désormais, n'est pas de se faire, lui aussi, scénariste afin d'accéder à son tour à la

liberté de création ? C'est très précisément, à nos yeux, la nouveauté qu'enregistre *La Fièvre* dans « une analyse au cordeau du présent » comme le souhaite son auteur : Sam Berger contre Marie Kinsky et Kenza Chelbi, scénaristes contre scénaristes, ce sont de véritables artistes qui s'affrontent six épisodes durant, jouant sur les émotions profondes de l'opinion comme des programmeurs sur leurs consoles. Les trois femmes représentent les faces – tantôt lumineuses tantôt sombres – d'une même force numérique qu'elles dominent, structurent et retournent inlassablement contre les autres ; chacune apparaissant finalement comme le *Pharmakon* de son *alter ego*. Ainsi, selon Éric Benzekri¹ qui le dit très bien dans un entretien pour AOC :

La société se met aux normes des réseaux sociaux. Ils dictent l'information dans une large mesure, ça commence par une vidéo qui ensuite inonde le débat public, jusqu'à le structurer. Et donc, ça polarise. Il existe des stratégies de meute et d'organisation de tout cela. Tout n'est pas chaotique mais c'est un terrain de luttes entre propagandistes.

Si bien qu'à l'heure des réseaux sociaux qui imposent une actualité dont on va trouver le prolongement sur les chaînes d'information en continu et lors de *talk* de début de soirée sommant ensuite les politiques de se positionner et d'agir, la tentative de retrouver la maîtrise du temps et du *tempo* va se concrétiser dans cette tentation de construire une épopée politique, une campagne ou une présidence, à l'image d'un scénario de série télé : modeler l'actualité en prenant un temps d'avance sur les réseaux sociaux, leur imposer ses thèmes et son terrain, décider du casting et préparer les *cliff* émotionnel qu'ils demandent. C'est précisément ce que reconnaissent mettre en œuvre les conseillers du président Zelensky dans le dernier épisode de la série qu'a consacré *Le Monde* au président ukrainien : « Ils sont trois, confie Yermak, “une demi-douzaine” », préfère dire modestement Yuri Kostyuk, à coudre ces fameuses adresses aux pays étrangers et y convoquer grande et petite histoire, puis à les mettre en scène. Ce *staff* d'« auteurs » (le nom qu'ils se donnent) n'est pas passé par une école de relations internationales – l'ancien rêve secret du jeune

1. Quentin Mevel, « L'écriture d'une série, ce n'est pas une démocratie : c'est une chambre d'auteurs » ; entretien avec Éric Benzekri », AOC, 23 mars 2024.

Zelensky –, elle s'est frottée à la dure école des *show-runners* :

« Comment ça se passe ?, détaille Yuri Kostyuk [...]. On nous donne le thème une à deux semaines à l'avance. Avec Yermak, Sergui Chefir [pilier de Studio Kvartal, devenu principal conseiller de Volodymyr Zelensky] et un auteur ou deux, nous nous retrouvons dans le bureau du président. Selon les sujets, nous rejoins parfois un groupe spécialisé dans l'international, le droit, l'économie, la défense... Le président fait lui-même un petit pitch, nous réfléchissons ensemble, puis nous nous mettons au boulot. Ce n'est pas pour le flatter, mais il faut bien avouer que c'est surtout lui qui lance les idées », sourit le jeune Kostyuk¹.

La Fièvre, malgré ce qu'on en dit, n'est pas une prédiction. Tout au plus joue-t-elle un rôle de miroir tendu à notre société numérique en proie aux délires identitaires et donc fait-elle œuvre également d'éducation populaire. En revanche, elle nous propose un double portrait, celui du conseiller devenu scénariste, c'est-à-dire à la fois celui de l'auteur lui-même qui rappelle à tous qu'il n'est plus qu'un « conteur » et celui, plus subtil, des nouveaux conseillers, qui épouse l'évolution sérielle du politique dans le monde numérique. La prochaine campagne présidentielle de 2027 nous dira si, de ce point de vue, Éric Benzekri aura été visionnaire.

1. Ariane Chemin et Remy Ourdan, « Volodymyr Zelensky, le résistant de Kiev », *Le Monde*, 23 février 2023.

Éric Benzekri : le Brueghel d'une France archipelisée

– Jérôme Fourquet

Directeur du département Opinion et stratégies d'entreprise de l'Ifop,
auteur de *L'Archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée* (Seuil, 2019)

Comme d'autres peintres de l'école flamande, Pierre Brueghel peignait des scènes de la vie quotidienne de l'époque. Ces tableaux offrent une vue d'ensemble, qui restitue instantanément l'atmosphère générale dans laquelle se déroule la scène. Cette capacité à capter un air du temps, à le fixer en images et à le rendre appréhendable dès le premier regard s'appuie sur une technique picturale. La fresque d'ensemble, dont l'économie générale est parfaitement maîtrisée et équilibrée, est en fait composée d'une multitude de petits tableaux croquant des personnages, détaillant des microscènes ou saisissant des interactions. Et c'est l'assemblage savamment dosé de tous ces petits tableaux minutieusement exécutés qui donne à ces toiles la capacité qu'elles ont à restituer de manière très efficace une ambiance. C'est le cas notamment avec la très célèbre *La Kermesse villageoise avec un théâtre et une procession*. L'atmosphère de fête et de liesse ressort spontanément de la toile. Mais si l'œil s'attarde quelque temps sur ce tableau, on est alors happé par le foisonnement de la scène et le fourmillement des personnages.

J'ai éprouvé les mêmes sensations en regardant *La Fièvre* d'Éric Benzekri. Les tensions identitaires parcourant telles des lignes de faille souterraines notre société archipelisée sautent spontanément aux yeux du téléspectateur. Elles constituent la trame narrative de la série, mais derrière ce bruit de fond et cette ambiance générale dans laquelle le spectateur est instantanément plongé, le regard va rapidement être attiré par de nombreux détails, microscènes, répliques et personnages secondaires que Benzekri,

tel Brueghel, a savamment (et parfois malicieusement) disséminés tout au long des épisodes de sa série. *La Fièvre* fixe ainsi sur la pellicule la *Zeitgeist* de l'époque et dépeint dans le détail la société contemporaine à l'écran, comme le firent jadis sur la toile les fresques de Brueghel.

Dans ce genre d'exercice, la technique cinématographique et le talent de plume ne font pas tout, l'œil compte également pour beaucoup. Tel un drone sociologique planant au-dessus de l'Hexagone¹ ou tel le personnage perché en haut de son arbre dans *La Kermesse villageoise avec un théâtre et une procession* de Brueghel, Éric Benzekri observe le pays avec acuité. Sa curiosité quasi-ethnologique fait arrêter son regard sur certains détails ou pratiques emblématiques de l'époque, que l'on retrouvera ensuite dans sa série.

Le personnage de Sam évoque ainsi le cas de participants à un groupe « quali » arborant un tatouage et dissertant sur la signification de cette pratique qui s'est répandue dans la population. Autre tendance de l'époque, Sam et son ex-conjoint débattent sur le statut de HPI (haut potentiel intellectuel) de leur fils ; la France étant marquée depuis quelques années par une multiplication du nombre de surdoués, cette épidémie témoignant plus d'un surinvestissement de certains parents dans la compétition scolaire et d'une valorisation de leurs enfants-roys que d'une élévation du QI moyen, que les tests PISA ont la plus grande peine à objectiver. Notre Brueghel contemporain décrit également le narcissisme de masse entretenu par les réseaux sociaux omniprésents dans nos vies, au

1. On notera que de nombreuses scènes du film sont des vues aériennes filmées par drone.

travers de personnages de la série obnubilés par l'évolution du nombre de leurs *followers* et par la quantité de *likes* générés par leurs messages. Il montre également comment ces réseaux sociaux renseignent sur les centres d'intérêt de tout un chacun, telle la féministe Charlotte Pajon, qui relaie et suit assidument les publications du compte « Pataugas Aveyron » – au passage, MDR pour le nom du compte, comme diraient les *digital natives* – ; l'engouement de millions de Français pour la randonnée n'ayant pas échappé au scénariste.

Les différents épisodes de la série sont également parsemés de références à des phénomènes à dimension plus politique, comme l'évocation du compteur Linky (au travers d'un jeu de mots avec le nom de Marie Kinsky, l'un des personnages principaux), objet technologique qui a suscité de nombreux discours complotistes ; ou bien encore celle d'une usine ayant fermé à Amiens, référence au site Whirlpool, dont la fermeture dans cette ville a animé le duel Macron/Le Pen dans l'entre-deux-tours de l'élection présidentielle de 2017. La très droitière Marie Kinsky se produit dans un théâtre dans lequel elle commente l'actualité en mode stand-up et enflamme ses partisans, référence aux spectacles que Dieudonné produisait au théâtre de la Main d'Or durant de nombreuses années avant d'en être expulsé.

Le personnage du ministre de l'Intérieur permet par ailleurs au scénariste, qui a longtemps évolué dans le milieu politique, de pointer les travers de certains dirigeants : absence de vision et de capacité à sentir le pays pour des individus évoluant dans des lieux très privilégiés et coupés des réalités quotidiennes

(on apprend au détour d'une phrase que la femme du ministre est partie skier à Courchevel) ; recours excessif aux communicants et fascination pour les États-Unis¹.

Si Éric Benzekri sait décrire la France telle qu'elle est, cette toile de fond hyper-réaliste conférant à sa série une grande efficacité, il sait aussi montrer ce qu'elle n'est pas. Ainsi, si le spectre de la guerre civile est régulièrement évoqué par certains dans le débat public (soit pour la redouter, soit pour la souhaiter secrètement), un ingrédient indispensable à l'avènement de ce funeste scénario manque néanmoins aujourd'hui dans le tableau hexagonal : la vente libre des armes à feu. Bien conscient que l'encadrement du marché des armes constitue un verrou majeur sur la pente fatale menant vers la guerre civile, c'est précisément la suppression de ce contrôle que l'auteur place au cœur de son œuvre, qui heureusement reste une fiction.

Écoutons le personnage de Marie Kinsky résumant crument la situation : « Et d'ailleurs avec quoi ils la feraient ta guerre civile ? On n'est pas aux USA, y'a pas d'armes. Pour une guerre civile, il faut des armes, c'est le minimum ! S'insulter sur Facebook, ça oui, c'est des Français, ils adorent s'insulter, surtout si c'est anonyme, mais juste après, ils retournent sous leur plaid pour regarder une série. Les gens sont des consommateurs, Sam, ils veulent un frigo qui fait des glaçons pour boire du rosé devant leur nouveau barbecue. » Le passage d'une nation de citoyens à une société de consommateurs n'a pas non plus échappé au regard grinçant du nouveau Brueghel.

1. Le ministre étant en admiration devant la communicante Sam, du fait qu'elle a travaillé avec Barack Obama.

« *La Fièvre* constitue un acte politique majeur »

– Entretien avec **Giuliano da Empoli**

Ancien communicant politique, auteur de plusieurs livres qui explorent nombre de thématiques abordées dans *La Fièvre*, comme *Les ingénieurs du chaos* (JC Lattès, 2019) ou *Le mage du Kremlin* (Gallimard, 2022).

Qui, de l'essayiste ou du romancier, a été le plus intéressé par *La Fièvre* ?

Les deux, précisément. La chose qui m'a le plus frappée dans la série, c'est sa capacité à transformer des concepts de communication politique assez abstraits en une narration percutante. Expliquer au très grand public l'élargissement de la « fenêtre d'Overton » ou les pratiques d'astroturfing sur les réseaux sociaux, c'était plutôt une gageure !

Un autre élément qui est très difficile à faire dans la fiction politique, c'est de trouver le bon équilibre entre ce qui change et ce qui ne change pas. Il y a certaines lois qui ont un caractère presque intemporel : la « loi du désir » pilhanesque, le rapport entre l'horizontalité et la verticalité, l'idée même de représentation politique... À l'inverse, certaines règles de la politique ont changé de façon fondamentale et Éric Benzekri est parvenu à mettre le doigt sur toute une série de transformations qu'il a probablement observées dans des contextes très différents : on voit bien qu'il a regardé de près des exemples internationaux, en Italie ou aux États-Unis, tout en les renouvelant. Par exemple, j'ai trouvé très intéressant que le personnage de Marie Kinsky vienne de l'univers du stand-up, et pas des nouveaux médias ou du monde de l'entreprise, comme une certaine fiction nous avait habitués. C'est une forme d'incarnation très forte, très moderne, qui s'inscrit parfaitement dans ce qu'est le national-populisme aujourd'hui – Beppe Grillo était un stand-upper, et Donald Trump aussi, d'un certain point de vue !

Ce faisant, *La Fièvre* démontre, une fois encore, que la fiction est une formidable modalité d'exploration et de compréhension du politique. Elle permet de

montrer des choses qu'on ne peut pas montrer dans la réalité, soit parce qu'elles n'existent pas encore, soit parce qu'on n'y a pas accès.

Qu'est-ce qui fait la singularité de *La Fièvre* dans l'univers des séries politiques ?

De façon générale, je trouve que les séries politiques, des meilleures (*House of Cards*) aux pires (*Scandal*), développent toutes une certaine vision du milieu politique qui a pour principal effet de renforcer de façon très marquée le cynisme et le complotisme ambiants. C'est quelque chose que l'on a très peu noté, mais qui m'a toujours frappé.

Dans le cas des séries imaginées par Éric Benzekri, je crois que c'est tout à fait différent. On voit bien qu'il veut faire autre chose : dans *Baron noir*, ce qu'il s'est efforcé de raconter, c'est la difficulté du métier politique aujourd'hui, avec son lot de complexité, de choix moraux, d'injonctions contradictoires, etc.

Dans son travail sur la représentation de l'absolutisme royal, l'historien de l'art Louis Marin a parfaitement montré que les fictions sur la politique produisaient à leur tour des effets politiques. Je crois que c'est quelque chose dont Éric a absolument conscience : ses fictions produisent des effets politiques. Dans son travail, il a toujours considéré la série comme une modalité d'action politique. C'est ça, sa grande singularité.

Et quels seraient les effets politiques de *La Fièvre*, selon vous ?

Je crois vraiment que la série constitue un acte politique majeur. Elle cherche à nous mettre en garde,

à provoquer une réaction. Pour ce faire, elle poursuit très clairement un objectif pédagogique, et ce choix très fort n'est pas sans entraîner un certain nombre de conséquences sur la forme. La série aurait très bien pu être légère, expliquer moins de choses, s'attarder davantage sur tel ou tel développement. C'est au prisme de cette volonté d'en faire un instrument de pédagogie politique qu'il faut comprendre les risques narratifs qu'Éric Benzekri a choisi de prendre : décoriquer longuement une mécanique de communication, accepter de ralentir l'action pour mieux nous faire comprendre tel aspect du problème, proposer des dialogues très écrits pour ne pas risquer la déperdition d'information... En cela, c'est une série très ambitieuse.

Au risque de peindre le tableau en noir ?

La vision que *La Fièvre* propose de la société française est, en effet, digne d'une vision d'apocalypse ! Je vois bien comment on pourrait le lui reprocher : en brisant le tabou de la guerre civile, n'est-il pas, lui-même, en train d'élargir la fenêtre d'Overton ? Pour ma part, je crois que c'est à cet endroit précis que réside l'apport principal de la série.

Günther Anders écrivait que « la passion pour l'apocalypse, c'est une passion pour l'éviter ». C'est exactement le projet d'Éric Benzekri : dépeindre l'apocalypse pour l'éviter. En la mettant en scène dans la fiction, il cherche à stimuler la production d'anticorps dans le réel. Pour créer l'antidote à la fièvre, il faut prendre une partie du mal et le développer jusqu'à l'extrême pour s'en immuniser. Personne n'était allé aussi fort jusqu'ici.

Dans la même idée, la série nous plonge de façon troublante dans la psyché des « méchants »...

Woody Allen avait cette réflexion que je trouve merveilleuse : « Les méchants ont sans doute compris quelque chose que les bons ignorent. » Nos sociétés ont tendance à dangereusement sous-évaluer l'intel-

ligence des méchants. Je suis toujours frappé du réflexe que l'on a, collectivement, quand on est confrontés aux actions de ceux que nous considérons comme nos ennemis : « Poutine est fou », « les populistes sont des idiots », etc. C'est complètement inutile, et même contre-productif.

Éric Benzekri, lui, croit dans l'intelligence de ceux qui exploitent les phénomènes de fragmentation. Son héroïne d'extrême droite est bougrement intelligente, elle a une vraie lecture de la société, une réflexion construite et articulée. La série nous fait entrer dans la tête des méchants pour nous donner à voir leur paysage mental, leur colonne vertébrale idéologique, l'architecture de leurs décisions. C'est aussi cette compréhension du mal qui est très précieuse dans la série.

Quel motif d'espérance retenez-vous ?

Paradoxalement, je trouve que le personnage de Sam Berger donne de l'espoir. Je dis paradoxalement, parce qu'elle est l'archétype de tous ceux qui sont profondément ébranlés par leur compréhension intime des travers du monde. De mon côté, j'y vois l'incarnation de la pensée de Gramsci, qui parlait à juste titre du pessimisme de la raison et de l'optimisme de la volonté. Dans la série, le pessimisme est poussé jusqu'à l'extrême, puisqu'il entraîne une fragilité psychique qui amène son personnage principal à s'interner volontairement dans un asile psychiatrique. Pour autant, elle ne renonce pas : une fois qu'elle se retrouve plongée au milieu de la crise, elle fait ce qu'elle peut, et ce qu'elle peut fait la différence – avec son agence de com' très influente, elle conserve d'importantes marges d'action. C'est cet optimisme de la volonté qui donne de l'espoir.

Plus largement, je trouve que cette série ouvre des perspectives réjouissantes pour toutes celles et ceux qui entendent jouer un rôle dans notre époque. *La Fièvre* est la preuve éclatante que chacun doit trouver sa forme pour faire de la politique, si tant est qu'on ait encore envie d'en faire. Je me reconnais volontiers dans la pensée d'Howard Becker¹, qui

1. Howard Becker est un sociologue américain, héritier de la tradition de l'école de Chicago.

estimait que, chacun à sa manière, le politique, l'intellectuel, l'artiste, l'écrivain... essayait d'appréhender la réalité, sans qu'aucune façon ne soit supérieure à une autre. Ce qui change, ce sont les codes : un sociologue ne suit pas les mêmes codes qu'un *showrunner* de fiction télé ! J'ai la conviction qu'on ne parviendra pas à appréhender correcte-

ment les évolutions politiques contemporaines en se fiant aux instruments traditionnels : aujourd'hui, on a besoin d'élargir le spectre des outils de confrontation à la réalité, pour mieux l'analyser, mais aussi pour mieux agir.

Propos recueillis par Raphaël LLorca.

LA FIÈVRE DE L'OPINION

La Fièvre ou l'illusion de la polarisation

– Laurence de Nervaux

Directrice de Destin commun

Polarisation. Il y a encore deux ou trois ans, lorsque je prononçais ce mot pour parler de mon travail, le regard de mes interlocuteurs restait perplexe. Après deux années marquées par une vie parlementaire particulièrement agitée, ce terme est aujourd'hui passé dans le langage politique et médiatique courant. Il constitue en large partie la toile de fond de la série *La Fièvre*, mais qu'en est-il de la réalité ?

Polarisation : ce que dit la recherche

La recherche en science politique distingue la polarisation idéologique de la polarisation affective¹. La première correspond à l'étendue du spectre des idées en présence dans le débat politique à une période donnée. Celle-ci tendrait plutôt à se réduire, dans les grandes démocraties occidentales, depuis la fin des années 1980 et la disparition du communisme. La polarisation affective, elle, désigne le degré d'animosité, voire d'hostilité, ressenti par un groupe politique ou social à l'égard du camp adverse. C'est cette

seconde forme de polarisation qui a tendance à augmenter, dans plusieurs démocraties occidentales². Deux raisons principales à cela : la première, moins connue que la seconde, est la diminution de la proportion des sujets économiques dans le débat public et l'augmentation concomitante de la place des sujets dits sociétaux. Ces derniers faisant appel à nos valeurs personnelles, ils sont plus susceptibles de nous heurter dans nos convictions intimes et donc de déclencher des réactions virulentes. La seconde raison de l'inflation de la polarisation affective est, bien sûr, le renforcement de l'hyper-viralité des réseaux sociaux avec l'évolution de leur modèle algorithmique depuis 2009 et les fameuses « chambres d'écho », dont Marie Kinsky se fait expliquer le fonctionnement avant de s'en saisir pour pousser son agenda (épisode 5).

Une précision est nécessaire au sujet de ces « bulles de filtre » que l'on voit souvent, à tort, comme des espaces homogènes clos sur eux-mêmes. La sociologue américano-turque Zeynep Tüfekçi, spécialiste des technologies de l'information et de la communication, en a sans doute donné l'analyse la plus pertinente, avec une image qui nous ramène à l'univers du football³. D'après elle, les réseaux sociaux sont

1. Arndt Leininger et Felix Grünewald, « Ideological and Affective Polarization in Multiparty Systems », *SocArXiv*, 11 août 2023.

2. Diego Garzia, Frederico Ferreira da Silva et Simon Maye, « Affective Polarization in Comparative and Longitudinal Perspective », *Public Opinion Quarterly*, vol. 87, n°1, 2023, pp. 219-231.

3. Zeynep Tüfekçi, « How social media took us from Tahrir Square to Donald Trump », *MIT Technology Review*, 14 août 2018.

semblables à un stade de foot : de chaque côté, les supporters forment un groupe soudé, dont les membres se ressemblent. Mais chaque groupe entend crier, de l'autre côté du stade, les supporters du camp adverse. Et c'est justement cette double circonstance, d'être entourés des siens, mais aussi d'entendre ses adversaires, qui décuple l'ardeur à crier plus fort qu'eux.

La matrice des batailles identitaires contemporaines

La polarisation affective est aussi alimentée par ce que les Anglo-Saxons appellent *identity politics* : il s'agit de l'exacerbation à des fins politiques des déterminants identitaires de l'opinion. La particularité de *La Fièvre*, c'est que les acteurs politiques ne sont justement pas des politiques, relégués à l'arrière-plan après la saga *Baron noir*, mais plutôt des entrepreneurs identitaires indépendants. Si l'on peut débattre du réalisme de cette atrophie du rôle du politique au profit de simples militants et polémistes, Éric Benzekri a en tout cas mis le doigt sur trois dimensions essentielles de la matrice des batailles identitaires contemporaines.

D'abord, la prime au local. « *Make it French* », enjoint judicieusement Marie Kinsky aux dirigeants du syndicat américain des armes à feu. On pense, par exemple, à la stratégie de la métonymie développée par l'extrême droite zemmourienne dans son opposition violente à des projets d'accueil de personnes migrantes dans des petites communes rurales : il est bien plus aisé d'émouvoir son public en parlant de l'africanisation d'un village breton qu'en évoquant une théorique et lointaine guerre civilisationnelle¹.

Le deuxième symptôme de ces batailles identitaires, c'est l'étouffement du désaccord, que le chercheur en psychologie sociale Jonathan Haidt appelle « *the silencing of dissent* ». Sur les réseaux sociaux, on

craint paradoxalement moins le camp adverse que les puristes de son propre camp, qui exercent une redoutable police de la pensée. C'est ce dont est victime la féministe Charlotte Pajon, qui, tétanisée d'être qualifiée de traître, finit par se rallier à l'idée du port d'armes pour les femmes (épisode 5).

Enfin, la contagion militante. Avec le dévoiement de l'idéologie intersectionnelle, l'injonction morale qui est faite à tout militant d'embrasser l'ensemble des causes qui seraient connexes à la sienne rend exponentiel le potentiel inflammable de chaque cause, lorsqu'elle passe à l'offensive. Le malaise des membres du mouvement indigéniste de Kenza Chelbi, sommés de soutenir le port d'armes par solidarité avec la cause féministe, en est la parfaite illustration. Ce n'est pas là le moindre des dangers de ce que Yascha Mounk appelle le « piège de l'identité² ».

L'illusion de la polarisation

Le think tank que je dirige, Destin commun, est la branche française d'une organisation internationale, More in Common, créée à la suite de l'assassinat de Jo Cox, jeune parlementaire britannique poignardée en juin 2016 par un nationaliste d'extrême droite. Le leitmotiv du premier discours à la Chambre des communes de Jo Cox était cette formule que Sam Berger reprend pour convaincre François Marenco de transformer le Racing en coopérative (épisode 4) : « Ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous divise. » Notre mission consiste à lutter contre l'amplification de la polarisation.

Comme Sam, Destin commun cherche à comprendre tous les recoins de notre société, les tendances émergentes, les signaux faibles. Comme elle, nous organisons souvent des « groupes quali », le plus souvent, nous aussi, « en non-mixité », c'est-à-dire en réunissant des personnes de profils semblables, afin de libérer la parole en évitant les effets d'autocensure. Mais à l'inverse de Sam, je n'adhère pas à la

1. Voir à ce propos *De Callac à Crépol : les campagnes au cœur des batailles identitaires*, Destin commun, avril 2024.

2. Yascha Mounk, *Le piège de l'identité. Comment une idée progressiste est devenue une idéologie délétère*, Paris, L'Observatoire, 2023.

vision de « *Winter is coming* » (épisode 2). Ce relatif optimisme qui détonne avec l'époque ne procède pas d'un idéalisme naïf, mais de l'observation rigoureuse de l'état de notre pays.

Société polarisée, deux France face à face, « risque de basculement de la société¹ » : avec ces expressions désormais récurrentes dans le débat public, jouons-nous à nous faire peur ou jouons-nous avec le feu, pour reprendre les termes du débat crispé entre Tristan et Sam dans le premier épisode ? Sans doute un peu des deux. Pour aller dans le sens de Sam, le caractère performatif de la projection dans la guerre civile, s'il n'est pas avéré, ne vaut pas la peine qu'on en prenne le risque. Mais l'analyse scrupuleuse de l'opinion donne surtout raison à Tristan : en France, en 2024, la polarisation correspond assez largement à une illusion, dans laquelle chaînes d'information en continu et réseaux sociaux nous entretiennent, comme Sam, hypnotisée par son mur d'écrans.

La France n'est pas Twitter. Prenons-en pour preuve deux épisodes parmi les plus clivants de l'actualité récente. Les émeutes consécutives à la mort de Nahel Merzouk en juin 2023, d'abord. Le discours médiatique a instantanément opposé les « anti-flics » aux « anti-banlieues » et mis en scène, dans un schéma binaire, les partisans de la « cagnotte A » en soutien à la famille de la victime et ceux de la « cagnotte B » pour celle du policier. Or notre enquête a montré que ces attitudes ne concernaient qu'une infime proportion des Français, l'immense majorité d'entre eux étant mesurés et conscients de la complexité des enjeux : parmi ceux qui s'inquiétaient de l'hostilité envers les jeunes des quartiers, 80 % étaient aussi inquiets de l'hostilité envers la police, et réciproquement². Pas d'hémiplégie non plus sur le conflit israélo-palestinien, ou seulement à la marge : trois mois après le début de la guerre, parmi les 66 % de Français qui se déclaraient inquiets pour la population palestinienne, 79 % exprimaient aussi de l'inquiétude pour la population israélienne³.

Qu'en est-il de l'opinion sur le port d'armes citoyen ? Nous avons abordé ce sujet dans notre dernière enquête qualitative⁴ et le verdict est clair : le légitimisme des Français demeure massif quant au monopole étatique de la violence légitime, et le repoussoir américain joue à plein. « Bienvenue en Amérique ! », ironise l'une. « Ce serait le Far West ! », poursuit un autre. « On irait droit à la guerre ! », s'alarme un troisième.

Mais alors pourquoi est-il nécessaire de lutter contre la polarisation ? Parce que les germes de la division sont bien présents parmi nos concitoyens : 75 % des Français jugent que notre pays est divisé et 56 % considèrent même que nos différences sont trop importantes pour que nous puissions continuer à avancer ensemble⁵. Pas de réelle polarisation, donc, mais un net déficit de cohésion.

Le ballon rond, vecteur de cohésion ?

Le football peut-il, comme le suggère la série, raviver cette cohésion ? En partie, c'est certain : notre enquête menée durant la Coupe du monde de décembre 2022⁶ avait montré que les grandes compétitions internationales permettent à l'ensemble des Français, toutes origines et classes sociales confondues, d'être tendus vers un même objectif et de « regarder dans la même direction », selon les mots d'une participante. Mais pour que ces parenthèses euphorisantes produisent des effets durables, il s'agirait de développer l'éducation et l'intégration par le sport, de mener un débat ouvert et apaisé sur notre identité nationale et notre rapport à l'intégration, et de nous réapproprier, au-delà des grands-messes sportives, les symboles républicains, auxquels les Français restent attachés. Autant d'enseignements importants

1. Expression employée par Olivier Véran, alors porte-parole du gouvernement, après le meurtre du jeune Thomas à Crépol en novembre 2023.

2. *Police, quartiers, identité française : après les émeutes, les Français inquiets mais modérés*, Destin commun, juillet 2023.

3. *Guerre Israël-Hamas : l'opinion des Français après trois mois de conflit*, Destin commun, 15 janvier 2024.

4. *De Callac à Crépol : les campagnes au cœur des batailles identitaires*, Destin commun, avril 2024.

5. Données Destin commun, enquêtes sur échantillons représentatifs de la population française, juillet 2022 et février 2024.

6. *Foot, une passion française : le ballon rond est-il vecteur de cohésion ?*, Destin commun, 19 décembre 2022.

à quelques semaines de l'accueil par la France des Jeux olympiques et paralympiques.

Comprendre les racines des divisions pour trouver des remèdes à la fièvre

Néanmoins le football, passion française s'il en est, ne suffit pas à endiguer le délitement de la cohésion dans notre pays. Ce défi majeur exige d'abord de ne pas appréhender la société française comme un tout uniforme, mais de bien connaître ses différentes composantes.

C'est en 2019 que Destin commun a élaboré la typologie qui est utilisée pour recruter les participants de « l'autre assemblée » dans le dernier épisode de *La Fièvre*. Constatant l'incapacité des indicateurs socio-démographiques traditionnels à rendre compte des nouvelles lignes de fractures, nous avons fait le choix d'élaborer une méthodologie d'analyse inédite, fondée sur la recherche en psychologie sociale qui est, d'après la cynique Marie Kinsky, « la seule discipline utile pour savoir comment gagner une élection ».

La segmentation distingue six familles de valeurs : les « militants désabusés », les « stabilisateurs », les « libéraux optimistes », les « attentistes », les « laissés pour compte » et les « identitaires ». Ces groupes, présentés à deux voix par les communicantes rivales, ont été identifiés dans le cadre d'une vaste enquête¹ constituée d'une soixantaine de questions mobilisant la théorie des fondements moraux², les appartenances de groupes, la disposition pessimiste ou optimiste, la perception de la menace, le rapport à l'autorité et à la responsabilité individuelle, la sensibilité au changement culturel et le degré d'engagement citoyen. Si chacun de ces segments présente une grande homogénéité, ce ne sont pas pour autant des groupes sanguins, la réalité des personnes humaines étant infiniment plus complexe que n'importe

quelle typologie. Mais notre expérience montre, enquête après enquête, qu'ils sont plus prédictifs des opinions et des comportements que l'âge, le sexe et le niveau de revenus ou de diplôme.

Cette méthode d'analyse permet de développer des remèdes à la fièvre, en tenant compte des symptômes qui y sont le plus fréquemment associés. Parmi les axes de travail de Destin commun, en collaboration avec de très nombreux acteurs de la société civile, on peut citer les priorités suivantes :

- cultiver l'agentivité – rendre les personnes actrices de leur vie – pour lutter contre le très répandu sentiment d'impuissance et d'invisibilité, qui alimente la défiance. Les « laissés pour compte » sont le groupe prioritaire à cet égard ;
- lutter contre l'isolement relationnel, qui s'étend dans notre pays et contribue à la peur de l'autre. Il ne peut y avoir d'empathie, et donc de cohésion, sans connexions humaines ;
- tenir compte des peurs, y compris celles des Identitaires, plutôt que de les nier ou de les dénoncer : la recherche a montré que l'auto-censure sur des questions morales faisait augmenter la défiance ;
- redonner confiance au milieu ambivalent (quatre des six groupes de notre typologie), paralysé par la puissance vocale de la France polémique. Lui rappeler qu'il est majoritaire, et qu'il n'est pas souhaitable qu'il s'auto-censure, comme les « stabilisateurs » peuvent en être tentés ;
- dénoncer les experts de l'*identity politics* et les entrepreneurs du chaos en révélant leurs méthodes, pour renforcer la résilience de la société ;
- ménager une place pour l'espoir et pour les solutions dans le traitement de l'information, dont le caractère principalement anxiogène façonne une société de la peur.

La vision dystopique de *La Fièvre* est assez éloignée de la réalité de notre pays. Plus que la polarisation, le principal défi auquel nous faisons face en France est la défiance, qui est l'antichambre de la peur et donc de la haine. C'est ce mal profond que nous nous efforçons de combattre, pour retrouver le chemin de notre destin commun.

1. *La France en quête*, Destin commun, janvier 2020.

2. Voir notamment Jonathan Haidt, *The Righteous Mind*, New York, Random House, 2012.

Mots pour maux

– Marie Gariazzo

Directrice de L'ObSoCo. Elle a suivi de nombreuses campagnes électorales, dont les quatre dernières élections présidentielles

« *Ce qui m'inquiète c'est la fracture sociale amplifiée par le Covid. J'ai peur qu'un jour cela parte en guerre civile.* »

Isabelle, 23 ans, profession intermédiaire, habitant Dijon, octobre 2022

Ils sont dix, hommes et femmes. Ils ont accepté de venir pour participer à un « focus group » sur l'actualité. Ils n'en savent pas plus. Ils découvriront au fur et à mesure le sujet de l'étude et ce qu'ils ont en commun : ils sont issus de la même catégorie socioprofessionnelle, font parfois le même métier ou élèvent seuls leurs enfants, ils ont un rapport similaire à la mondialisation ou à l'écologie, ils prévoient de voter ou hésitent pour le même candidat à la prochaine élection, etc. Les critères sont finement choisis. Pendant trois heures, ils ne vont pas débattre, mais se raconter. Ils vont parler de leur quotidien, de leurs espoirs et de leurs craintes, dire avec leurs mots ce qu'ils ressentent des mouvements de notre société.

Souvent confidentiels, ces « focus groups » (ces « qualis ») sont la face cachée des études d'opinion. Ils ont parfois du mal à exister dans un monde dominé par les chiffres. Pas un seul jour où la radio, les journaux, les réseaux ne mettent en avant un pourcentage, énoncé en gros titre : six Français sur dix, un tiers, près de la moitié pensent, approuvent, rejettent, déclarent... en revanche, très peu d'articles évoquant des « qualis ». Pourtant, ces derniers apportent une vraie complémentarité.

Alors quel plaisir de les voir si brillamment mis en lumière dans *La Fièvre* ! Quel écho avec ce que nous entendons sur le terrain depuis de nombreuses années ! Les résonances sont fortes entre la série et notre métier.

L'exemple du référendum de 2005 (évoqué dans *La Fièvre*) est très parlant. Nous introduisons souvent nos « focus groups » en évoquant ce moment déterminant de notre histoire politique. À cette époque, les sondages permettaient de suivre presque quotidiennement l'évolution et le croisement des courbes entre le « oui » et le « non ». L'écart se resserrait au fur et à mesure que l'échéance approchait. Les pronostics des experts devenaient compliqués. Les « qualis » offraient un éclairage important, en dévoilant la force du camp du « non » et surtout les différentes France qui se cachaient derrière. Les Français étaient nombreux à converger vers le même bulletin pour des raisons parfois totalement opposées.

Pour comprendre ce qui se dit, ce qui est tu, pour saisir les phénomènes d'opinion conscients et inconscients, pour traquer les signaux faibles, nous utilisons différents outils, dont des méthodes projectives : « Si la France était une famille. On imagine les différents membres de cette famille. Le père de la famille France, il est plutôt... Et, la mère... », etc. Ce que nous récupérons est loin d'être anecdotique. Les métaphores utilisées disent beaucoup du sentiment de perte, de la lassitude profonde, de la demande de protection ou de l'enthousiasme naissant des uns et des autres... Elles mettent aussi en lumière les lignes de fracture et de division : les dîners de la famille France finissent souvent mal ! « C'est une famille conflictuelle, il y a des malentendus, elle est moins soudée, ce sont plutôt des solitudes rassemblées... ça manque de rêves ! », rapporte Raymond, ouvrier en fin de carrière dans le Nord.

Le « quali », c'est le poids des mots et le choc des non-dits pour mieux orienter et comprendre la boussole des chiffres. Dans une société où tout le monde parle sans s'entendre, où l'entre-soi se cultive au gré

des algorithmes, les « qualis » sont aussi un puissant outil de reconnexion. Ils remettent l'écoute au centre. Or, il n'y a pas de compréhension fine de notre société sans écoute. Écouter sans juger, entendre les hontes, les blessures, les empêchements, les colères, les peurs, les envies... Comprendre ce qui les sous-tend. Creuser les contradictions et les revirements. Identifier les grilles de lecture et les schémas de pensées pour mieux les analyser. On conseille souvent aux hommes politiques de faire des « qualis » pour voir et entendre « des vraies gens ». Derrière le cynisme de l'expression, c'est bien le gouffre de la déconnexion qui s'offre à nous.

« *Ce n'est pas parce que je doute que je suis complotiste.* »

Adam, 20 ans, étudiant à Lille, été 2023

Les « qualis » servent aussi à voir ce qui se cache derrière les préjugés et autres stéréotypes en tout genre. Ceux qui viennent du grand public sans oublier ceux de nos gouvernants et des hommes politiques.

Pour ne donner qu'un exemple – nous avons beaucoup étudié le vote Rassemblement national (RN), anciennement Front national (FN), pour le compte de différents partis politiques (à l'exception du RN pour lequel nous n'avons jamais travaillé) –, on peut commenter la montée du RN dans les sondages mais, à un moment, il est important de voir et d'écouter ceux qui se cachent derrière les chiffres : quels visages ? Quels parcours de vie ? Quelles angoisses, colères, haines ?

Il y a vingt ans, les groupes d'électeurs FN que nous animions étaient souvent homogènes. Les participants se reconnaissaient rapidement entre eux et ne tardaient pas à ouvrir les vannes de leur xénophobie. Pour eux, Le Pen, père et fille, « disaient tout haut ce qu'ils pensaient tout bas ». Puis, à partir des années 2010, et notamment au moment de la campagne présidentielle de 2012, nous avons vu arriver dans les groupes d'électeurs attirés par le FN des gens différents, qui ressemblaient à notre cousin, un voisin, un collègue. Ils étaient plus difficiles à cerner. Leur rhétorique était moins claire, empreinte de fortes contradictions. L'angoisse, la perte de repère, le sentiment de ne pas compter, de ne pas faire partie

du jeu perlaient dans tous leurs discours. Marine, qu'ils appelaient par son prénom, était celle qui « les comprenait », « leur parlait », « était comme eux », « vivait ce qu'ils vivaient ».

Aujourd'hui, cela semble évident. Les équipes de campagne s'intéressent toutes à cet électorat populaire qu'elles cherchent à reconquérir. À l'époque, la droite de Nicolas Sarkozy tentait déjà cela, mais ne parvenait pas à inverser la tendance. Le président « bling-bling » avait perdu le match de la proximité face à « la candidate du peuple », dont l'origine sociale n'était jamais questionnée. Mais c'est à gauche que la perte fut finalement la plus importante. Cela prit du temps avant que les partis de gauche, le Parti socialiste en tête, s'intéressent vraiment à cet électorat et chassent le mépris dans lequel ils confondaient la candidate et ses nouveaux électeurs.

Ce mépris a laissé des traces profondes. Après les électeurs RN, il y eut les « gilets jaunes », les premières et deuxième lignes, les complotistes, et toujours ce sentiment de ne pas être écoutés, compris et entendus... De là, naissent la frustration, la colère, la rage, creusant toujours plus la distance. Évidemment qu'il y a derrière le vote RN une dimension identitaire et un enjeu sécuritaire, qu'il ne faut pas sous-estimer. *La Fièvre* en parle très bien. Pourtant, dans la plupart des groupes « quali » que nous menons, ces enjeux apparaissent souvent bien après la dimension sociale. On peut s'interroger : la véritable bombe qui nous menace n'est-elle pas plutôt sociale ? Évidemment que, derrière les complotistes, une volonté de rupture dangereuse s'exprime, mais ne risque-t-on pas de gonfler leurs rangs en les étiquetant trop rapidement ? Segmenter la population rassure, mais renforce aussi les divisions. Lors de la crise sanitaire, certains (médias, politiques, experts) ont vite rangé le scepticisme derrière le complotisme. La caricature renvoyée en a blessé plus d'un. De la blessure est née la radicalisation : cercle vicieux difficile à déconstruire.

« *Ils ne font que diviser, pour mieux régner !* »

Gérard, 62 ans, retraité, habitant Rennes, janvier 2024

Il y a ce qui ressort des « qualis », et ce que les conseillers politiques en font. Dans la série d'Éric

Benzekri, Sam Berger et Marie Kinsky ont la même finesse d'analyse, maîtrisent parfaitement les données qu'elles récupèrent. Mais elles ne frappent pas au même endroit. La bataille des récits s'enclenche et, sur ce point, la sémantique guerrière illustre bien la violence en jeu. Dans les « qualis », on ne traite pas que des parcours de vie et des opinions, on teste aussi des slogans, des programmes, des mesures, des affiches de campagne, les forces et les faiblesses des autres candidats, etc. Pour ne parler que des trois derniers présidents de la République, chacun a eu une façon bien à lui d'utiliser ces fameux « qualis ». Du moins, pour ce que j'en perçois.

Nicolas Sarkozy les a utilisés avec boulimie, ajustant sans cesse ses discours et ses propositions, singeant le phrasé des électeurs qu'il cherchait à convaincre. Il y a fort à parier que le fameux « Travailler plus pour gagner plus » de 2007 a été prononcé par un participant lors d'un groupe « quali » : un argument qui parlait à une partie de la France du travail, de droite comme de gauche, et faisait office de direction programmatique. À l'époque, tout était scruté, retranscrit. L'idée était d'incarner le chef de la Nation, en reprenant les mots de « madame Michu », afin d'asseoir son leadership, tout en apparaissant comme le candidat du « bon sens près de chez vous ». François Hollande, dans son souci de présidence normale, s'est écarté de cette utilisation frénétique, mais s'est aussi privé d'un outil important pour comprendre les divisions qui fissuraient la gauche. Et puis, Emmanuel Macron. La première impression a été qu'il appliquait à la lettre ce que nous disaient attendre nos participants : « sortir du clivage gauche-droite », « prendre le meilleur des deux côtés », « sortir de l'image traditionnelle des partis », « faire plus de pédagogie », « cocréer avec les citoyens », « faire un grand débat », « supprimer l'ENA ». Comme si la mise en musique par les conseillers ne s'était pas faite, avec le risque du « soufflé qui retombe ».

Dans tous nos groupes, sur tous les sujets, les citoyens disent manquer d'informations. Le premier réflexe serait de leur en donner plus, mais on sait bien que cela ne fonctionne pas, que ce n'est pas ce qu'ils attendent vraiment. Plus que les discours et les fa-

meux éléments de langage (EDL), c'est la politique par la preuve qu'ils appellent de leurs vœux. « On se croirait dans un jeu de télé réalité où ils nous promettent tout pour gagner, mais après il n'y a plus rien. Nous, ce qu'on veut, c'est de l'action et encore de l'action ! », s'agace Romain, manutentionnaire en banlieue parisienne. Confondre les attentes citoyennes et les mesures politiques peut se révéler dangereux politiquement ou pour le moins contre-productif. Revendication phare du grand débat national, à la suite du mouvement des « gilets jaunes », la suppression de l'ENA, véritable mantra du peuple contre les élites, pouvait apparaître comme une priorité. Pourtant, les Français rencontrés lors des groupes « quali » avouaient souvent ne pas connaître l'institution. Ils faisaient peu de cas du symbole de sa suppression face à l'urgence de leurs préoccupations quotidiennes, notamment en matière de pouvoir d'achat. L'Institut national du service public (INSP) est-il bien identifié et a-t-il réduit la fracture ? Il y a fort à parier que non.

« La France en 2030 : des ghettos de riches et des favelas », « L'avenir me fait peur », « Les gens sont de plus en plus fous », « Nos vies se rétrécissent », « J'aime de moins en moins le monde dans lequel je vis », « L'homme est un animal en voie de disparition », « On sort des cousteaux à cause d'une publication sur les réseaux ou d'un regard », « La société a perdu le contrôle »

Verbatims issus de différents groupes « quali » ces cinq dernières années

L'introduction du dernier épisode de *La Fièvre* illustre bien ce vertige qui gagne Sam Berger, la communicante de crise. La peur est communicative. Nos « qualis » montrent à quel point elle se diffuse, attisée par les médias, les réseaux sociaux et la « fait-diversation » de l'actualité. Il y a évidemment cinquante nuances de peurs, entre les deux grands pôles que pourraient figurer la crainte du « grand réchauffement » et celle du « grand remplacement ». La peur devient presque un critère de segmentation. Dans la « France archipelisée » de 2024, pour reprendre les termes de Jérôme Fourquet¹, les anciennes catégories

1. Jérôme Fourquet, *L'Archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019.

qui structuraient nos représentations ont volé en éclat, qu'il s'agisse des catégories professionnelles, idéologiques, électorales. Les styles sociaux (ou sociaux-types) sont de plus en plus complexes à établir, souvent poreux et mouvants. Mais si la montée de l'individualisme contribue à brouiller les lignes, la demande de collectif demeure forte. C'est ce que nous constatons dans nos « qualis ». Poussé à son paroxysme, l'individualisme finit par faire peur lui aussi, parce que celui des autres peut remettre en cause notre survie, dans un contexte d'exposition croissante à des risques de toutes sortes (risques climatiques, risques sociaux, risques d'attentat, de conflit, etc.). Et puis, il y a cette solitude qui semble faire de plus en plus tache d'huile. Choisie, elle peut avoir des vertus émancipatrices. Subie, elle isole.

L'exercice n'est pas simple et la question sans doute naïve, mais ne pourrait-on pas consacrer autant d'énergie à étudier ce qui nous rattache encore au collectif qu'à nos lignes de fracture ? Bien sûr, électoralement, les divisions font davantage recette.

Nicolas Sarkozy était souvent taxé de « monter les uns contre les autres », d'user et abuser de la stratégie du « bouc émissaire ». Emmanuel Macron et Marine Le Pen, chacun à leur manière, jouent aussi cette carte quand ils installent une binarité entre le pragmatisme et le populisme, entre les pro et les anti-Européens, entre ceux qui travaillent et ceux qui bénéficient des aides, entre les citoyens sobres soucieux de préserver la planète et les autres, entre les complotistes et les pragmatiques, etc. Quant à Gabriel Attal, il assume clairement de cliver pour susciter le débat et la polémique¹, à l'instar de Nicolas Sarkozy. Il n'est pas certain que les mêmes recettes produisent les mêmes effets. Quoi qu'il en soit, le débat ne semble pas toujours à la hauteur des enjeux, ni de la complexité des opinions citoyennes. Il n'esquisse pas ne serait-ce qu'un début de réponse à la question de savoir : « comment revenir à une situation plus sereine et plus joyeuse ? » (Élise, 42 ans, professeure des écoles à Paris, 10 février 2024).

1. Claire Gatinois, « Gabriel Attal ou le coup de com' permanent », *Le Monde*, 30 mars 2024.

La Fièvre ou l'héritage Pilhan

– Raphaël LLorca

Communicant, essayiste, directeur de l'Observatoire
« Marques, imaginaires de consommation et politique » de la Fondation Jean-Jaurès

Là où *Baron noir* s'intéressait à la fabrique du pouvoir, en dépeignant les coulisses du monde politique, *La Fièvre* change de focale pour s'intéresser à la fabrique de l'opinion. La série met en scène l'affrontement de deux communicantes, Sam Berger et Marie Kinsky, que tout oppose : pulsion de vie contre pulsion de mort, la délicatesse du doute contre la puissance de la certitude, le mythe de l'unité (la coopérative) contre l'obsession du chaos (le port d'armes), la diction « météo » contre l'énonciation « stand-up »... on pourrait continuer longtemps le jeu des oppositions. Cependant, une chose les réunit, au-delà de leur complicité passée : toutes deux se révèlent être des disciples de Jacques Pilhan, le communicant qui a fait gagner trois élections présidentielles successives à deux présidents différents (François Mitterrand en 1981 et en 1988, Jacques Chirac en 1995). Stratège hors pair, résolument iconoclaste, théoricien de son propre métier, dont il disait d'ailleurs qu'« aucun nom convaincant n'a pu lui être donné¹ », Jacques Pilhan (1943-1998) est longtemps resté dans l'ombre, jusqu'à ce que le journaliste François Bazin en révèle la pleine mesure, dans une magistrale biographie intitulée *Le sorcier de l'Élysée*².

Dans *La Fièvre*, Pilhan est partout. Lorsque Sam Berger réalise des entretiens non directifs et des études qualitatives pour, dit-elle, « comprendre la société telle qu'elle est en train de se transformer », elle pratique la discipline reine de Jacques Pilhan : c'est lui qui, au sein de sa société de conseil en communication, Temps public, a érigé les « quali » au

rang d'outils de compréhension des mouvements invisibles de l'opinion. Marie Kinsky, quant à elle, va jusqu'à emprunter les mots de Pilhan. Dans le premier épisode, elle comprend que le silence du club répond à la « loi du désir », celle de Greta Garbo, « l'idole qui se refuse ». « Chacune des apparitions publiques de Greta Garbo était un événement parce qu'elle organisait sa propre rareté », explique-t-elle. « On attend tellement la parole du club que quand elle vient enfin, on est plus enclin à la croire. » Greta Garbo : à en croire le biographe de Pilhan, c'est très exactement l'exemple qu'il prenait pour caractériser la stratégie médiatique de François Mitterrand, la « parole rare », tout en verticalité, en distance et en autorité. Dans une autre scène (épisode 2), Marie Kinsky justifie sa décision de participer à TPMP par ces mots : « Toute personne a six ou sept visages différents. L'art de la com', ce n'est pas de choisir lequel est le vrai, ça on s'en fout. L'objectif, c'est de choisir le bon visage, au bon moment. » Là encore, c'est du Pilhan dans le texte³. Jusqu'à la réplique finale prononcée par le président de la République, et qui clôt la première saison de *La Fièvre* : « Vous croyez qu'on peut s'en sortir ? » C'est précisément la question que François Mitterrand a posée à Jacques Pilhan lorsqu'en 1984, après trois ans de silence, il le rappelle à la rescousse⁴. Voilà Sam Berger installée en Pilhan contemporaine, avec une différence de taille : elle ne doit pas seulement travailler à la popularité du président, comme du temps de Mitterrand, mais œuvrer à sauvegarder l'unité du pays.

1. Le seul texte publié de Jacques Pilhan disponible à ce jour est un entretien accordé à la revue *Le Débat* : « L'écriture médiatique », *Le Débat*, vol. 87, n°5, 1995, pp. 3-15.

2. François Bazin, *Le sorcier de l'Élysée. L'histoire secrète de Jacques Pilhan*, Paris, Plon, 2009.

3. « Tout homme porte en lui six ou sept visages différents. L'art de la communication n'est pas de les montrer tous à la fois, ou même de choisir celui qui serait le vrai. C'est de trouver le bon, au moment juste. Car c'est toujours le plus efficace » (*Ibid.*).

4. Anecdote rapportée dans Gérard Colé, *Le conseiller du Prince*, Paris, Michel Lafon, 1999.

Le meilleur ambassadeur de Pilhan reste toutefois Éric Benzekri lui-même. Le scénariste de *La Fièvre* s'en est référé à plusieurs reprises au cours de ses interviews de promotion : « le maître de ça [les sondages qualitatifs], c'était Jacques Pilhan, le communicant de François Mitterrand. Il a réussi à voir, dans les années 1990, des tendances qui surgissent aujourd'hui, justement grâce à des sondages "quali" », explique-t-il au journal *Le Monde*¹. « La stratégie de Pilhan, si quelqu'un arrive à la manier avec intelligence, est une arme nucléaire », déclare-t-il au journal *L'Humanité*². Dans le portrait qui lui est consacré dans *La Tribune – Dimanche*³, Éric Benzekri parle de Pilhan comme d'un « pape » qu'il admire.

Ces références à Pilhan ne sont pas fortuites : alors qu'une bonne partie des communicants d'aujourd'hui ont muséifié sa figure, déclarant volontiers leur admiration pour le personnage, mais rejetant ses préceptes dans un passé révolu, Éric Benzekri a voulu, au contraire, en montrer la saisissante actualité. Comme nous allons le voir, il y a du Pilhan dans *La Fièvre*, mais ce n'est pas le plus important : ce qui m'intéresse, c'est la façon dont la série démontre que les grands principes pilhanesques permettent d'affronter les enjeux les plus contemporains. Ce texte est donc une tentative de « note de bas de page », en cherchant à montrer comment *La Fièvre*, en fructifiant l'héritage Pilhan, porte une vision de la communication pour notre époque.

La vision : la communication comme artisanat

Dans *Le sorcier de l'Élysée*⁴, c'est l'une des expressions qui revient le plus souvent (pas moins de quatorze fois) pour qualifier la façon dont Jacques Pilhan tra-

vaillait : pour comprendre les données d'un problème, Pilhan se plongeait dans ses « éprouvettes ». Sa façon de faire, en effet éminemment scientifique dans son esprit, consistait à tester des hypothèses de travail pour, sans cesse, les corriger, les amender, les compléter, de sorte à aboutir à une recommandation de positionnement ou de discours au plus proche de l'état d'esprit du moment. « Jacques Pilhan travaillait en "temps réel" », écrit François Bazin, qui souligne que « les classes sociales n'ont jamais appartenu à son univers intellectuel ». La précision est importante : dans son drôle de laboratoire, toutes les certitudes (politiques, sociologiques, philosophiques) étaient balayées, de façon à éviter de se mouler dans de fausses évidences.

Dans une note intitulée « Quelques réflexions, sans aucun ordre, sur *Temps public* » [le nom de la société de conseil en communication fondée par Pilhan], Jean-Luc Aubert, le principal collaborateur de Pilhan, a utilisé des mots très forts pour caractériser leur approche. Il parle d'une « sorte de dépouillement », et même d'une « morale du deuil assez douloureuse ». Son principe est en effet radical : « chaque cas est un cas nouveau ».

Méthode systématisée depuis, et qui décrète obsolète tout savoir antérieur, tout « savoir automatique ». Toute situation est particulière, et doit être décrite et comprise comme différente de tout ce qui a précédé. Tout savoir est instantané, il n'y a jamais sédimentation des connaissances.

Plus qu'une science, dotée de principes intangibles, la communication pilhanesque s'approche en réalité de l'artisanat. Invité à commenter la façon dont il conçoit « la gestion de l'image publique des dirigeants français », Pilhan répondra : « Ce métier, on l'invente en le faisant. J'ai souhaité lui donner un caractère artisanal⁵. » Comme le soulignait Gérard Colé, le troisième homme du système Pilhan, qui travaillait depuis l'Élysée, « pour retailer l'image présidentielle, nous faisons du sur-mesure, pas du prêt-à-porter⁶ ».

1. Audrey Fournier et Thomas Sotinel, « Éric Benzekri, créateur de la série *La Fièvre* : "Je voulais dépiauter un scandale" », *Le Monde*, 18 mars 2024.

2. Grégory Marin, « Éric Benzekri, scénariste de *La Fièvre* : "Je suis du camp de ceux qui pensent qu'on ne s'en sortira qu'ensemble" », *L'Humanité*, 15 mars 2024.

3. Caroline Vigoureux, « La nouvelle fièvre du Baron noir », *La Tribune – Dimanche*, 17 mars 2024.

4. François Bazin, *Le sorcier de l'Élysée. L'histoire secrète de Jacques Pilhan*, op. cit., 2009.

5. « L'écriture médiatique », art. cité, 1995, pp. 3-15.

6. Gérard Colé, *Le conseiller du Prince*, op. cit., 1999.

De fait, Pilhan est la figure même de l'artisan de la communication : il est celui qui s'entoure d'artistes et de marginaux et qui puise ses sources de réflexion dans des univers conceptuels très vastes, bien au-delà de la seule discipline des « sciences de la communication ».

Peu de domaines échappent, dans ces années 1970, à sa curiosité. Les règles du marketing continuent de le passionner. Il regarde du côté de la psychanalyse en effleurant Lacan et en découvrant surtout les textes de l'école de Palo Alto qui vont devenir une source essentielle de sa compréhension des techniques de communication. Il lit la théorie des jeux avec John von Neumann et découvre la cybernétique avec Norbert Wiener. La linguistique et Barthes lui ouvrent des portes inconnues¹.

C'est d'abord à cette approche de la communication, à la fois expérimentale et artisanale, qu'est fidèle *La Fièvre*. Alors que Tristan, le directeur de l'agence Kairos, ne cesse de vouloir servir à ses clients des recettes toutes prêtes, fidèle à cette tradition du *spin doctor* qui applique scrupuleusement des *frameworks* éprouvés dans le passé, Sam Berger, elle, fait preuve d'une grande créativité dans l'exercice de ses fonctions. Par ses tâtonnements successifs, elle montre que la communication est le règne de la contingence (ce qui pourrait ne pas être) : il n'existe pas de bonne réponse dans l'absolu, mais des partis pris qui reposent sur un mélange de convictions plus ou moins intuitives et d'une certaine compréhension du problème.

Ainsi, dans l'épisode 2, des hésitations sur le bon émetteur pour participer à l'émission du Canal Football Club destinée à déminer la crise : faut-il envoyer Fodé Thiam, le joueur fautif, pour qu'il présente ses excuses à la France entière ? L'option est séduisante, mais le jeu est risqué : il peut se retrouver coincé dans la « tenaille identitaire » et, surtout, il est impréparé. « Est-ce que vous iriez jouer un match important en étant blessé ? », le questionne doucement Sam, pour évacuer l'option. Deuxième possibilité explorée, envoyer le président du club, avec un angle : revenir sur « l'espace passionnel du football », et répondre à la demande d'autorité en sanctionnant sportivement le joueur. Problème : à l'étude, ça ne

marche pas. « Quand je vous vois, je vois un patron », se désole Sam, « et un patron, ça ment tout le temps, c'est ça que vont se dire les gens ». « Je suis désolée, je me suis trompée », conclut-elle, dépitée. C'est finalement l'entraîneur, Pascal Perret, qui est envoyé sur les ondes : son discours transpire la sincérité, aidé par un accent rocailleux et une maladresse d'expression qui le sert. C'est l'adversaire, Marie Kinsky, qui commente son passage, « jalouse » du résultat :

« Un chef-d'œuvre. Le coupable n'est plus Fodé Thiam mais l'entre-soi du foot. Une coalition des puissants : la ligue, les gros clubs, les sponsors, qui, avec la complicité d'huissiers véreux soumis aux forces de l'argent, s'attaquent à l'essence du jeu lui-même. J'adore la touche complotiste, c'est brillant ! Et alors l'émetteur... là, on touche au sublime. Non seulement c'est la victime... Mais on est sur un fils d'ouvrier petit blanc déclassé avec un accent rocailleux du terroir, impression de sincérité maximale, identification, émotion [...]. Le résultat, c'est la parfaite superposition des cartes de la rupture maastrichienne, du vote FN, des jardinets barbecue de la France périphérique, des cités de banlieue et des derniers vestiges de la fierté ouvrière... La pureté cristalline. »

De son côté, en qualité de stand-uppeuse, Marie Kinsky est, au sens premier du terme, une « artiste de la communication ». Un peu à la façon d'un Coluche (version identitaire) qui, lors de sa pré-campagne présidentielle de l'automne 1980, commentait chaque soir l'actualité du jour depuis son théâtre du Gymnase, Marie Kinsky utilise les codes du stand-up pour mieux moquer « l'idéologie progressiste ». On est loin, très loin, des codes de ces « technocrates de la communication » qui peuplent les agences de communication... Pour clore le tableau d'une vision de la communication comme artisanat, on ne peut que saluer l'inventivité de Kenza Chelbi, la militante indigéniste. À un policier qui souhaite interrompre le discours de son collectif devant la statue de Colbert à l'Assemblée nationale, pour cause de manifestation non déclarée à la préfecture, elle lui rétorque avec aplomb : « Ce n'est pas une manifestation, c'est une promenade décoloniale. Nous nous déplaçons dans Paris de rues en places pour faire entendre l'Histoire oubliée dans le récit officiel. » Chapeau l'artiste !

1. François Bazin, *Le sorcier de l'Élysée. L'histoire secrète de Jacques Pilhan*, op. cit., 2009.

L'approche : les « qualis » pour comprendre l'opinion

Dans la série, Sam Berger travaille à partir de la même matière première que Jacques Pilhan en son temps : les entretiens qualitatifs, ou *focus groups*, comme disent les Anglo-Saxons. Il s'agit de réunir pendant un temps défini (entre 60 et 120 minutes) un petit groupe d'individus (entre six et dix personnes maximum) pour récolter leurs avis, réactions et opinions sur un nombre déterminé de sujets. Dans *La Fièvre*, le « quali » est central dans l'agence de communication Kairos, qui gère de la crise médiatique et des campagnes d'image pour les entreprises. Avec humour, Tristan le reproche d'ailleurs à Sam : « Cette année, tes qualis ont coûté plus de 500 000 à l'agence. Je sais pas s'il existe un seul Français qui n'a pas fait partie d'un de tes panels... » (épisode 1).

Cette place centrale des entretiens qualitatifs dans une œuvre de fiction est tout sauf un choix évident, dans la mesure où, dans le monde réel des agences de communication, les « qualis » sont aujourd'hui très rares : dans la publicité, ils existent encore sous la forme de pré-test ou de post-test de campagnes, mais dans la communication de crise, ils sont le plus souvent inexistant. Même dans la communication politique, cette pratique semble s'être évaporée : on m'a par exemple rapporté qu'un ancien communicant élyséen, proche de Pilhan, a été appelé à la rescousse par Emmanuel Macron peu avant l'éclatement du mouvement des « gilets jaunes », et il est tombé de sa chaise en découvrant, ahuri, que plus personne ne faisait de « quali » pour comprendre ce qui se passait dans les profondeurs de l'opinion...

À l'inverse du « quali », l'époque est aujourd'hui le règne du « quanti », comprendre : des sondages d'opinion. Autrement dit, nous avons commis la grande erreur contre laquelle Pilhan ne cessait de s'ériger : faire des sondages un instrument de compréhension de l'opinion. Pour lui, un sondage ne révèle pas tant l'opinion des sondés que l'état du discours dominant,

que le sondage ne ferait que reproduire. « Cela fonctionne en boucle, expliquait-il. Le commentaire induit le résultat du sondage qui lui-même renforce le commentaire. Il en résulte une bulle qui ne veut strictement rien dire. » La vision pilhanesque du rôle respectif du « quali » et du « quanti » est très précise :

Le sondage quantitatif n'y est jamais considéré comme un point de départ pour une juste compréhension du réel. Il s'intègre, en effet, dans un système en boucle où les sondés répètent ce que disent les commentateurs de presse, lesquels reprennent et amplifient leurs jugements initiaux, avec la conviction qu'ils expriment l'opinion des Français. Pour le communicant, ce n'est donc pas un instrument adapté. À la limite, ce peut être une arme de manipulation, destinée à crédibiliser une stratégie lorsqu'on fait fuiter le sondage au moment opportun. Mais c'est une autre histoire... Le sondage « quantitatif » qui éclaire, l'enquête « qualitative » qui précise et l'intuition qui, au final, invente la solution : pour Jacques Pilhan, cet enchaînement-là, qui plaît tant à ses confrères, est la formule de l'échec garanti. Pour bâtir ses stratégies de communication, il opère un renversement radical. D'abord l'intuition, ensuite des « qualis » à hautes doses afin de vérifier que les ressorts de l'opinion sont bien là où on l'imaginait. Et enfin seulement, le « quanti », pour d'ultimes vérifications et éventuellement quelques manipulations appropriées¹.

Une fois posés ces éléments de méthode, toute la question, dans le « quali », est de savoir quel groupe d'individus écouter et selon quel type de segmentation les sélectionner. À l'époque, attentif aux précurseurs de la discipline, Pilhan pensait styles de vie et modes de vie, biberonné aux socio-styles de Bernard Cathelat et aux études de la Cofremca, un organisme spécialiste des études sociologiques et des tendances de la société. Fondée en 1953, la Cofremca avait pour caractéristique d'envoyer « des chercheurs en immersion pendant des mois, dans des villages, des quartiers, des grandes entreprises, de façon à recueillir des informations sur les Français : leur rapport à l'autorité, au changement, à l'ère du temps² »... En outre, la Cofremca examinait toute une série de données, telles que les chansons populaires, les films

1. François Bazin, *Le sorcier de l'Élysée. L'histoire secrète de Jacques Pilhan*, op. cit., 2009.

2. *Devenir président et le rester : les secrets des gourous de l'Élysée*, documentaire réalisé par Laurent Ducastel, Cédric Tourbe, 2011.

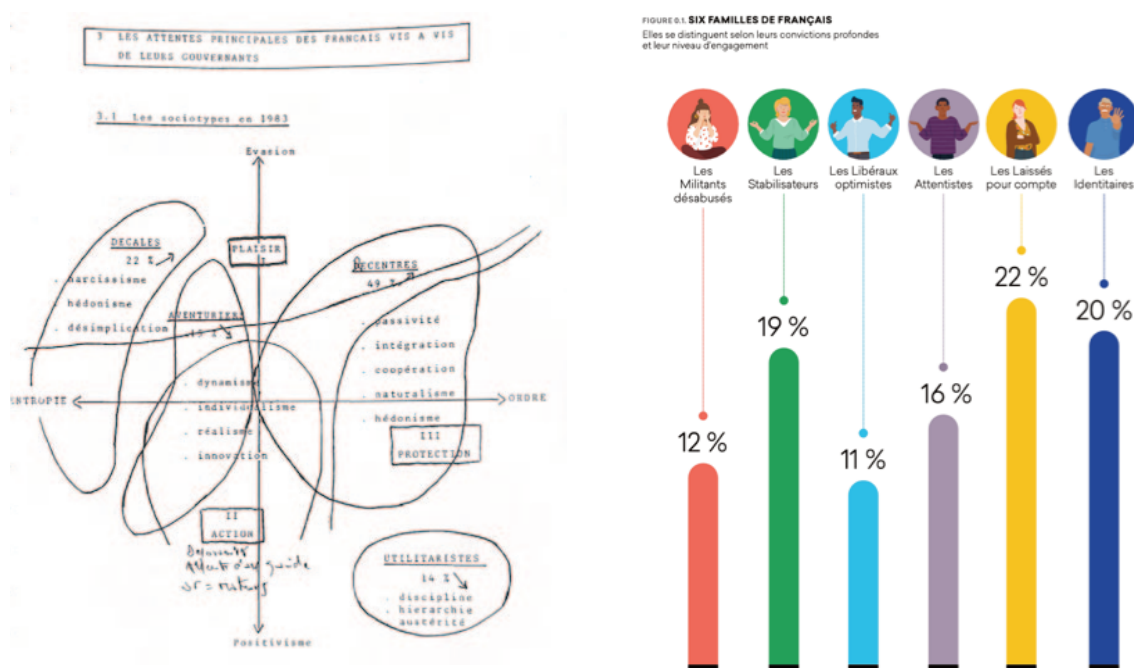
ou la publicité, pour aboutir à une segmentation de la société française non pas selon des critères socio-démographiques (revenus, âge, lieux d'habitation), mais selon des « courants socio-culturels ».

À l'automne 1980, une étude Cofremca montre l'émergence d'un groupe central – 42 % des Français – dénommé les « personnalistes », et qui a pour caractéristique de désirer le changement, à condition qu'il se fasse dans l'ordre. Toute la question, pour Jacques Pilhan, est de positionner son candidat de façon à plaire à cette famille de Français. C'est de cette étude que naîtra le mythique slogan mitterrandien : « La force tranquille ». Le 4 février 1983, soit quelques semaines tout juste avant le remaniement de mars 1983, une note stratégique de Jacques Pilhan intitulée « L'image du président », que j'ai pu consulter, proposait de partir des grands sociotypes dégagés à l'époque pour bâtir le futur gouvernement (« une approche différente destinée à ouvrir des pistes », lit-on dans la marge, ajouté en écriture manuscrite). « Pourquoi ne pas penser la structure gouvernementale en fonction de la réalité socio-culturelle française, plutôt qu'au travers des strates anciennes de moins en moins pertinentes ? », s'inter-

rogeait-il. Il dégagait alors trois univers dessinant la population française et ses attentes :

- univers 1 (les « décalés », 22 % de la population) : au « monde du hors-jeu social et du narcissisme », qui a pour principale attente le plaisir personnel, Pilhan propose un grand ministère de la « vie qualitative » composé de la culture, de la communication, du temps libre, de la jeunesse et des sports et du tourisme ;
- univers 2 (les « aventuriers », 15 % de la population) : au « monde des actifs dynamiques, des volontaires, des individualistes », qui ont pour guide principal l'action, Pilhan proposait de regrouper les activités gouvernementales de « la dynamique économique » (France forte), un ensemble composé de l'industrie, la recherche, le plan, l'agriculture, le commerce, la formation professionnelle et les transports ;
- univers 3 (les « décentrés », 49 % de la population) : au « monde des passifs, des craintifs, du repli sur soi, sur la famille, sur les petits groupes affectifs », qui ont pour attente essentielle la protection, Pilhan proposait un pôle gouvernemental fort autour des affaires sociales et de la santé.

Figure 1. Segmenter la population selon ses modes de vie et ses visions du monde, des sociotypes (1983) à la typologie de Destin commun (2020)



Dans la série, nos communicantes ne se basent pas sur les études de la Cofremca, mais elles en ont tout à fait conservé l'esprit. Dans le sixième et dernier épisode, Sam Berger et Marie Kinsky préparent leurs orateurs respectifs pour le débat télévisuel de « l'Autre Assemblée » (le ministre de l'Intérieur Barnet pour la première, le député LR Latour pour la seconde). Pour ce faire, elles se réfèrent toutes deux à la même typologie, celle du think tank Destin commun, qui a la particularité de sortir des cadres socio-démographiques traditionnels qui, *dixit* Sam, « ne suffisent plus pour comprendre les vraies lignes de fracture d'une population aussi fragmentée que la nôtre ». La typologie de Destin commun propose en effet de segmenter la population française en six familles, choisies pour être, chacune, homogènes en matière de vision du monde et de système de valeurs. « Le panel est construit sur les convictions profondes de chacun, explique, en écho, Marie Kinsky. C'est de la psychologie politique – la seule discipline utile pour savoir comment gagner une élection ». Ainsi, en lieu et place des « personnalistes », des « aventuriers » et autres « utilitaristes » des années 1980, les deux communicantes réfléchissent à la meilleure façon de convaincre les « libéraux optimistes », les « militants désabusés », les « identitaires », les « stabilisateurs », les « laissés-pour-compte » et autres « attentistes », ces derniers se révélant être, dans la série, la cible-reine des deux camps qui s'affrontent. À quarante ans d'intervalle, les étiquettes changent, mais la logique reste la même : écouter l'opinion en sondant ses modes de vie et ses systèmes de valeurs structurels.

La méthode : « l'écriture médiatique »

En novembre 1995, Jacques Pilhan achève un parcours de plus de quatorze années auprès de François Mitterrand. Il doit gérer la surprise, et même le sentiment de trahison, de ceux qui ont découvert avec stupéfaction qu'il s'était clandestinement employé à

faire élire le candidat de la droite, Jacques Chirac. « Lorsqu'au lendemain de son installation à l'Élysée, Jacques Chirac annonça le nom de son nouveau conseiller en image, le microcosme se figea. C'était... le conseiller de François Mitterrand », relate un article du journal *Le Monde* de l'époque¹, qui s'interroge : « A-t-on déjà vu pareil retournement ? » C'est dans ce contexte que Pilhan accorde un long entretien à la prestigieuse revue *Le Débat*², le premier et le dernier du genre, sans doute en partie pour enjamber les critiques et construire sa légende. Face à Pierre Nora et à Marcel Gauchet, alors au summum de leur aura, il met sur la table des règles de com' qu'il a établies depuis plus de dix ans. Ce qui constitue en quelque sorte son testament de communicant a été intitulé : « L'écriture médiatique ».

Cette formule synthétise l'un de ses apports les plus décisifs en théorie de la communication. « Jusqu'à une date récente, explique-t-il dans *Le Débat*, les hommes politiques se contentaient de répondre au coup par coup à la demande des médias ». « Plutôt que de répondre de manière pavlovienne aux propositions des journalistes », dans une gestion réactive de la demande des médias, l'idée de Pilhan est d'imposer son choix et son rythme propre : « On préfère aller dans tel média – télé, radio ou écrit – selon l'effet que l'on veut obtenir, et à tel moment, selon la séquence dans laquelle on se trouve. » Il conclut : « Je suis arrivé à la conclusion que l'image d'un homme public est autant déterminée par son écriture médiatique que par le contenu de ce qu'il dit. » En appui de sa démonstration, il cite explicitement les travaux de l'école de Palo Alto, qui établit une différence fondamentale entre le digital (« le contenu rationnel d'un message ») et l'analogique (« les sensations que vous recevez en même temps que le message et qui vous permettent de l'interpréter de façon subconsciente »). Pour Pilhan, l'écriture médiatique compose la partie analogique du message. Qui dit écriture, dit syntaxe, grammaire et narration : autrement dit, l'écriture médiatique, chez Pilhan, correspond à l'application des sciences du langage et de la narratologie à la gestion de l'image des dirigeants.

1. Annick Cojean, « La méthode Pilhan », *Le Monde*, 28 janvier 1996.

2. « L'écriture médiatique », art. cité, 1995, pp. 3-15.

On retrouve cette notion d'écriture médiatique à plusieurs reprises dans la série. Dans le deuxième épisode, Marie Kinsky hésite sur le bon « plan média » pour faire passer son message : après avoir balayé l'idée de *Valeurs actuelles*, elle verbalise son « envie de faire Hanouna ». C'est à ce moment-là qu'elle récite son morceau pilhanien : « Toute personne a six ou sept visages différents. L'art de la com', ce n'est pas de choisir lequel est le vrai, ça on s'en fout. L'objectif, c'est de choisir le bon visage, au bon moment. » Elle termine : « Et là, tout de suite, le bon visage, c'est mon profil grand public, sympathique et décontracté du périnée. » Le médium est ici choisi comme la conséquence de l'image souhaitée, et pas l'inverse ; c'est en fonction de la volonté de « dédramatiser » son image de stand-uppeuse identitaire qu'elle choisit cette émission en particulier, particulièrement regardée par les banlieues, comme son adjoint le fait remarquer. De fait, quelques scènes plus tard, Sam Berger découvre depuis son canapé, médusée, une Marie Kinsky en direct du plateau de TPMP (« C'est Darka avec Marie »), cultivant son image cool en se déhanchant sous les acclamations du public.

Autre exemple saisissant d'écriture médiatique, la façon dont l'agence Kairos parvient à reconstituer le capital sympathie de Fodé, très écorné par le coup de boule asséné à son entraîneur. Dans l'épisode 5, les communicants se creusent les méninges : faut-il un livre-confession, accompagné d'un « gros plan média », pour jouer la carte de la victimisation ? Une grande banderole sur le terrain pour s'engager « contre tous les racismes » ? La réponse est trouvée grâce à la dame du courrier, Yvette, qui reçoit des centaines de lettres demandant de l'aide : Fodé sera le porte-voix d'une nouvelle forme d'engagement du club, devenu une coopérative. Le principe, c'est de mettre en place des « micro-causes tournantes ». À chaque match, les joueurs reversent leurs primes de victoire à une association : un bus-bibliothèque qui circule en zone rurale, « SOS forêts », des cours de français gratuits... Le résultat, c'est un « grand câlin national », pour reprendre l'expression de Tristan, ou un effet « bisounours », comme le com-

mente un débat de la chaîne L'Équipe 21. À l'ère de l'engagement tous azimuts, celui des entreprises (la « raison d'être ») comme des stars du showbiz, Benzekri imagine que la cause peut elle-même devenir un formidable médium de communication. C'est bien vu, parce que, ce faisant, le club a la main sur son écriture médiatique : à chaque match, les joueurs ont une nouvelle histoire à raconter, une nouvelle cause à défendre, de nouveaux publics à émouvoir ou à sensibiliser. Le tout, en maîtrisant le rythme, le thème, la tonalité... Merci Pilhan.

Le médium : « le réel est dans l'écran »

Dans les années 1980, lorsque Jacques Pilhan prend en main la communication présidentielle, le médium dominant de l'époque n'est autre que la télévision. Il n'existe alors que trois chaînes de télévision, toutes publiques, avec une offre télévisuelle d'à peine deux cents heures par semaine – Antenne 2, par exemple, ne commence ses émissions qu'à partir de la mi-journée. D'où la conviction qu'en tire Pilhan : « Télé unifiée, opinion massifiée. » « Quand Pilhan pense aux Français, il les imagine devant leur poste de télévision, à l'heure du dîner familial. Tout le reste en découle¹. » C'est en partant de cette donnée médiologique fondamentale, si structurante dans la construction de l'opinion, qu'il a forgé un certain nombre de conclusions sur ce qu'il appelait le « tv-centrisme ».

Dans son interview dans *Le Débat*, Jacques Pilhan expliquait avoir fait une étrange découverte :

Il y a cinq ans à peu près, nous nous sommes aperçus que, lorsque nous demandions à ces groupes qualitatifs : « Racontez-nous ce que vous vivez », ils commençaient par nous raconter les grandes séquences qu'ils avaient vues à la télé, avant d'en venir à leur propre vie, comme s'il y avait un premier plan télé et un arrière-plan vie personnelle. Nous avons ouvert des yeux ronds et nous avons commencé à comprendre que le « réel » était dans l'écran. En y regardant de plus près, nous

1. François Bazin, *Le sorcier de l'Élysée. L'histoire secrète de Jacques Pilhan*, op. cit., 2009.

avons mesuré que cette mémoire télévisuelle remontait à environ deux mois. Au-delà, on efface. Cette mémoire nous était restituée par ailleurs au travers d'une dizaine de séquences marquantes, comme s'il y avait des séquences-stars qui structuraient la mémoire de nos concitoyens sur le « réel » télévisé¹.

Qu'en est-il, quarante années plus tard ? Tout le monde s'accorde à dire que le médium télévisuel accuse une nette perte d'influence. Alors qu'aujourd'hui le téléspectateur a le choix devant plusieurs dizaines de chaînes de télévision, aucune télévision n'exerce plus le pouvoir prescriptif que pouvait avoir une chaîne comme TF1 qui, en trente ans, est passée d'une part d'audience de près de la moitié de la population française (44,8 % en 1988) à moins d'un cinquième (18,7 % en 2022). Dans *L'archipel français*², Jérôme Fourquet faisait d'ailleurs de la perte d'influence des grands médias de masse, et au premier chef de la télévision, l'une des tendances de fond qui ont contribué à la fragmentation de la société française. « Avec leurs larges audiences, [ces grands médias de masse] participaient à l'élaboration d'une vision du monde commune et partagée, écrit-il. Cela est particulièrement vrai de la télévision qui pénètre dans tous les foyers et qui, de par la diversité des programmes qu'elle propose (journaux télévisés, films, émissions de divertissement, sports, etc.), structure fortement les représentations, consolide des grilles de lecture et participe de leur diffusion dans l'opinion. »

Ce changement de paradigme n'a pas échappé au scénariste. Interrogé au printemps 2022 dans le cadre d'un hors-série du magazine *Stratégies* consacré aux *spin doctors*³, Éric Benzekri annonçait pour la première fois publiquement travailler sur une série mettant en scène des communicants. Ainsi justifiait-il son intérêt : « C'est passionnant. Parce que votre univers, comme celui de la politique dans *Baron noir*, est en train d'imploser. Les *spin doctors* sont aujourd'hui confrontés à un effondrement de leur environnement de référence, avec l'émergence des réseaux sociaux, des post-vérités. » D'une certaine

manière, sa création fictionnelle vient apporter un certain nombre de réponses sur ce changement de référentiel. Le tout, comme on va le voir, en défendant en creux l'héritage de Pilhan.

D'une part, *La Fièvre* réactualise le précepte de Pilhan en élargissant la définition de l'écran : la formule « le réel est dans l'écran » reste vraie aujourd'hui si on intègre l'ensemble des écrans disponibles, du traditionnel poste de télévision aux écrans de smartphone. Dans la série, l'incarnation matérielle de la réflexion de Pilhan n'est autre que « le hublot », ce mur d'écrans de l'agence Kairos qui retranscrit en temps réel les sujets de discussion sur les réseaux sociaux, les posts, les photos, les vidéos, les chaînes d'information... Tout ce qui, pour reprendre l'expression de Benzekri, constitue « le vacarme du monde » et qui, dans sa vitesse, son instantanéité, provoque instantanément un sentiment d'épuisement mental. Ce mur d'écrans est un personnage à part entière de la série et revêt une fonction pédagogique : expliquer comment les écrans peuvent créer un prisme déformant du réel. C'est sur ce point précis que *La Fièvre* contribue à réactualiser les thèses de Guy Debord, auteur qui a fasciné et inspiré Pilhan, et dont Benzekri aime à citer *La société du spectacle*⁴ : « Dans le monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux⁵. » Dans l'épisode 3, une vidéo circule sur les réseaux sociaux : celui qui aurait incendié la maison de Fodé serait un motard du 91, circulant sur une moto Kawasaki, avec un casque noir. Immédiatement, une chasse à l'homme est lancée, plusieurs individus sont injustement pris à partie. On apprendra un peu plus tard qu'en remontant la chaîne des messages, tout est parti d'un post Instagram d'un dénommé Erwan Oudin. À l'écran, le ministre de l'Intérieur Barnet détaille : « Il a 12 ans. Il a fait tout ça pour gagner des *followers*. Ce soir, d'autres gamins comme Erwan donneront d'autres indices bidon et des innocents seront de nouveau victimes de cette chasse à l'homme. »

1. « L'écriture médiatique », art. cité, 1995, p. 6.

2. Jérôme Fourquet, *L'archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019.

3. Mayada Boulos, « Politique, fiction... L'œil du scénariste de *Baron noir* », *Stratégies*, 24 mars 2022.

4. Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1996 [1967].

5. Solenn de Royer, « *La Fièvre*, nouvelle série de l'auteur de *Baron noir* : "Entre la fiction et la politique, un troublant jeu de miroirs" », *Le Monde*, 2 janvier 2024.

Dans la série, de fait, ce sont avant tout les réseaux sociaux qui contribuent à enflammer l'opinion, pas la télévision. Toutefois, la série ne cède pas à l'illusion d'un médium qui fonctionnerait en boucle fermée : ce qu'elle montre très bien, c'est l'imbrication des réseaux sociaux dans les autres formes médiatiques. C'est sur France Inter que Claude Askolovitch évoque le post de la féministe Charlotte Pajon ; c'est sur la télévision publique que se tient « l'Autre Assemblée », une émission conçue dans l'esprit des réseaux sociaux (participative, en temps réel, sur un thème d'actualité clivant) et alimentée par eux à coups de hashtags (#L'AutreAssemblée, #Portd'ArmesCitoyen, #TeamLatour). Dans le quotidien des idées AOC, Benzekri théorise lui-même le rôle structurant des réseaux sociaux : « La société se met aux normes des réseaux sociaux. Ils dictent l'information dans une large mesure, ça commence par une vidéo qui ensuite inonde le débat public, jusqu'à le structurer. Et donc, ça polarise¹. »

D'autre part, et c'est un point structurant de la vision de la communication de Benzekri, *La Fièvre* nous donne à voir un paysage médiatique où la télévision conserve une puissance de feu encore inégalable dans nos sociétés contemporaines. On glose souvent sur « la fin du 20 heures » : en réalité, quantitativement, l'audience cumulée des programmes d'information ou assimilés des principales chaînes de la TNT à 20 heures correspond peu ou prou à l'audience qu'atteignait le seul « JT de 20 heures » au faite de sa gloire. À l'inverse, ce qui fait le buzz sur les réseaux sociaux, ce sont souvent des extraits d'émission télévisées – preuve que leur influence continue d'être majeure, même si la télé se consomme moins en linéaire et davantage en capsules courtes diffusées sur d'autres supports.

Par ailleurs, dans la série, la télévision est pensée et utilisée comme un médium « régulateur de passions », au sens d'un médium qui apaise, qui dépassionne les débats, qui crée du consensus, qui fédère autour d'émotions positives. C'est Éric Benzekri qui l'a lui-même rappelé dans l'émission *Le grand face-*

*à-face*² : face à Marie Kinsky et sa maîtrise des réseaux sociaux pour promouvoir des discours radicaux, Sam Berger n'effectue pas ses contre-attaques sur le même terrain ; dans sa contre-offensive, elle opte au contraire pour la télévision, cette « communication à l'ancienne » qui permet selon le scénariste de promouvoir des « messages non pas plus modérés, mais plus sensibles, qui refusent d'entrer dans le débat par l'insulte ». Ainsi des « séquences bisounours » dont nous parlions plus haut, qui se terminent en apothéose par la participation au concert des Enfoirés du coach Pascal et du joueur Fodé, interprétant en duo la célèbre chanson de Bécaud *Je reviens te chercher*... La symbolique est très forte : complices, ils chantonnent « Tous les deux, on s'est fait la guerre », et leur performance scénique est le signe d'une réconciliation nationale. Toutes proportions gardées, ce spectacle télévisuel est un peu la version *entertainment* de l'émission d'Yves Mourousi *Ça nous intéresse, monsieur le président* : le 29 avril 1985, le présentateur vedette de TF1 reçoit François Mitterrand pour un long entretien sur un ton décontracté. Une révolution télévisuelle, à l'époque – et certainement l'une des plus belles réussites de Pilhan : 19 millions de téléspectateurs, l'équivalent de la finale de la Coupe du monde 1998. Ce qui a de commun, dans les deux cas, c'est que le médium télévisuel est mis au service d'une stratégie d'image bien identifiée : dans le cas de Mitterrand, inscrire le président dans la modernité, en s'adressant aux jeunes, aux cadres supérieurs, aux décideurs ; dans le cas de Fodé, se racheter dans l'esprit des Français. L'effet est immédiat : le joueur grimpe à la 19^e place des personnalités préférées des Français, entre Florence Foresti et Valérie Lemercier. Pendant ce temps, Marie Kinsky enrage : « Du mère Teresa à l'ère de Twitter, de la guimauve années 1980, c'est ça, son club de foot ! Youpi, tout le monde s'aime, faisons une grande farandole, est-ce que quelqu'un reveut du jus de pomme ? » Et de conclure, machiavélique : « Ce qu'elle n'a pas compris, mère Teresa, c'est qu'on ne gagne jamais contre l'esprit de l'époque [...]. L'émotion-reine, aujourd'hui, c'est le ressentiment, pas la niaiserie. » Pour elle, aussi, le réel est

1. Quentin Mével, « Éric Benzekri : "L'écriture d'une série, ce n'est pas une démocratie : c'est une chambre d'auteurs" », AOC, 23 mars 2024.

2. « On n'arrive plus à voir le réel alors il faut de la fiction » avec Éric Benzekri, *Le grand face-à-face*, France Inter, 23 mars 2024.

dans l'écran : sauf qu'elle en préfère sa version embrasée, celle des réseaux sociaux. Sam Berger et Marie Kinsky, deux faces d'une même pièce – Pilhan.

La technique : Overton, un concept pilhanesque ?

Au I^{er} siècle avant J.-C., on raconte que le roi Mithridate VI, qui craignait l'empoisonnement, absorbait régulièrement de petites quantités de poison pour s'en immuniser. Par extension, la « mithridatisation » désigne le fait d'ingérer des doses croissantes d'un produit toxique afin d'acquérir une insensibilité ou une résistance vis-à-vis de celui-ci. Cette expression, Pilhan l'utilise dans *Le Débat* pour parler de la « maturation de la société française vis-à-vis de la virtualisation du réel par la télé et la virtualisation de l'opinion par le sondage¹ » : par petites doses, l'opinion se serait peu à peu accoutumée à ces deux phénomènes.

Dans *La Fièvre*, le phénomène de mithridatisation de l'opinion qui est mis en scène, c'est celui de l'accoutumance progressive de l'opinion publique aux thèses radicales défendues par l'extrême droite identitaire. Pour ce faire, à partir de l'épisode 4, Benzekri effectue une sorte d'éducation populaire à la fabrique de l'opinion version identitaire, en se proposant de faire la pédagogie d'une notion de communication politique essentielle de notre époque : la « fenêtre d'Overton ». Théorisée par Joseph P. Overton (1960-2003), un lobbyiste et un politologue américain qui a longtemps travaillé au sein du Mackinac Center for Public Policy, un think tank conservateur basé dans le Michigan, la « fenêtre d'Overton » désigne le spectre du dicible et de l'acceptable dans le champ public. Ou, pour reprendre les mots de Sam Berger, « c'est tout ce que l'opinion publique considère comme acceptable ou envisageable sur un sujet donné ». À l'extérieur de la fenêtre, une idée est considérée comme tabou : elle est immédiatement

rejetée par l'opinion, sans même avoir besoin d'avoir un débat sur le sujet. Le principe d'Overton, c'est que cette fenêtre peut progressivement s'élargir, voyant une idée taboue devenir progressivement radicale, puis acceptable, puis raisonnable pour enfin devenir populaire et, potentiellement, s'inscrire dans la loi. C'est ce principe d'Overton que la série explore sur un sujet en principe tabou en France : le port des armes.

Je me suis longuement posé la question : la « fenêtre d'Overton » est-elle un concept pilhanesque ? S'il est avéré que Pilhan n'a jamais mentionné spécifiquement ce concept, l'aurait-il utilisé dans son esprit ?

Dans un premier temps, mes lectures complémentaires m'ont plutôt fait pencher pour l'affirmative. Dans un article paru en 1998 dans la revue *La Célibataire*², co-fondée par le psychanalyste lacanien Charles Melman, Pierre Larrouy s'est intéressé aux bases théoriques de l'évolution de la communication publique opérée par Jacques Pilhan. Pour lui, ce dernier aurait inscrit ses pas dans le développement de la théorie de l'information, de la psychanalyse et de la cybernétique. « Ce qui est en jeu, ce n'est pas un simple toilettage de la communication publique par une optimisation de l'utilisation des techniques publicitaires, mais bien une virtualisation de l'opinion des citoyens par l'utilisation des avancées de la cybernétique³. »

Or, un des concepts fondamentaux des cybernéticiens, c'est l'entropie – qui désigne communément le « degré de désordre du système », selon l'expression du physicien en thermodynamique Ludwig Boltzmann. Plus l'entropie du système est élevée, moins ses éléments sont ordonnés, liés entre eux, capables de produire des effets mécaniques. De plus, la théorie stipule que tout système vivant recherche à minimiser et à réguler ce désordre – c'est l'homéostasie, dont la définition canonique a été formulée à la fin des années 1920 par le physiologiste Walter Cannon comme « l'ensemble des processus organiques qui agissent pour maintenir l'état stationnaire de l'organisme, dans sa morphologie et dans ses

1. « L'écriture médiatique », art. cité, 1995, p. 12.

2. Pierre Larrouy, « La paille dans la lucarne », *La Célibataire*, automne 1998, n°2, éditions EDK.

3. Science des communications et de la régulation dans les systèmes naturels et artificiels, à l'origine de l'informatique.

conditions intérieures, en dépit de perturbations extérieures ». Ce qui m'intéresse dans cette série de définitions, c'est qu'en termes cybernétiques, nous pourrions reformuler l'élargissement de la « fenêtre d'Overton » de la façon suivante : c'est l'utilisation de chocs entropiques qui, par le désordre qu'ils entraînent, occasionnent un nouvel équilibre homéostatique fondé sur l'acceptation de nouvelles normes, plus radicales que lors du précédent état stationnaire.

Tout cela constituant des considérations un peu abstraites, j'ai voulu en avoir le cœur net et interroger deux spécialistes de Jacques Pilhan dont j'ai parlé ci-dessus : François Bazin, son biographe, et Jean-Luc Aubert, qui a longtemps été son principal collaborateur. Acceptant de prendre ma question au sérieux, tous deux ont réfléchi à quels moments Pilhan aurait pu faire intervenir la « fenêtre d'Overton ». François Bazin, de son côté, a immédiatement pensé à une modification esthétique d'importance, imposée par Pilhan : la présence systématique d'un drapeau tricolore en arrière-plan de chaque intervention télévisuelle de François Mitterrand. « Cela semble aujourd'hui d'une rare banalité, écrit Bazin dans *Le sorcier de l'Élysée*¹. Mais à l'époque, cette initiative provoque des cris de colère chez les conseillers élyséens qui voient là la marque d'une dérive "fascisante". Il faudra que Jacques Pilhan en personne aille leur expliquer que, loin d'être une concession au lepénisme ambiant, cette initiative participe d'une réappropriation du symbole national, au service donc de celui qui incarne son unité ». De son côté, Jean-Luc Aubert s'est souvenu de la façon dont Pilhan et lui-même avaient imaginé le face-à-face télévisuel, resté mythique, entre Bernard Tapie et Jean-Marie Le Pen, le 8 décembre 1989. À l'époque, l'idée même de se confronter en débat face au leader du Front national (FN) était taboue, en particulier à gauche. « Pour ce débat, lit-on dans *Le sorcier de l'Élysée*², Jacques Pilhan se fixe un unique objectif qui, apparemment, ne lui ressemble guère : faire en sorte que l'émission tourne au pugilat. Le calcul est simple. Transformer le match en un affrontement physique, c'est souligner *illico* la différence d'âge des deux

boxeurs. Bref, c'est ringardiser Le Pen sur son registre favori : celui du mâle couillu et dominateur ». Dès lors, nous parvenons tous les trois à la réflexion suivante : à l'époque, n'était-ce pas avant tout auprès de l'opinion de gauche que Pilhan cherchait à élargir la « fenêtre d'Overton » ?

Tout bien considéré, c'est à une conclusion diamétralement opposée que mes deux comparses sont arrivés. « La "fenêtre d'Overton" n'est pas vraiment un concept pilhanesque », finit par lâcher François Bazin. Pour lui, le principe de Pilhan n'est pas tant de chercher à élargir la « fenêtre d'Overton » que de chercher à en occuper le territoire, pour en explorer toutes les possibilités. Se mouvoir dans l'opinion qui constitue le continent de la société française plutôt que de chercher à travailler à en élargir le *limes*.

Pour Jacques Pilhan, la grande affaire n'est pas de contester l'inéluctable, mais d'inscrire François Mitterrand dans des courants qui, au final, le servent. Tout peut être détruit et contesté pourvu que, au bout du compte, ces nouvelles tendances viennent s'agréger autour du président-Jupiter. Système amoral ? À coup sûr. Système sans principe ? C'est moins sûr. Système sans efficacité politique ? Sûrement pas. Pilhan ou l'art de la transfiguration. On est là au cœur de son métier. Le neuf, quelle que soit sa nature, n'a pour lui d'intérêt que pris à la racine et réintroduit, *illico*, dans le logiciel présidentiel³.

De son côté, Jean-Luc Aubert abonde : Pilhan n'a jamais cherché à mener ce qu'on appellerait aujourd'hui des « batailles d'opinion ». Dans le cas de l'abolition de la peine de mort, c'était avant tout une bataille parlementaire, menée par Robert Badinter dans l'enceinte de l'Assemblée – l'opinion était franchement contre. Même l'opération SOS Racisme répondait avant tout à un objectif électoral – construire les bases d'un ralliement de la jeunesse à « Tonton » Mitterrand pour l'élection présidentielle de 1988. Dans tous les cas, ces échanges confortent notre thèse initiale : *La Fièvre* provoque des débats fertiles sur l'héritage Pilhan aujourd'hui.

1. François Bazin, *Le sorcier de l'Élysée. L'histoire secrète de Jacques Pilhan*, op. cit., 2009.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

De nos jours, la méthode Pilhan est trop souvent réduite à la « parole jupitérienne », elle-même comprise comme une « loi de la rareté », alors que Pilhan parlait plutôt d'« arythmie », ce qui est tout à fait différent. Par conséquent, les questionnements autour de « Pilhan aujourd'hui » sont souvent réduits à la question de savoir si une parole rare est encore possible à l'ère des chaînes d'information continu et des réseaux sociaux. Avec *La Fièvre*, on prend la mesure de l'étendue et de la puissance du système de communication mis au point par Pilhan en son temps. Ses concepts restent plus que jamais d'actualité, à condition, bien sûr, de ne pas les utiliser comme une recette de cuisine... mais de les adapter aux conditions médiologiques de notre époque.

En ouverture du court essai *Pilhan. De quoi est-il devenu le nom ?*¹, Jean-Luc Aubert signe une courte préface au cours de laquelle il pose, au fond, la question de *La Fièvre* : « Qu'aurait fait Pilhan, l'artisan de l'écriture médiatique, dans cette époque bouleversée par la révolution numérique, l'information continue et les réseaux sociaux ? » Sa réponse est limpide :

Une fois de plus, nous nous serions réunis dans notre cloître du cours Albert 1^{er}. Nous aurions épuisé nos

forces pour comprendre, construire, déconstruire, faire rendre gorge enfin à cette époque passionnante. Mais je crois que nous aurions gardé le cap – nous n'aurions pas fléchi sur les règles fondamentales [...]. Nous aurions préservé coûte que coûte le primat du symbolique. Nous aurions appris à susciter le bon buzz. Mais surtout à donner à l'opinion la fierté de son président.

Lors de notre entrevue, Jean-Luc Aubert a complété : « Je crois qu'aujourd'hui, Pilhan aurait fait comme les Russes : il serait allé à fond sur les réseaux sociaux ! » Contre toute attente, ce sont peut-être les pratiques d'astroturfing de Marie Kinsky qui constituent l'authentique héritage Pilhan. En creux, cette remarque nous rappelle qu'aujourd'hui, c'est sans doute à l'extrême droite que l'on retrouve le plus de créativité et d'innovation en termes de communication politique. Pour regagner le pouvoir, les forces progressistes seraient inspirées d'investir du temps, de l'énergie et de l'intelligence pour concevoir de nouvelles pratiques de communication, alignées avec les structures de l'opinion contemporaine. En somme, il nous faudrait un Pilhan de gauche...

1. Pierre Larrouy, *Pilhan. De quoi est-il devenu le nom ?*, Éditions Uppr, 2017.

« Avec *La Fièvre*, les élites prennent conscience qu'elles sont obsolètes »

– Stéphane Fouks

Vice-président exécutif, Havas

Qu'est-ce qui interpelle le plus le communicant en visionnant *La Fièvre* ?

En préambule, je voudrais d'abord souligner la force d'engagement d'Éric Benzekri. Il a pensé sa série comme un acte militant, en souhaitant alerter contre les dangers d'une exploitation de la crise identitaire. Pour ce faire, il est parfois allé jusqu'à dé-romancer son scénario. Il aurait pu creuser certains éléments, l'histoire d'amour entre Sam Berger et le patron du club de football, par exemple, mais ce n'est pas le propos. Son vrai sujet n'est pas de créer de l'émotion, mais de réarmer les citoyens.

Ce qui m'a le plus frappé dans la série, c'est le formidable travail de compréhension et de didactique des enjeux de la communication. *La Fièvre* constitue une sorte de MOOC sur la communication en six épisodes. En cela, la série fera date : mis à part le roman de Giuliano da Empoli¹, jamais une œuvre de fiction n'avait eu une telle capacité à partager et à expliquer au très grand public les règles de la communication contemporaine.

L'autre effet de cette série, très visionnée dans les cercles de pouvoir, c'est que les élites prennent conscience que leur logiciel de communication est obsolète. Elles réalisent soudain leur inculture de l'image et des formats courts. Au fond, tout se passe comme si les dirigeants politiques avaient gardé comme référence les images vues à l'ORTF quand ils étaient petits, alors qu'entre-temps, nous avons basculé à l'ère TikTok.

Dans la série, ce décalage est incarné par la figure du ministre de l'Intérieur...

Plus largement, *La Fièvre* raconte les trois transformations du monde d'aujourd'hui. On est passés de la raison à l'émotion, de l'écrit à l'image et du temps long à l'immédiateté. Le ministre de l'Intérieur manie tant bien que mal le premier triptyque (raison – écrit – temps long), alors même que la société est passée au second (émotion – image – immédiateté). Toutes proportions gardées, on retrouve la même opposition dans le contraste entre Poutine et Zelensky : je ne parle jamais, je parle tout le temps ; je parle de loin, je parle de près ; je parle en caméra fixe, je parle sur un smartphone ; je parle dans un bureau, je parle dans la rue ; je fais appel à des valeurs masculines – virilisme, puissance, domination –, je fais appel à des valeurs féminines – écoute, émotion, compassion ; je suis le méchant, je suis le gentil. À ces oppositions d'univers de valeurs, Benzekri a ajouté un renversement des stéréotypes dans la construction des personnages. Ce qui est fort dans *La Fièvre*, c'est que les codes habituels des séries sont inversés : les gentils sont faibles, avec ce personnage de Sam Berger très fragile psychologiquement, et les méchants sont forts, avec une Marie Kinsky qui dégage beaucoup de détermination et de puissance. Cette complexité est intéressante, même si pour le spectateur, ce chassé-croisé rend sans doute plus difficile le travail d'identification aux personnages.

Une autre dimension de la communication que je trouve très bien montrée dans la série est la naïveté

1. Giuliano da Empoli, *Le mage du Kremlin*, Paris, Gallimard, 2022.

des acteurs publics. Prenez la procureure générale, par exemple. Elle pense éteindre la crise en lançant une simple « enquête préliminaire » ; mais comme le souligne Sam Berger, cette expression, sortie de son univers judiciaire, est alarmante pour le grand public – les gens entendent « enquête », donc « coupable ». Sans s'en rendre compte, la procureure générale relance la crise médiatique. J'y vois le reflet du malentendu qui éloigne aujourd'hui l'opinion et les élites.

Il y a toutefois un dernier élément avec lequel je suis en désaccord. Dans le deuxième épisode, le président du club de football n'est finalement pas envoyé parler sur le plateau du Canal Football Club. La raison avancée par son équipe de com' est que l'opinion ne verrait en lui qu'un patron, donc un menteur. Cette vision me semble relever d'un vieux réflexe trotskiste, qui date du temps où un patron était un ennemi de classe. Or ce n'est plus vrai dans la société actuelle : toutes les études montrent que sur un grand nombre de sujets, les patrons ont une légitimité plus importante que celle des politiques. En vingt ans, leur image a profondément changé aux yeux de l'opinion. D'ailleurs, trois épisodes plus tard, c'est ce même patron qui est en première ligne pour engager le club contre le « port d'arme citoyen » : c'est bien la preuve qu'il est écouté !

Au cœur de l'intrigue, on retrouve le face-à-face de deux communicantes que tout oppose. Qu'est-ce qui vous a marqué dans la bataille qu'elles mènent l'une contre l'autre ?

Souvent, lorsqu'on mène une bataille de communication, il faut non pas courir après, mais jouer à côté. À plusieurs reprises dans la série, Marie Kinsky et Sam Berger ne se répondent pas terme à terme, mais effectuent un mouvement transverse, en contre-pied. Ces différents déplacements nous rappellent que communiquer, ce n'est pas jouer au ping-pong en renvoyant bêtement la balle, c'est parfois savoir ne pas répondre, prendre sa perte, accepter que le point soit perdu, mais pour mieux revenir, sur un autre terrain, en faisant un pas de côté, en cherchant un autre angle. C'est ça, l'art de la com'.

Quid des autres personnages de la série ?

Le personnage que je trouve le plus formidable dans la série, on ne le dit pas assez, c'est quand même l'entraîneur. Il s'avère sans doute le plus sensible, le plus honnête du début à la fin, celui qui a le sens le plus fort de l'honneur, du collectif et du sacrifice. Lorsqu'il comprend qu'en perdant la confiance du vestiaire, il devient un obstacle aux intérêts du club, il n'hésite pas à démissionner. Eh oui, il est un peu « beauf ». Mais c'est ce que j'aime dans ce que fait Éric Benzekri : il a réussi à créer un personnage populaire, dans le sens le plus noble du terme.

Il me rappelle cette classification des êtres humains que m'avait un jour donnée mon père. Il me disait qu'on pouvait classer les gens selon deux critères croisés : il y a les honnêtes et les malhonnêtes d'un côté, les collabos et les résistants de l'autre. L'honnête résistant, c'est simple : c'est ton ami. Et le malhonnête collabo, c'est ton ennemi. Mais entre l'honnête collabo et le malhonnête résistant, qui est-ce que tu choisis ?

Inconsciemment peut-être, Éric Benzekri est entré dans une vision de ce moment de l'histoire où on ne classe plus les gens selon un axe droite/gauche ou selon leur statut social, mais en fonction d'une éthique de l'existence qui oppose collabos et résistants. Le symbole, c'est Yvette, la retraitée qui s'occupe bénévolement du courrier du club. Je trouve que c'est un joli message implicitement adressé aux élites, qui dit en substance : ne vous y trompez pas, il y a beaucoup de résistance chez ces gens que vous méprisez, et que vous considérez comme peu importants.

Revenons à la crise initiale, le fameux « coup de boule ». En qualité de communicant de crise, comment auriez-vous réagi à la place de l'agence Kairos ?

Ce qui est intéressant dans ce cas fictif, c'est que nous sommes confrontés à une crise totale et immédiate. Il y a une image forte, le coup de tête ; il y a un mot terrible, « toubab » ; et il y a une audience maximale, une soirée où sont réunis tous les médias et tout le milieu du football. Dans cette configuration, c'est l'embrasement, il faut agir extrêmement vite en

traitant les différents aspects de la crise. Dans les deux heures, grand maximum, on aurait publié un communiqué de presse avec le joueur qui présente ses excuses ; le lendemain après-midi, sur le terrain d'entraînement, on aurait mis en scène la réconciliation entre le joueur et l'entraîneur ; et le lendemain soir, on aurait rendu publique la sanction du club qui suspend le joueur pour quelques jours, parce qu'il ne peut pas y avoir faute sans sanction. En 24 heures, on aurait donc organisé les excuses, la réconciliation et la sanction, de façon à prendre de vitesse les polémiques : fin de la crise. Mais à ce moment-là, c'est aussi la fin de la série ! [rires] Benzekri a choisi une solution de biais. Cela dit, d'une façon générale, je crois que la série tient par des biais qui sont indispensables au bon déroulement de l'histoire, mais qui seraient néfastes au règlement d'une vraie situation de crise.

Quelle vision de la communication voyez-vous se dégager de *La Fièvre* ?

La série fait d'abord la démonstration que le métier de communicant est un peu plus sophistiqué que ce que croient la plupart des gens, qu'il faut, pour bien l'exercer, ne pas seulement avoir une bonne intuition, mais aussi une vaste culture, et c'est salutaire pour notre métier.

Je le dis souvent à mes équipes : la communication est une science molle avec des règles dures. La première loi de la communication est très bien rappelée dans la série : c'est l'offre qui crée la demande, et pas l'inverse. De là vient tout le problème de la surutilisation des sondages quantitatifs, à qui on demande de prédire l'avenir alors que, comme le disait déjà Alfred Sauvy¹, ils ne sont souvent qu'une utile photographie du présent, quand ce n'est pas du passé.

Parallèlement, la série est aussi intéressante parce qu'elle montre la place que prennent les nouvelles technologies dans notre métier de communicant. Mais il ne faut pas fantasmer leur toute-puissance. Chez Havas, nous avons un mur d'images et une salle de crise que nous pouvons utiliser, mais ils servent

en fait assez rarement, parce que la compréhension fine de l'audience d'une crise et des datas est certes indispensable, mais qu'elle n'apporte jamais la solution. D'ailleurs, dans la réalité, nous avons tendance à séparer les tâches : il y a d'un côté les équipes qui suivent et qui analysent, de l'autre, les équipes qui créent et qui décident.

Pourtant, la série accorde une place centrale du « quali », n'est-ce pas le signe que c'est la demande qui surdétermine l'offre ?

Je ne le crois pas. Le « quali » permet avant tout de donner une information concernant la pente que suit l'opinion sur un sujet, et de comprendre les représentations qu'elle s'en fait. Le « quali » est utile en ce qu'il permet de projeter, même imparfaitement, des dynamiques très claires. D'ailleurs, Benzekri a intégré à la série un élément que je lui avais raconté, le rôle des « quali » lors du référendum de Maastricht. À l'époque, tous les sondages « quanti » donnaient un score de 56 % favorables et de 44 % opposés ; les « quali », eux, racontaient tout autre chose ! L'intérêt de l'exercice, c'est d'avoir une estimation du flux. Le principe consiste à mesurer l'évolution de l'adhésion en début et en fin de « quali », ce qu'on appelle la matrice des transferts. *Un focus group*, c'est une campagne en resserré : pendant deux heures, les interrogés peuvent changer d'avis, parce qu'ils sont confrontés aux arguments qui seront déployés tout au long d'une campagne qui peut s'étirer sur plusieurs semaines. À l'époque, à l'issue de 30 focus groupes, 90 % des gens qui avaient changé d'avis étaient passés du « oui » au « non ». Il était assez facile de comprendre pourquoi : le seul argument pour le « oui », c'était « oui », tandis que le « non » était étayé par un grand nombre d'arguments très variés.

Cela étant dit, je reste convaincu que c'est bien l'offre qui crée la demande en communication. L'exemple phare est la campagne de 1981. À quelques jours du premier tour, François Mitterrand, interrogé par Alain Duhamel, confirme que s'il était élu président, il abolirait la peine de mort. Le lendemain, comme un seul

1. Alfred Sauvy, *L'opinion publique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 1956.

homme, les journalistes politiques écrivent que Mitterrand vient probablement de perdre l'élection présidentielle : 60 % des Français étaient alors favorables à la peine de mort. En réalité, c'est sans doute le moment où Mitterrand a gagné l'élection présidentielle, car c'est le jour où il a montré à tout le monde qu'il avait suffisamment de convictions pour aller contre l'opinion sur des sujets majeurs. Les citoyens attendent avant tout de leur président qu'il tienne la barre dans la tempête, pas qu'il suive l'avis de la majorité. Dans l'imaginaire collectif, c'était d'autant plus important qu'une partie significative de l'électorat craignait que Mitterrand soit assujéti aux communistes. En démontrant sa liberté sur une question sociétale, Mitterrand montrait qu'il ne serait l'esclave de personne, sur aucun sujet.

Éric Benzekri se réfère souvent à Jacques Pilhan, le communicant de François Mitterrand. Qu'est-ce qui a fondamentalement changé depuis ?

Bien des choses ont changé, évidemment. Je pense en particulier au fonctionnement du monde médiatique. Dans les années 1980, ce que Pilhan appelait la « journée médiatique » commençait sur Europe 1 le matin, dans *Le Monde* l'après-midi et sur TF1 le soir. Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, cette journée médiatique s'est totalement inversée et considérablement complexifiée. Cela correspond à notre entrée dans le monde de l'émotion et de l'image, un monde qui rend possible à tout moment le surgissement d'une catastrophe médiatique, par exemple un tremblement de terre suivi d'un tsunami. L'un des enjeux actuels, qui n'existait pas du temps de Pilhan, c'est de ne pas se laisser ghettoïser dans des bulles créées par les algorithmes. La série montre très bien les dangers de ces filtres, ainsi que le potentiel manipulateur des enfermements communautaires, avec la fabrique de trolls de Marie Kinsky.

Quelle est votre appréciation du concept de la « fenêtre d'Overton », qui fait l'objet d'un épisode spécifique dans la série ?

Ce qui est intéressant dans la théorie d'Overton, c'est de considérer qu'il n'y a rien de définitif, qu'il ne faut jamais réfléchir en statique à partir des éléments populaires dans les sondages d'aujourd'hui, mais qu'il faut penser en dynamique sur ce qui pourrait être acceptable demain. D'aucuns énonçaient encore récemment comme une loi d'évangile qu'aux États-Unis, si un dirigeant était condamné, qu'il se comportait mal avec les femmes ou qu'il était pris en flagrant délit de mensonge, il était mort politiquement. Et pourtant, Trump peut à nouveau gagner l'élection présidentielle... Le monde de demain ne sera pas le monde d'hier, c'est une certitude. Il y a un certain nombre de transformations que le public intègre, soit par sa compréhension, soit par son expérience. Souvent, la seule différence entre l'élite et l'opinion, c'est le temps de passage que met une idée pour passer de l'une à l'autre. Mais je crois que, désormais, le schéma d'Overton ne suit plus exclusivement un sens descendant. Dans le monde actuel, les concepts se construisent souvent dans la boîte et se diffusent à l'extérieur. C'est alors l'opinion qui façonne le discours des politiques et des médias, alors qu'auparavant c'était toujours l'inverse. Aujourd'hui, le schéma d'Overton fonctionne davantage de bas en haut que de haut en bas.

Pour finir, quels effets pensez-vous que cette série aura sur l'image de votre discipline, la communication ?

Il est encore trop tôt pour le mesurer, mais je suis certain qu'elle aura un impact. Le message très fort de la série, et que je fais mien, c'est que la communication est une science en mouvement, qui accompagne les évolutions de la société elle-même. Qu'on soit du côté du glaive ou du bouclier, il faut sans cesse inventer de nouvelles manières de se défendre et d'attaquer. Derrière cette créativité, au fond, notre métier consiste à être des passeurs dans un monde qui se ghettoïse et se fragmente. La communication est, par nature, l'endroit de l'échange et du passage.

Propos recueillis par Raphaël LLorca.

LA FIÈVRE DE L'INFORMATION

Il suffirait de presque rien...

– Anne Sinclair

Journaliste, écrivaine

La société française dans ses déviations, et les dangers qui la cernent, c'est ce qu'Éric Benzekri aime à décortiquer.

Dans *Baron noir*, sa cible était la vie politique, notamment à gauche, à travers les pires de ses vices : les trahisons, les manœuvres ou la corruption.

Dans *La Fièvre*, pas de griefs face aux failles de la vie publique, mais plutôt l'angoisse de nous avertir – à temps ? – de ce qui nous guette et paraît inéluctable. Cette appréhension est identique, selon les auteurs de la série, à celle qui saisit Stefan Zweig dans son chef-d'œuvre *Le monde d'hier*¹, écrit avant de se suicider au plus sombre de l'année 1942, et que les auteurs du film veulent lire comme un ultime avertissement, cette fois, au « monde qui vient ».

Évidemment, ce qui nous alarme dans cette fiction vient de l'accumulation, comme toujours dans un scénario obligé de forcer le trait : une société éruptive, ébranlée par les « gilets jaunes », transformée par l'épreuve du Covid-19, fragilisée depuis longtemps par les entorses à la démocratie représentative (par exemple le non-respect du résultat du référendum sur l'Europe de 2005) et par l'usage frénétique des réseaux sociaux comme source dominante d'information et comme espace de manipulation.

Tous ces ingrédients existent, et l'approche des élections européennes de juin 2024 puis de l'élection présidentielle de mai 2027, avec des menaces d'instrumentalisation domestique ou venue d'ailleurs, rend crédible un tel cocktail inflammable.

Le plus intéressant est de mesurer, comme le fait l'héroïne de *La Fièvre* Sam Berger, où se situe le seuil de tolérance au-delà duquel un tissu social se déchire. À partir de quel mensonge ou manipulation on sort du vraisemblable, on dépasse la limite de l'acceptable et on risque de basculer dans la guerre civile.

Dans *La Fièvre*, l'incident de départ paraît mineur au regard de ce qu'il déclenche. Et pourtant, souvenons-nous de deux affaires, toutes deux plus graves que le « coup de boule » d'un joueur traitant son entraîneur de « toubab » : celle de « Papy Voise », et celle du drame de Crépol.

« Papy Voise », c'était l'emballement médiatique qui suivit l'agression de Paul Voise, un retraité d'Orléans, roué de coups à son domicile et dont la maison avait été incendiée par ses agresseurs. TF1, France 2 et LCI, alors seule chaîne d'information en continu, avaient abondamment couvert ce fait divers qui avait ému la France avec, en gros plan, le visage tuméfié et les pleurs du vieil homme. Cela s'était produit dans

1. Stefan Zweig, *Le monde d'hier*, Paris, Gallimard, 2016 [1914].

les quarante-huit heures précédant le premier tour de l'élection présidentielle de 2002. Cet incident avait été analysé comme un déclic ayant aidé à la qualification de Jean-Marie Le Pen au second tour, coiffant Lionel Jospin au poteau, en plein débat sur l'insécurité et le supposé « laxisme » de la gauche. Un séisme, à l'époque, il y a un peu plus de vingt ans !

Tout récemment, le drame de Crépol en novembre 2023 est celui du bal de village qui tourne mal, où un jeune lycéen, Thomas, âgé de 16 ans, fut poignardé à mort. La droite et l'extrême droite ont alors réagi frénétiquement, en mêlant les thèmes de la délinquance et de l'immigration et en y voyant une attaque préméditée par racisme anti-blanc. Mais surtout, plus encore que pour l'affaire « Papy Voise », dont le retentissement avait été plus sourd, cette dernière a déclenché une hystérie à l'extrême droite qui aurait pu se répandre dans la France entière. Et qui a failli contaminer les médias dits *mainstream*, qui, avant de se ressaisir, se sont alignés un temps sur CNews et la presse Bolloré qui avaient fait leurs choux gras de Crépol et d'un ressenti fantasmé, sans que l'enquête ne corrobore en rien leur récit.

À la différence de *La Fièvre*, nous ne sommes pas arrivés à la rage qui met le feu. Tout au moins, pas encore. Car il y a des modérateurs et de la mesure. Mais les incendiaires sont là et les leviers qui les excitent aussi, à quelques différences près.

Dans la série de Canal+, les pyromanes sont extrêmement politisés et nourris de savantes lectures sociologiques. Il en est ainsi de la « fenêtre d'Overton », qui classe la viabilité des idées selon leur plus ou moins grande acceptabilité. Notamment celles qui sont marginales, mais ne demandent qu'un léger coup de pouce pour les faire entrer dans l'espace du pensable et du plausible. L'influenceuse cynique d'extrême droite comme la militante décoloniale d'extrême gauche étant toutes deux animées d'un projet politique précis : déstabiliser la société.

Celles ou ceux qui ont ces motivations aujourd'hui ne sont – heureusement – pas parmi les fauteurs de troubles les plus importants. L'extrême gauche LFiste a du mal à allumer les mèches et semble perdre en attraction au fur et à mesure de sa radicalisation ; quant au RN, il n'a au contraire conquis sa puissance d'aujourd'hui qu'en semblant se normaliser et non

pas s'extrémiser (peu importe ici que son projet soit sincère ou le fruit d'une stratégie de dissimulation).

Ceux qui, en revanche, jouent avec le feu dans la vraie vie sont souvent des agents d'influence à l'approche moins scientifique que dans la série de Canal+ : les meneurs des débats enflammés de CNews fonctionnent à la démagogie et à la recherche d'audience par la polémique et la caresse d'une opinion qu'ils croient majoritaire. Ils surfent sur un air du temps porteur dès lors qu'on agite la peur ou les différences. Mais leur impact est faible, pour l'instant à tout le moins, et, malgré leurs efforts, ils ne font pas l'opinion. Si bien que Crépol n'est pas devenu le brasier qui aurait pu menacer notre société.

Peut-être parce que, précisément, les médias *mainstream* jouent (encore) un rôle régulateur.

Il est frappant dans *La Fièvre* de constater leur absence totale au profit de réseaux sociaux tout-puissants, modelés selon la logique identitaire dans laquelle nous baignons, sur deux ou trois mots-clés qui se croisent en formant un petit noyau cohérent. Mais le vieux JT, encore regardé par 4 à 6 millions de téléspectateurs, est totalement absent du paysage médiatique de la série : les facteurs de déstabilisation, outre les réseaux sociaux, sont les émissions de Cyril Hanouna ou une étrange initiative télévisée du service public, cherchant à substituer à la légitimité électorale des parlementaires, un panel construit sur les sondages.

Cela ne veut pas dire que les logiques efficaces et inquiétantes qui s'enchaînent dans les épisodes de *La Fièvre* ne pourraient pas se propager. Mais de précieux garde-fous demeurent : les journalistes ne sont pas tous manipulables ; les articles de presse ne sont pas tous écrits rapidement par des chroniqueurs paresseux ; les journaux ne sont pas tous prêts à vendre à leurs lecteurs une histoire sans en vérifier la véracité ; les hommes politiques ne sont pas tous à l'affût de l'explosion sociale.

On me trouvera peut-être angélique, mais il reste quelques digues qui s'appellent le respect des faits et un peu de tempérance avant de céder à la déflagration de l'immédiateté. Bien entendu, tant que nous sommes en démocratie, tant que les contre-pouvoirs existent. Tant que ce qu'on nomme – d'un très mauvais terme, car il prête à l'ambiguïté – les « vérités

alternatives », c'est-à-dire les récits complotistes, et les *fake news* sont mis à distance et tant qu'une presse libre et responsable continue d'avoir du crédit auprès des citoyens.

Mais si, par exemple – pure hypothèse –, des hommes dotés d'un projet politique subversif s'emparaient des médias ; si des partis extrémistes au pouvoir procédaient à quelques nominations clés dans la régulation de l'audiovisuel ou dans des instances

judiciaires comme Trump le fit aux États-Unis ; si les braillards des réseaux sociaux ou les imprécateurs d'arènes télévisées prenaient le pas sur une forme de sagesse collective ; bref, si quelques éléments critiques chaviraient, alors la fable de Benzekri passerait de la dystopie à la sombre réalité. Après tout, comme le chantait Serge Reggiani, « Il suffirait de presque rien »...

Les réseaux sociaux créent-ils la fièvre ?

– Antoine Bristielle

Directeur de l'Observatoire de l'opinion de la Fondation Jean-Jaurès

La série *La Fièvre* montre deux choses sur lesquelles il est nécessaire de s'attarder. D'une part, la société française serait « archipelisée », comme le rappelle la communicante Samuelle Berger dans le premier épisode, en reprenant à son compte le titre de l'essai de Jérôme Fourquet¹. Mais plus encore, la société ne serait pas seulement fracturée, elle serait au bord de l'implosion. Des entrepreneurs politiques chercheraient à mettre le feu aux poudres et pousseraient chaque citoyen à se positionner, à rejoindre un camp et à se préparer à la guerre civile. D'autre part, les réseaux sociaux seraient des incubateurs à cette radicalité et à cette violence, en promouvant les discours les plus extrémistes et en créant un effet d'entraînement dans l'ensemble de la société. Ce sont ces deux points que nous allons examiner dans ce texte.

Guerre civile vs apathie

La société est-elle au bord de l'implosion, à un fait divers de la guerre civile ? Répondre trop rapidement à cette question relèverait de la gageure. D'un côté, il existe indéniablement des fractures au sein de la société française, de nombreux travaux d'universitaires ou d'observateurs de la politique le démontrent quasiment chaque jour. Néanmoins, il n'y a a priori aucun problème résultant de telles divisions. L'absence même de la politique est justement le conflit,

ou plus exactement le règlement de ce conflit dans un cadre institutionnalisé. *La Fièvre* présuppose au contraire quelque chose de supplémentaire : le conflit inhérent à toute société ne serait plus en mesure de se régler dans le cadre des institutions politiques classiques, dans le cadre de la loi, mais déboucherait sur des épisodes de violence, pouvant mener à la guerre civile.

L'histoire récente nous montre que des épisodes de violence ne doivent pas être pris à la légère, tant leur magnitude peut parfois être extrêmement déstabilisante. On peut se souvenir des ceux ayant marqué le début de l'été 2023, suite à la mort du jeune Nahel. On peut également se souvenir de la place de plus en plus importante prise par les bandes d'extrême droite et par leurs actions coup de poing au sein de l'espace politique français.

Cependant, quelque chose peut surprendre à la vue de cette série, l'impression que les Français se rangeraient automatiquement dans un camp, dans un « univers passionnel », suite à un fait divers *a priori* anodin. La scène la plus marquante à ce niveau est certainement celle de la conférence de presse de la fin du premier épisode où les journalistes en viennent aux mains entre pro- et anti-Kinsky. On pourrait en effet opposer à cette vision le fait que l'état d'esprit qui caractérise le mieux la société française est l'apathie ou la résignation, une « démocratie de la désillusion » davantage qu'une démocratie de la passion².

1. Jérôme Fourquet, *L'Archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019.

2. Antoine Bristielle, *Les dynamiques d'intention de vote aux élections européennes de 2024*, Fondation Jean-Jaurès, 20 mars 2024.

L'impact des réseaux sociaux sur la politique

Dans une des premières scènes de l'épisode 1 de la série, les consultants en communication de l'agence Kairos se rassemblent dans la salle de contrôle. Leur premier réflexe est de suivre la viralité sur les réseaux sociaux, des images du coup de boule infligé par la star du Racing Paris à son entraîneur.

Pourtant, il ne faut pas surestimer l'influence des réseaux sociaux dans notre société. Tout d'abord, l'utilisation des réseaux sociaux comme moyen d'information reste tout à fait marginale. Lors de l'élection présidentielle de 2022, seulement 7 % des Français utilisaient les réseaux sociaux comme premier moyen de s'informer sur l'actualité, derrière la radio (11 %), les émissions d'infotainment (11 %), les chaînes d'information en continu (16 %) et les journaux télévisés (30 %)¹. C'est un point central qu'il faut garder en tête : la première sphère d'influence des réseaux sociaux ne concerne qu'une toute petite partie de la population.

Ensuite, le lien entre radicalité et utilisation des réseaux sociaux mérite d'être interrogé avec précision. Dans ma thèse de doctorat, je me suis attaché pendant plus de cinq ans à essayer de déterminer à quel point les réseaux sociaux étaient un vecteur de radicalité politique. On constate tout d'abord un lien clair entre certaines attitudes radicales (vote pour des partis populistes, adhésion à des thèses complotistes...) et utilisation des réseaux sociaux comme moyen d'information². Mais c'est sur le sens de la relation en question qu'il faut s'arrêter : les réseaux sociaux créent-ils des profils radicaux ou les profils radicaux s'informent-ils sur les réseaux sociaux parce qu'ils trouvent dans ces espaces en ligne des contenus qui leur correspondent davantage ? Empiriquement et de manière indéniable, la seconde explication l'emporte sur la première. Les réseaux sociaux fonction-

nent comme des « bulles de filtre », selon l'expression d'Eli Pariser³, en montrant aux utilisateurs de ces plateformes, des contenus qui les intéressent et, surtout, avec lesquels ils sont déjà d'accord. Des pôles de radicalité s'opposent, se font face – la série est exemplaire à ce niveau en montrant l'opposition entre soutiens de Marie Kinsky d'une part et soutiens de Kenza Chelbi d'autre part –, mais les réseaux sociaux ne sont pas en mesure, à l'heure actuelle tout du moins, de générer une contagion de la radicalité.

Un paysage médiatique hybride

Nous disions plus haut que la première sphère d'influence des réseaux sociaux ne concerne qu'une toute petite partie de la population. Pour autant, la seconde sphère d'influence est beaucoup plus large et, par ailleurs, beaucoup plus dangereuse.

Si une minorité de la population s'informe sur les réseaux sociaux, c'est au contraire le cas de la quasi-totalité d'une frange particulière de la population : les journalistes. Un phénomène qui reste en ligne ne sera jamais un phénomène de société, il le devient au contraire quand des journalistes décident de le traiter, d'en faire un sujet de société et un sujet de débat. C'est d'ailleurs un point frappant qui ressort de l'épisode 1, où un plateau de débat de la chaîne l'Équipe 21, consacré à la polémique Fodé Tiam, est recréé. Un des journalistes présents en plateau déclare : « Tout ce que l'on sait, c'est que l'on ne sait pas... », avant de débattre de manière véhémement avec un de ses confrères sur le sujet dont il ne savait pourtant *a priori* pas grand-chose.

La particularité du fonctionnement des industries médiatiques actuelles est de faire passer un phénomène marginal en ligne à un phénomène de société,

1. *Enquête électorale française*, Ipsos pour la Fondation Jean-Jaurès, *Le Monde* et le Cevipof, décembre 2021.

2. Antoine Bristielle, *Les médias et la représentation politique. Structure et effets des nouvelles formes de communication politique*, Thèse de doctorat soutenue le 8 mars 2024 à Sciences Po Grenoble.

3. Eli Pariser, *The filter bubble. What the Internet is hiding from you*, New York, Penguin Press, 2011.

où chaque citoyen est effectivement sommé de prendre position, ou, pour le dire autrement, à imposer un sujet dans le débat public. Sans action des médias classiques, les faits divers en ligne resteraient cantonnés à des empoignades entre quelques communautés, certes radicales, mais également marginales. On peut finalement faire un parallèle entre *La Fièvre* et un épisode de la crise liée à la pandémie de Covid-19. En novembre 2020, un « documentaire » apparaît sur les réseaux sociaux. Baptisé *Hold-Up*, il développe à peu près toutes les théories complotistes liées au Covid-19. Pendant les premiers jours de diffusion en ligne, son visionnage reste limité à quelques poches radicalisées. Finalement, les médias classiques se mettent à en parler, son producteur est invité par Pascal Praud et, là, le visionnage du documentaire explose¹.

En 1955, Paul Lazarsfeld et Elihu Katz avaient développé le concept du *two step flow of communication*² :

par cette expression, ils voulaient signifier que les médias de masse n'influençaient pas directement l'opinion publique, mais que des « leaders d'opinion » agissaient comme des filtres entre les discours médiatiques et le grand public, en décodant les messages et en disant à leur sphère d'influence lesquels devaient retenir l'attention et lesquels n'étaient pas dignes d'intérêt. Nous sommes désormais rentrés dans l'ère du « *two step flow of digital communication* » : ce sont les médias classiques qui sélectionnent les phénomènes marginaux en ligne pour en faire des sujets de société, ce sont eux qui font de l'affaire Fodé Tiam une affaire d'État, ce sont eux qui légitiment Marie Kinsky en lui permettant d'adoucir son image, ce sont eux qui organisent un combat de société entre décoloniaux et fascistes. Bref, ce sont eux qui instrumentalisent la fièvre.

1. Antoine Bristielle, *Comprendre la pandémie complotiste : les cinq enseignements de Hold-Up*, Fondation Jean-Jaurès, 5 mai 2021.

2. Elihu Katz, Paul F. Lazarsfeld et Elmo Roper, *Personal influence: The part played by people in the flow of mass communications*, New York, Routledge, 2017.

Algorithmes sous tension : *La Fièvre* en trois équations technopolitiques à résoudre

– Asma Mhalla

Docteur en science politique, spécialiste des enjeux politiques et géopolitiques de la *Tech*, essayiste

Visionner *La Fièvre*, c'est accepter de prendre une claque, douloureuse et fascinante, accepter de se confronter au chaos possible d'une certaine France possible en étant témoin (pour le moment encore) fictif de la fabrique d'une guerre civile. À travers la scénarisation brillante d'un scénario possible, le scénario du pire, c'est accepter de faire face aux tensions internes mises à vif qui nervurent le pays et qui s'aiguissent au gré des algorithmes d'intelligence artificielle, des réseaux sociaux, de la démagogie populiste qui les instrumentalise.

J'ai volontairement regardé les six épisodes d'une traite, sans interruption ni prise de notes, curieuse de savoir quelle substantifique moelle mes filtres cognitifs, mes biais propres garderaient en mémoire vive. Vingt-quatre heures plus tard, une question et une scène se démarquent définitivement.

La question d'abord, celle que *La Fièvre* nous somme de regarder en face tout au long des six épisodes : courrons-nous un risque réel de guerre civile ou jouons-nous à nous faire peur ?

La scène marquante ensuite, l'image finale mettant en scène un président de la République perplexe qui demande « quoi faire » à la clairvoyante et tourmentée héroïne, la communicante Samuelle Berger, incarnation de l'érudition, du camp de « la raison ». Ultime vertige, le plus grave sans doute, à savoir la perte totale du politique tel que nous le concevons.

Lorsque nous nous trouvons – comme nous le sommes – au bord de l'abîme, il ne faut pas accélérer, mais au contraire ralentir. Décélérer pour comprendre ce qui se joue sous nos yeux, pour attraper les bonnes

clés de lecture, pour saisir le monde tel qu'il se présente à nous et non tel que nous le fantasmons. Comment évaluer la possibilité d'une guerre fratricide ? Au fond, *La Fièvre* expose notre réel en trois « équations technopolitiques » à résoudre.

Équation technopolitique n° 1 : dépolitisation, survie et pluralisme négatif

Le choc technologique évoqué plus haut constitue la toile de fond de la série. Si l'on prend un peu de recul, il se déploie à partir du processus de dépolitisation de nous, citoyens réduits au simple rôle de consommateurs d'« apps », parfaitement réductibles à nos *doppelgangers*, nos doubles virtuels façonnés depuis nos données personnelles que nous produisons à l'infini pour mieux nous comprendre, nous anticiper, nous cibler. Cette réduction atrophie l'autre face de la pièce : l'utilisateur est aussi, et avant tout dirais-je, un citoyen navigant dans l'épais brouillard technologique de ces « apps » par nature duales, c'est-à-dire à la fois civiles et militaires. Cette dualité est très bien incarnée par les réseaux sociaux, nouveaux espaces d'influence et de manipulation massive des opinions, armes de guerre cyber-hybrides, mais aussi espaces d'exposition égotique, ludique, pratique. Précisons que la dépolitisation de la société dite civile – pour aller vite – ne date pas du web ou des réseaux sociaux, mais a été consubstantielle à la

montée d'un État « libéral sécuritaire » à partir de la seconde moitié du ^{xx}^e siècle, faisant émerger ce que le sociologue américain Christopher Lasch décrit comme les « sociétés de survie¹ » pour ne pas dire de « survivalisme » composés d'individus désindividus, aux egos fragilisés, infantilisés, insécurisés, plébiscitant des leaders forts pour incarner inconsciemment la figure du « père » émasculé. Nous pourrions même dire que les réseaux sociaux et plus récemment la vague des intelligences artificielles génératives (GENAI) sont le pur produit de cette dépolitisation, la mettent en scène et la monétisent : la captation cognitive est la condition *sine qua non* du modèle économique des médias sociaux. Résultat : brutalisation, polarisation, instrumentalisation économique et politique de la violence et de la colère, déflagration des liens, explosion du réel, atomisation des socles communs. Et puis, lorsqu'on est occupé à survivre, on est tout sauf solidaire, c'est un « chacun pour soi » qui se recroqueville sur son immédiat proche, en adversité. Alors comment se battre « pour » un projet commun ? Cela semble impossible. Alors on se positionne « contre ». « Contre » à peu près tout. Aux États-Unis, la colère et le sentiment d'humiliation des « antisystèmes », aussi appelés *contrarians*, sont manipulés par un Donald Trump ou même un Elon Musk, incarnations des nouveaux gourous du ^{xxi}^e siècle. Être « contre » constitue ce que le politologue américain David E. Apter appelle le « pluralisme négatif² ». *La Fièvre* est le symbole pur et parfait de l'ère du pluralisme négatif : batailles micro-identitaires, luttes culturelles, mais qui s'énoncent systématiquement « contre » : l'État, les politiques, l'autre, la différence. Dès lors, chaque dilemme collectif explose pour s'articuler sous forme d'une dialectique binaire absolutiste empêchant toute nuance, donc toute conversation démocratique : pour/contre, blanc/noir, oui/non, méchant/gentil, ami/ennemi. Revisite inquiétante du penseur nazi Carl Schmitt³. Or la démocratie ne peut être cette injonction permanente, vociférante, à la détestation de ce qui n'est pas soi. Voici la première équation politique à résoudre.

La technique ne crée pas tout à fait le monstre, mais elle en est indiscutablement le réceptacle, le catalyseur et, *in fine*, le coefficient amplificateur. Idéologie partout, pensée nulle part, ouvrant naturellement la voie aux totalitarismes nouvelle génération, dopés à l'intelligence artificielle, ceux que l'on ne voit pas venir.

Équation technopolitique n° 2 : la candidate algorithmique

Si l'on transpose le scénario de *La Fièvre* à la complexité de notre réel contemporain, il est évident que le choc technologique qui vient percuter nos démocraties dans cette guerre des récits se nourrit concomitamment, mutuellement, par les opérations de cyber-déstabilisation extérieures et nos malaises intérieurs. Plus qu'il ne segmente – comme ce qui est dit dans la série –, il fragmente le socle de ce qui fait nation : le lien, le commun. Ce n'est plus du marketing politique ou de la stratégie de communication micro-ciblée, c'est une mise à mort pure et simple du politique. La grande force de *La Fièvre* est d'être arrivé à le mettre en image, ce que Cambridge Analytica n'avait pas réussi à incarner malgré le scandale mondial. Après Cambridge Analytica, nous avons découvert le logiciel La Bestia de Matteo Salvini puis, en France, la campagne ultratechnologique et à certains égards hors la loi d'Éric Zemmour. De ce point de vue, *La Fièvre* n'est pas une fiction, mais la mise en narration d'une réalité invisible, néanmoins omniprésente, et cela change tout.

La proposition la plus novatrice, prémonitoire sans doute de la série prend la forme du personnage de Marie Kinsky. Elle incarne la technologie politique : une leader d'opinion hybride ; mi-influenceuse, mi-standuppeuse, mais surtout l'incarnation de l'exercice politique démagogique et *new age* de ce nouveau

1. Christopher Lasch, *Le Moi assiégué. Essai sur l'érosion de la personnalité*, Paris, Flammarion, coll. « Climats », 2008.

2. David E. Apter, « La mondialisation et les conséquences politiques du pluralisme négatif », *Revue internationale des sciences sociales*, vol. 192, n° 2, 2007, pp. 285-300.

3. Carl Schmitt, *La notion de politique. Théorie du partisan*, Paris, Flammarion, 2009.

siècle, qui use stratégiquement des fermes à trolls, viralisation industrialisée et bien pensée des contenus qui vont polariser le débat (la fameuse fenêtre d'Overton, au cœur du dispositif narratif de la série), qui appréhende les réseaux sociaux comme thermomètre du malaise de la société pour le maximiser autour de batailles culturelles violentes entre les différents camps artificiellement montés les uns contre les autres. Elle identifie les sujets clivants et les signaux faibles en pistant les hashtags les plus polémiques, en manipulant avec dextérité l'astroturfing *via* sa petite ferme à trolls pour extrémiser les activistes du terrain, les poussant à se positionner sur des sujets de plus en plus clivants en jouant sur leur talon d'Achille : leur réputation en ligne et les *followers* qui s'énervent sans qu'ils ne comprennent bien eux-mêmes l'origine (technique) de la colère. Les réseaux sociaux sont devenus cet immense champ de bataille et de manipulation des foules. Posts, tweets, *live-stream* et courtes vidéos, hashtags surfant sur la colère et le ressentiment mâtiné de patriotisme viennent hystériser le débat puis organiser le passage à l'acte, celui de la violence physique.

Le personnage de Marie Kinsky est l'emblème de l'agit-prop par excellence et sans doute, plus tard, la candidate algorithmique que personne n'aura vu venir, qui disruptera le système des anciens politiciens endormis dans les certitudes du *xx*^e siècle. Elle est latérale, dans l'ombre, marionnettiste en chef de sa « fanbase » et de politiques aux abois et c'est là le point mort le plus crédible et le plus inquiétant : son public l'adule, mais le politique ne l'identifie pas ou bien trop tard. Or, il est fort à parier que le prochain leader risque précisément d'être, à la manière d'une Marie Kinsky ou d'un Beppe Grillo, quelqu'un que personne n'avait vu venir, tissant son pouvoir dans la toile insondable des réseaux sociaux profonds. Petit à petit, l'oiseau fait son nid et c'est ce que fait Kinsky : de la stratégie de niche (son public initial dans son tout petit théâtre live-streamé) à l'influence politique pour orienter les débats vers des idées dangereuses (le port d'arme civil, condition de la guerre civile), il n'y a qu'un clic ou deux. Comme une enfant qui s'amuse du chaos, mais surtout de sa puissance à le créer. Marie Kinsky est d'ailleurs l'enfant de son époque : à la fois idéologue ultime et *business woman* de sa petite entreprise d'influence sans que l'on ne

sache bien ce qu'elle est vraiment. Mais elle canalise et incarne. Et peut-être n'est-elle que cela : une coquille vide. Or c'est là que réside justement le danger qu'elle représente, un nihilisme cynique qui n'entre dans aucun logiciel politique classique. Marie Kinsky habite le *XXI*^e siècle, maîtrise ses outils symbiotiques dans un monde facilement manipulable puisque désarmé, prostré au *XX*^e siècle.

Y a-t-il un risque que l'on voit soudainement apparaître en France une Marie Kinsky pour les élections de 2027 ou celles de 2032 ? Oui. Les germes sont déjà là. Aux États-Unis, l'intelligence artificielle est déjà omniprésente dans la campagne, avec par exemple des spots de campagne mettant en scène un avenir apocalyptique en cas de victoire de Joe Biden. En Pennsylvanie, Shamaine Daniels, candidate démocrate pour le Congrès, a été aidée par Ashley, un *robocaller* capable de démarcher et d'adapter son discours aux militants, passant des milliers d'appels téléphoniques. Le cas le plus proche est celui de l'ancien candidat républicain d'une alt-right ultra-conservatrice Vivek Ramaswamy, qui, à l'image de Marie Kinsky, adapte son discours, ses propositions et ses tweets aux hashtags et *trends topics* les plus clivants afin de maximiser sa présence. Pour cela, tout y passe : antisémitisme, conspirationnismes divers, relais des narratifs poutinistes ou anti-Taiwan, anti-immigrants, anti-climat, isolationnisme..., un chaos généré selon les pushes algorithmiques dans une *feedback loop* sans fin, l'un alimentant l'autre et *vice versa*. En 2016, Trump ou Salvini contrôlaient encore les algorithmes pour servir leur influence par la provocation. En 2024, l'algorithme oriente les néopopulistes, nous plongeant dans une obscurité toujours plus grande. Cette perte de contrôle par la foule algorithmisée est peu pensée, mal anticipée.

Traditionnellement, en démocratie, nous pouvions encore compter sur une certaine presse de qualité, parfaitement identifiée, pour structurer le débat public, voire jouer le rôle de contre-pouvoir. Mais demain, comment s'assurer de la possibilité même d'un écosystème informationnel robuste et sain ? Le croisement entre sauts technologiques et fabrique de l'information transforme progressivement les médias traditionnels en simples fournisseurs de contenus au service des concepteurs des systèmes d'intelligences artificielles génératives à l'instar des célèbres GPTs

d'OpenAI par exemple. Le mouvement de transformation est en marche, accroissant l'asymétrie du rapport de forces entre médias et géants technologiques (BigTech). En guise d'illustration, on peut penser au partenariat entre *Le Monde* et OpenAI conclu au printemps 2024. Cette inversion des rôles, et d'une certaine façon de la norme, est éminemment problématique si mal gouvernée et pose des questions démocratiques qui donnent le vertige.

Les scénarios possibles de notre chute collective deviennent alors nombreux. Celui de l'émergence d'une Marie Kinsky est « plausible », comme il est coutume de dire dans le jargon. Voilà donc notre deuxième équation technologique : comment garder le contrôle de cette prolifération technologique qui sert si naturellement les néofascismes en germe ?

Équation technopolitique n° 3 : le vide politique

Les « technologies de l'hypervitesse² » constituent donc ce nouveau socle technique et civilisationnel qui participe à construire notre subjectivité et notre rapport au monde, à partir duquel se déploie le fait social, politique, économique, industriel, militaire. C'est désormais là que se fabriquent et se distribuent l'information et les savoirs que l'on va micro-cibler en redistribuant les moyens de l'influence donc du pouvoir. Les « hyper-technologies » installent en réalité les conditions pré-politiques de la guerre de tous contre tous, hantise de Hobbes, mais aussi de tous contre tout. Le XXI^e siècle met en scène le retour d'une époque hobbesienne 4.0. Nous jouons avec le feu.

La scène finale de *La Fièvre*, celle qui m'a marquée, nous indique l'ampleur du désarroi d'une classe politique qui n'a rien voulu voir ou si peu savoir, qui a abondamment manipulé la « com' pol' » plutôt que travailler à restructurer la société pour l'adapter aux paradigmes du nouveau siècle. Nous sommes mis

face à nous-mêmes, plongés dans un vide politique sidéral : face à la colère qui gronde, face à l'anachronisme des prêt-à-penser, face à une société parallèle qui risque de faire sécession, la classe politique actuelle n'a rien à dire, rien à opposer, rien à proposer. Hormis un couvre-feu, comme celui mis en place dans la série par le ministre de l'Intérieur. Le politique subit, alors il s'agite, essaye de limiter la casse sans que cela ne trompe plus personne. Cela ne fait pas un projet. Comment refonder notre récit démocratique ?

Nous ne pouvons plus nous contenter de ces quelques managers du vide, qui fabriquent la crise pour s'auto-légitimer. *La Fièvre* le dit moins directement sans doute, mais cette tragédie du vide est si bien jouée par le ministre de l'Intérieur : carriérisme politicien, culture que l'on étale comme la confiture, gestion du court terme et rires goguenards sans avoir rien compris de ce qui est en train de s'ourdir là, sous ses yeux. Le président de la République, dans la scène finale, n'en mène pas plus large. Tous invariablement ne savent pas quoi faire, se retournent en dernier recours vers des spécialistes de la communication de crise qui leur sauvent la mise *in extremis*, mais gérer une crise ne constitue toujours pas une vision, une direction, un cap. Que dis-je, une nation !

Et maintenant, que faire ?

Pour finir, on pourrait d'ailleurs penser l'objet scénaristique *La Fièvre* comme lui-même paroxystique de ce qu'il dénonce. Si on met la série elle-même en abyme, ne crée-t-elle pas elle-même une fenêtre d'Overton, banalisant l'idée même de guerre civile ? Que doit-on dire ? Que doit-on taire ? Le dilemme est immense.

C'est donc bien à nous tous de comprendre les dynamiques invisibles qui nervurent notre époque pour en rester les protagonistes. Au fond, il s'agit d'un

1. Asma Mhalla, *Technopolitique. Comment la technologie fait de nous des soldats*, Paris, Seuil, 2024.

combat éternel : Eros contre Thanatos, posant la question centrale non pas de la technologie, mais du désir : celui de croire, celui de continuer à vouloir faire lien, faire nation. Il ne s'agira à l'évidence pas de convaincre ceux qui ont décidé de ne « plus en être », aux deux extrémités du spectre politique, mais de sécuriser la majorité silencieuse non pas par la coercition ou la sempiternelle « gouvernance par la peur » que Mireille Delmas-Marty dénonçait avec tant de vigueur pour nous appeler à recentrer nos priorités politiques, mais de proposer un autre chemin possible vers le progrès. Une nouvelle proposi-

tion de vivre-ensemble. Cela signifie de ne plus infantiliser les citoyens, mais de les traiter en égaux.

Voilà. Nous sommes arrivés au paradoxe maximal de notre époque : la dépolitisation exacerbée de nos liens, de notre rapport à soi, aux autres nous fait désormais courir le risque imminent de l'implosion. Repolitiser ce que l'on a dépolitisé avec méthode, autrement dit refabriquer des citoyens, mais avant tout des adultes, redevient une condition de survie. Quelle ironie. Ou alors oui, nous imploserons

Le modèle français : un peu de *soft power*, enfin ?

– Anne Rosencher

Directrice déléguée de la rédaction de *L'Express*, autrice de *Un chagrin français* (L'Observatoire, 2022)

Que vous a inspiré *La Fièvre* ?

La première réflexion qui m'est venue en sortant de la projection des deux premiers épisodes fut : « C'est plus efficace que cent éditos. » Au-delà de l'indéniable besoin de vacances que cette pensée traduit [*rires*], je crois que sur le fond, elle se défend. Je m'explique. Pour des raisons historiques, sans doute, nous avons tendance à considérer en France que la guerre des idées se mène essentiellement à travers la controverse politique, médiatique ou intellectuelle. Or la culture est un champ d'influence plus important encore. Il y a, à ce sujet, une statistique édifiante issue des archives de l'Ifop. En mai 1945, les Français étaient 57 % à penser que la défaite des Allemands était avant tout le fruit de l'effort soviétique, et 20 % en créditaient surtout les États-Unis. Soixante-dix ans plus tard, en mai 2015, ce sentiment s'était inversé : 54 % des Français attribuaient l'essentiel de la victoire aux Américains contre 23 % aux Soviétiques. Que s'est-il passé entre-temps ? Hollywood, bien sûr. Il en va de même pour les débats qui nous animent aujourd'hui. Multiculturalisme anglo-saxon *versus* universalisme républicain, œcuménisme *versus* laïcité..., nous avons tendance à survaloriser l'impact du discours des politiques ou des militants. Or le premier vecteur de diffusion du multiculturalisme en France, ce n'est pas Jean-Luc Mélenchon ni Rokhaya Diallo, c'est Netflix ! J'ai ressenti *La Fièvre* comme une réponse de (Sam) Berger à la bergère : un *soft power* qui traduit et assume une façon de voir à la française.

L'élément déclencheur de cette fièvre est un incident qui intervient dans le monde du football. Que cela traduit-il ?

C'est très bien vu. Moi qui ne suis le football que de loin, je suis frappée par les affects politiques que cet univers charrie. Je vois bien, par exemple, ce que dans les figures très puissantes de Kylian Mbappé et de Karim Benzema – ce que l'on projette sur eux, ce qu'eux-mêmes donnent à voir, les querelles qui opposent leurs supporters, etc. – il y a de « métapolitique ». Dans *Mécanique de la chute*¹, le romancier américain Seth Greenland avait choisi le basketball pour raconter la descente aux enfers – sur fond de controverse identitaire – d'un magnat de la finance, blanc et juif, propriétaire d'un club de basket, après qu'il a percuté en voiture un joueur noir, star de l'équipe. Chaque pays a le sport qui galvanise ses affects, les plus fédérateurs comme les plus querelleurs. Le football est indéniablement celui de la France. Et *La Fièvre* le met parfaitement en scène.

Diriez-vous que *La Fièvre* est une série optimiste ou pessimiste ?

Lucide, donc pessimiste. Mais ce que je trouve intéressant, c'est que le personnage principal semble toujours sur un fil entre la dépression du « tout est foutu », l'envie de baisser enfin les armes, et la nécessité de se remettre en selle. J'aime cette force en équilibre instable qui a habité certaines des plus grandes figures de l'action et de la volonté. « Sur ma

1. Seth Greenland, *Mécanique de la chute*, Paris, Liana Levi, 2019.

maison, je regarde alors tomber le dernier soir d'une longue solitude. Quelle est donc cette force des choses qui m'oblige à m'en arracher ? » C'est signé Charles de Gaulle ! On peut dire, plus prosaïquement, que l'Histoire n'est jamais écrite par avance,

car ce sont les hommes et les femmes qui font l'Histoire. Pour moi, c'est précisément la petite flamme qui scintille au cœur de *La Fièvre*.

Propos recueillis par Jérémie Peltier.

LA FIÈVRE DES IDENTITÉS

L'hypochondrie identitaire

– Guénaëlle Gault

Directrice générale de L'ObSoCo (L'Observatoire Société et Consommation)

Premier épisode de la série. Le coup de tête, l'insulte. Et la sulfureuse Marie Kinsky d'immédiatement embrayer sur les réseaux sociaux : « Ce soir, c'était le 11-Septembre de leur vivre-ensemble. » Une déclaration tonitruante qui ravive alors les pires craintes de Sam Berger, chargée de gérer la crise : on y est, elle le sent, la bataille identitaire est lancée, prémices de la guerre civile qu'elle redoute tant. Rentrant chez elle passablement ébranlée, elle croise son voisin qui l'invite à dîner. Et là, elle explose :

« Tu sais c'est fête aujourd'hui, c'est Shabbat, tu veux venir à la maison ? »

– Euh non.

– Mais comment ça non ? T'es juive, non ?

– Mais je ne suis pas que juive.

– Ben, ça veut dire quoi ça « pas que juive » ?

– Ben, je suis une femme. Et ça c'est tout un programme [...]. Et je suis aussi française, j'ai ma carte d'identité, ma carte vitale, ma carte d'électeur. Quand j'étais petite, j'adorais le bal du 14-Juillet, les feux d'artifice du 15-Août. Et puis, je suis incollable en Brel, Brassens, Ferré et pourtant, je suis marocaine. Enfin, ma mère est un peu lituanienne par mon grand-père. Parce que mon père, lui, il est né en 38 à Paris. Il est né en 38 à Paris ton père ? Non ? Ben tant mieux ! Ah si et je suis hétérosexuelle aussi. Mais j'ai longtemps cru que non, parce que mon père qui était un peu réac, mais quand même de gauche voulait un garçon qu'il aurait appelé Samuel. Mais le loto m'a amenée moi, alors du coup, il m'a quand même appelée Samuelle mais avec LLE, ce qui ne veut absolument rien dire, du coup, je me suis longtemps posé des questions sur ma sexualité et mon genre, donc je suis le fils/fille de

mon père et la fille de ma mère, ce qui est vraiment un emploi du temps à plein temps. Et je suis aussi la mère d'un petit Adam et ça c'est... »

À bout de souffle, Sam cesse là la déclinaison désespérée de son identité, sédimentée, complexe, riche, qui fait d'elle qui elle est : un être singulier, irremplaçable.

Sans doute cette réplique est-elle l'une de celles qui, dans la série, décrit le mieux les Français. Dont la représentation va pourtant se trouver par la suite broyée par une mécanique redoutable de fabrication d'une opinion publique polarisée réassignant chacun à une identité figée. « Que » juive. Mais aussi « que » racisé. « Que » mâle blanc de plus 50 ans, etc.

Car *La Fièvre* donne à voir la peur que nous sommes en train de nous faire. Cette peur obsessionnelle qui consiste à croire que nous souffrons d'un syndrome identitaire et nous amène à interpréter la moindre observation comme le signe de sa propagation. Alors que si mal il y a, il n'est pourtant pas là.

Le piège de l'individualisation

Pour comprendre ce qui résonne dans la série imaginée par Éric Benzekri, il est indispensable de convoquer ce que l'on appelle l'individualisme contemporain ou, dit autrement et pour éviter les contre-sens, l'individualisation. Ce processus long et

évolutif renvoie en effet à une révolution sociétale aussi puissante que silencieuse. Une montée en puissance de la figure de l'individu qui se libère progressivement des rôles sociaux et des appartenances collectives héritées, souhaite décider de ce qui est bon pour lui et donner lui-même sens à ce qu'il est et fait. Ce faisant, l'individu se construit au croisement de multiples identités, d'un vaste réseau d'appartenances et bricole de plus en plus son propre système de valeurs plutôt que de se conformer à une morale, une religion ou une idéologie.

L'accélération de ce processus, au cours des toutes dernières décennies, a toutefois des conséquences ambiguës. Elle porte, certes, une dynamique émancipatrice, synonyme de davantage d'autonomie pour les individus, qui, comme Sam, demandent à être considérés et reconnus dans leur singularité et se montrent plus exigeants tout en exprimant aussi le souhait de davantage de responsabilité individuelle.

Mais l'individualisation porte également une autre dynamique, centrifuge celle-là, qui vient fragmenter la société telle qu'elle a longtemps été structurée. Les mutations qu'elle engendre bouleversent les repères comme les rapports de pouvoir et secouent les institutions publiques comme privées qui organisaient jusqu'ici le lien social, dispensaient de façon très verticale grands récits, places et pratiques et qui, désormais, peinent à comprendre et accepter cette « société d'individus » qui leur échappent. D'où le succès du fameux concept d'« archipelisation », d'ailleurs repris dès les premières scènes de la série¹.

Le problème, c'est que tout se passe comme si nous nous trouvions aujourd'hui dans un entre-deux. Une promesse de liberté, mais, dans les faits, une liberté partielle : « libérés de », nous sommes cependant loin d'être tous véritablement « libres de ». Car il faut des ressources – ô combien – pour être vraiment maître de son destin.. Des ressources économiques, sociales, culturelles, affectives voire spirituelles, dont on sait la distribution très (et de plus en plus) inégale. Chacun se débrouille donc tant bien que mal avec

ce champ (ou poids) des possibles et les moyens dont il dispose (ou non) pour dépasser ce qui allait de soi et se construire une vie qui vient de soi. Comme ce petit garçon, le fils de Sam, qui aurait bien aimé être « identifié » HPI et avoir ainsi une réponse « prête à porter » pour s'expliquer son hyper-sensibilité et ses difficultés à socialiser à l'école. Car à ce qui peut parfois devenir une réelle « fatigue d'être soi », pour reprendre l'expression du sociologue Alain Ehrenberg², s'ajoute la disparition des sécurités de la société traditionnelle dont les groupes et les liens assignaient, mais protégeaient aussi.

Le sociologue et psychanalyste Erich Fromm a remarquablement décrit cet entre-deux, cette semi-émancipation³. Une situation qui peut, selon lui, conduire à trois grands mécanismes de fuite : l'autoritarisme, la destructivité et le conformisme. L'autoritarisme, dit Fromm, consiste à renoncer au fardeau d'être soi, en éliminant simplement le fardeau, c'est-à-dire la liberté, et en abandonnant son moi à une autorité ou un leader. On regagne alors en sécurité, mais aussi en fierté à travers lui et la symbiose avec le groupe. Autre mécanisme de fuite : la destructivité, qui consiste, quant à elle, à supprimer les menaces extérieures, en s'en prenant à soi-même ou aux autres pour éviter de vivre dans la crainte qu'ils ne s'en prennent à nous. Le conformisme, enfin, revient à s'oublier et endosser les modèles culturels en vogue, caler ses pensées, ses sentiments et sa volonté sur ces socio-types comme un caméléon se fond dans son décor. S'en tenir à un « pseudo-moi » et devenir un individu automate.

La fabrique de l'opinion

La Fièvre est l'histoire d'une « épidémie de peur », comme le dit Sam elle-même. Mais au fond pas tant la peur de l'autre que la peur de la liberté, comme le dit Fromm. Et ce que donne à voir la série est la

1. Concept issu des travaux de Jérôme Fourquet, *L'archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019.

2. Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

3. Erich Fromm, *La peur de la liberté*, Paris, Les Belles lettres, 2021 [1941].

façon dont les mécanismes de fuite qu'elle décrit se trouvent excités, aiguisés et manipulés comme autant de tentatives pour s'accaparer l'opinion publique. Sam Berger *versus* Marie Kinsky. L'une ange tourmenté, l'autre démon opportuniste réac. Mais toutes les deux formées à la même école de cette fabrique du consentement, dont Gustave Le Bon – le théoricien des foules¹ – et Walter Lippman – l'un des penseurs du néolibéralisme² – ont posé les fondements théoriques, et dont le publicitaire Edward Bernays³ a été le technicien. Ce maître de la propagande, inventeur de ce que l'on nomme encore les « relations publiques », a développé une authentique ingénierie au service des marques comme des politiques visant à court-circuiter la pensée critique, s'appuyer sur les émotions et les instincts, de sorte à susciter le désir consommatoire des « masses », mais aussi à les amener à soutenir des politiques et des intérêts quitte à ce qu'ils aillent à l'encontre des leurs. Tout un arsenal de techniques s'est ensuite sophistiqué que l'on retrouve dans la série : des concepts (la théorie des espaces passionnels, la fenêtre d'Overton...), des lois (une crise dure 72 heures, les images stars trois mois) et des études d'opinion convoquées tantôt comme des classifications entomologiques, tantôt comme des oracles (les fameux « qualis » et sondages).

En détaillant ces mécanismes, la série met parfaitement en scène ce qu'est le *laos* par opposition au *demos* : loin d'un peuple éclairé et organisé, une foule tout au contraire indifférenciée, matière molle, passive, ballottée, façonnée, agrégat de *datas*, de courbes et de *likes*. Une somme d'« idiots » au sens étymologique du terme⁴. « Les gens sont des consommateurs, Sam. Tout ce qu'ils veulent, c'est un frigo qui fait des glaçons pour boire leur rosé devant leur nouveau BBQ », ironise la méprisante Kinsky.

Si, revenant à Fromm, on peut dire de Marie Kinsky qu'elle excite les aspirants à l'autoritarisme et à la

destructivité, les deux expertes dans l'art de fabriquer l'opinion misent particulièrement sur la tentation du conformisme. Mimétisme qui peut prendre des proportions industrielles à l'ère de réseaux sociaux précisément conçus pour produire de la viralité. S'organisant sur la base de principes commerciaux et algorithmiques qu'aucune régulation ne vient sérieusement entraver, ces plateformes favorisent les contenus polarisants, stimulent une « réactivité à haute fréquence » et se révèlent propices aux détournements malhonnêtes⁵. Un véritable « réchauffement médiatique », selon les mots du spécialiste Dominique Boullier : « l'empire des propagations » et des fièvres⁶.

À nouvelle société, nouvelle citoyenneté

Pourtant, substituer la question identitaire à celle de l'individualisation et/ou considérer la concurrence des émancipations et des fragilités comme le problème est un contre-sens. Au mieux un biais d'analyse, au pire une manipulation dangereuse qui ne fait finalement que renvoyer les individus à eux-mêmes, les rendre encore un peu plus seuls, un peu plus impuissants et vulnérables et – comble du néolibéralisme – les en rendre responsables.

La série le montre très bien : l'identité se niche là où la citoyenneté recule à défaut de se réinventer. Or cette réinvention ne peut se faire que sur les bases nouvelles d'une société individualisée qui irait au bout de sa promesse de liberté et d'émancipation et permettrait ainsi à chacun de se relier au monde.

À cet égard, l'idée de démocratie corinthienne convoquée pour sauver le club de foot du Racing fait,

1. Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Flammarion, 2022 [1895].

2. Walter Lippmann, *Public Opinion*, Saint-Paul, Wilder Publications, 2022 [1922].

3. Edward Bernays, *Propaganda. Comment manipuler l'opinion publique en démocratie*, Paris, Zones/La Découverte, 2007 [1923].

4. C'est bien ce que signifie « idiots » en grec : homme vulgaire, sans éducation, qui ne participe pas à la vie politique de sa république.

5. La série décrit ainsi une campagne d'astroturfing, technique consistant à créer de toute pièce un mouvement spontané pour tenter d'influencer l'opinion publique.

6. Dominique Boullier, *Comment sortir de l'emprise des réseaux sociaux*, Paris, Le Passeur, 2020.

dans la série, œuvre de réinvention : le collectif selon un nouveau modèle¹. Car l'individualisation n'implique pas un renoncement à la société, loin de là. Comme le dit le politiste Pierre Bréchon, « chacun son choix » n'est pas « chacun pour soi »², tout au contraire. D'ailleurs, et de façon parfois contre-intuitive si l'on en juge ce qui est le plus souvent médiatisé, ce sont les valeurs d'ouverture, de tolérance et de respect des autres qui structurellement s'affirment dans notre société, ce dont attestent les enquêtes longitudinales sérieuses³, tout comme elles montrent que les attentes en matière de solidarité et de justice sociale se révèlent extrêmement fortes.

L'enjeu dès lors est bien de repenser la formation du lien social – ni assignation, ni indépendance solipsiste – dans de nouvelles interdépendances. En cela, l'individualisation peut aussi être la force motrice d'un nouvel humanisme, resubstantifier l'universalisme avec le projet de créer les conditions pour chacun de se réaliser et de s'épanouir comme il l'entend.

Cela suppose toutefois que les institutions, de verticales, tutélaires, mais souvent fossilisées ou vides de sens, deviennent plus dynamiques, expérimentales et innovantes. Que des corps intermédiaires renouvelés reformulent des relations et du cadre qui entourent l'individu et réancrent son épanouissement dans les conditions collectives de son émergence au-delà de ses propres ressources. Il ne s'agit rien moins que d'aller au bout de la logique d'émancipation et d'encapaciter l'individu⁴ : alors qu'il dispose d'aspirations et aptitudes qui lui sont propres (capacités), lui donner les moyens d'effectivement les exercer pleinement (capabilités), quel que soit son genre, milieu

social, origine ethnique, orientation sexuelle, etc. De sorte à rendre possible pour chacun de se projeter dans l'avenir de manière confiante.

Tout cela suppose aussi de (re)considérer les individus et de développer une tout autre approche de « l'opinion publique ». Accepter que ce qui se joue est aussi une question de redistribution et de partage de pouvoir et introduire de la latéralité là où règne la verticalité. Cesser d'aborder les individus dans les termes d'une masse, d'un public-foule *a priori* incompétent et indifférent. Ne plus les cantonner au rôle dégradant de consommateur de la chose publique en considérant que seuls les dirigeants et leurs experts en communication sont véritablement aptes à former des jugements pertinents. À cet égard, on ne peut d'ailleurs s'empêcher de penser que les multiples crises de reconnaissance qui traversent aujourd'hui notre société (« gilets jaunes », personnels soignants, enseignants, agriculteurs, casserolades...) sont autant d'expressions de ce qui est vécu comme du mépris institutionnalisé.

Contre Edward Bernays, il peut être utile, enfin, de relire John Dewey, qui, à la même époque, développait une conception plus exigeante de la démocratie et de la fonction de citoyen. Une conception faisant grâce à celui-ci et à sa capacité d'être acteur jusques et y compris dans le travail de compréhension et construction de cette fameuse « opinion publique ». Avec pour ambition de ne pas réserver les sciences de la société aux experts, mais « subordonner la reconstruction du public à la participation de celui-ci à la constitution du savoir dont dépend une société afin de vivre en paix et se réformer⁵ ».

1. Cette expérience d'autogestion mise en place en 1981 au Brésil a émergé en rupture avec les structures hiérarchiques habituelles dans l'organisation du football et s'est aussi posée en contrepoint de la dictature de l'époque. « Elle a tiré sa force d'une dynamique de groupe où ont semblé cependant briller des individualités [...] ». L'originalité de l'aventure corinthienne réside dans la combinaison rare entre la créativité artistique – celle du terrain – et la créativité organisationnelle – le management du club », dans David Ranc et Albrecht Sonntag, « La "démocratie corinthienne", un exemple d'organisation créative dans le football au temps de la dictature brésilienne », *Humanisme et Entreprise*, vol. 313, n°3, 2013, pp. 3-18.
2. Pierre Bréchon et Olivier Galland (dir.), *L'individualisation des valeurs*, Paris, Armand Colin, 2010.
3. Qu'il s'agisse par exemple des enquêtes European Values study (EVS), Arval, CNRS depuis 1981 (www.valeurs-france.fr) ou des rapports de la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDDH) sur la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie réalisés depuis trente-trois ans. Il n'est d'ailleurs pas inintéressant de noter dans sa dernière livraison deux focus spécifiques sur l'instrumentalisation par les discours politiques et sur les discours de haine sur YouTube.
4. Sur la notion d'encapacitation, on se reportera aux travaux de Martha Nussbaum, élaborés dans le sillage de ceux de l'économiste et philosophe Amartya Sen.
5. Joëlle Zask, « Pourquoi un public en démocratie ? Dewey versus Lippmann. Présentation des textes de Walter Lippmann, "Le public fantôme" (1925) et de John Dewey, "Le public et ses problèmes" (1927) », *Hermès, la revue*, vol. 3, n°31, 2001.

En somme, une société d'individus ne peut plus être « représentée », au double sens du terme, de la même manière qu'une société de masse ou de classes. En somme, et comme le dit Sam quand François Marens, le patron du club, s'impatiente alors que durent les délibérations qui président à la constitution de la coopérative : « Il faut leur faire confiance » !

Le sujet de *La Fièvre*, ce ne sont donc pas les fractures identitaires. À mon sens, la série n'explore pas « avec une grande justesse les failles profondes de notre société », comme entendu dans les médias¹. Le sujet, c'est bien la peur qui semble s'emparer de notre corps social faute de faire évoluer notre démocratie. Cela étant, la question identitaire et son instrumentalisation nous offrent aussi une piste sérieuse : si l'individualisation semble contribuer au mal, son parachèvement est bien la solution.

Reste qu'en attendant, tout se passe comme si, par intérêt, aveuglement, cynisme, manque de recul ou de courage, cette question identitaire s'imposait comme un récit qui prend une ampleur aussi déme-

surée qu'artéfactuelle dans une société qui fait la part belle à des « experts » boostés au stand-ups, aux réseaux sociaux, à l'adrénaline de la visibilité et d'une certaine forme de pouvoir. La véritable menace, c'est que ce grand récit porteur d'une représentation anamorphosée de la société devienne univoque, que le politique s'en tienne à cette grille de lecture, l'instrumentalise ou renonce à la dépasser, entérinant du même coup son impuissance. Comme le président qui, dans l'ultime scène de la série, se demande à quel moment du spectacle on en est. C'est alors que s'amorce la possibilité d'une prophétie autoréalisatrice. Tel le journal *Le Monde* qui, parlant de *La Fièvre* au premier jour de sa diffusion, titre : « Une prémonition de la guerre civile montée en série¹² ». Prémonition, vraiment ? À force de ne regarder que ce qui disparaît plutôt que ce qui émerge, à force de rechercher sans cesse les signes de la maladie, s'inquiéter en permanence du fait d'être malade et se convaincre au moindre symptôme que l'on est atteint d'une affection grave... forcément « *Winter is coming* »³.

1. Europe 1, 18 mars 2024.

2. Thomas Sotinel, « *La Fièvre*, une prémonition de la guerre civile montée en série », *Le Monde*, 18 mars 2024.

3. En référence à la phrase iconique de la série américaine *Game of Thrones*, citée à plusieurs reprises dans *La Fièvre* comme métaphore des catastrophes qui s'annoncent.

La Fièvre : le thermomètre est-il juste ?

– Rémi Lefebvre

Politiste

Les séries se saisissent de plus en plus de la matière politique¹. *Baron noir* était centré sur le champ politique, situé au cœur de ses luttes picrocholines, ses manœuvres florentines, ses tensions entre idéalisme et cynisme. Avec *La Fièvre*, Éric Benzekri ne quitte pas la politique, mais y replonge en faisant un pas de côté, adoptant la focale de la société, « archipélisée », et de la fabrique de l'opinion (la boucle est bouclée avec la série précédente quelques minutes avant la fin du sixième et dernier épisode). Dans cette première saison, quelques traces subsistent de la politique institutionnelle (un ministre de l'Intérieur, lecteur de Stefan Zweig, un député de droite roué) comme si la politique officielle s'était évaporée. Loin de Dunkerque et des coulisses des partis, *La Fièvre* explore d'autres univers sociaux, scrute d'autres codes professionnels avec une égale sagacité : le monde de la communication dite de « crise » (sa novlangue, ses « qualis », ses procès, son ethnocentrisme parfois, ses PowerPoint...), les réseaux sociaux (leur viralité, leur créativité, leur immédiateté), le stand-up (vecteur de l'extrême droite dont les idées se fraient désormais partout) et le football (son modèle économique, son financement...), dernier espace à « faire nation » et propre à canaliser la conflictualité. On trouve aussi plein de résonances de phénomènes de société : la place nouvelle des femmes dans l'espace public (les protagonistes de la série – Sam Berger, la communicante, Marie Kinsky, l'humoriste – sont féminines), la dépression, les psys, le célibat, la santé mentale des enfants, les HPI... Avec ces divers ingrédients,

Éric Benzekri et son équipe tissent une trame scénaristique qui interroge avec une grande habileté et acuité les passions identitaires, l'hystérie d'un débat public qui semble n'être plus qu'une succession de séquences et de controverses (le paroxysme permanent), la banalisation de l'extrême droite et les affects d'une société gagnée par la peur, l'anxiété, les passions tristes, un pessimisme foncier (« le monde est devenu une grande déglingue »).

La série donne à penser parce qu'elle se saisit de questions essentielles de l'agenda public, mais aussi parce qu'elle respecte chaque point de vue (ce qui est aussi une manière de cibler et d'agréger des publics différents...). *La Fièvre* satisfait les attentes de la série trépidante avec ses *cliffhangers* de fin d'épisode, mais prend le temps aussi de déployer des points de vue divergents avec une certaine équité (ce principe de symétrie était déjà de mise dans *Baron noir*). Elle fait droit ainsi tant aux arguments de l'ultraconservatisme identitaire qu'à ceux du décolonialisme intersectionnel ou du républicanisme de gauche (celui de Sam Berger et d'Éric Benzekri) dans un exercice que l'on peut qualifier de « dialogique ». Alors que la « polarisation » et l'hystérisation abîment et brutalisent le débat public, l'idéal de démocratie que porte Benzekri est clairement parlementaire et délibératif (voir le grand débat entre Philippe Rickwaert et Michel Vidal dans *Baron noir*, le débat citoyen sur l'armement de « l'autre assemblée » dans *La Fièvre*). C'est aussi la limite de la série : une tendance logomachique à faire prévaloir la parole et le

1. Rémi Lefebvre et Emmanuel Taïeb (dir.), *Séries politiques. Le pouvoir entre fiction et vérité*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, coll. « Ouvertures politiques », 2020.

commentaire. Les dialogues sont riches mais bavards, au risque du didactisme et du sous-titrage théorique. La série produit sa propre analyse. Les *punch-lines* redoutables foisonnent et font mouche : le coup de boule déclenche « un 11-Septembre du vivre-ensemble », « le racaille football club », « le football est ce qui réunit encore toutes les îles de l'archipel français », « une crise est comme un organisme vivant », « la conversation publique devient un affrontement généralisé »... Mais les dialogues ciselés et très écrits produisent un effet d'irréalité : parle-t-on, vraiment, comme cela dans la vraie vie, même dans des univers très réflexifs ?

Comme l'a analysé Sandra Laugier, dans la continuité des travaux de Stanley Cavell¹, les séries peuvent participer à « l'éducation morale du public ». *La Fièvre* est une « fiction didactique² », qui confronte des propositions politiques réelles et les met en situation et en expérimentation autour d'une hypothèse forte (la guerre civile est désormais un horizon possible). Le pari d'Éric Benzekri est que la fiction peut décrypter le réel, de plus en plus inaccessible. Puisque *La Fièvre* se prétend ancrée dans la réalité et en offre une lecture forte, c'est à l'aune de celle-ci que l'on peut la discuter et la prolonger. La série est un éloge de la « conversation », alors soumettons-la à la discussion autour de quelques-unes de ses thèses saillantes.

La société est devenue indéchiffrable

La thématique revient de manière récurrente : la société est devenue opaque, illisible car fragmentée, atomisée, fracturée, individualisée, narcissique (« le narcissisme est la maladie de l'époque »). La crise de la représentation dont on parle beaucoup n'est pas qu'une crise de légitimité des représentants, mais procède d'une incapacité à produire une vision de la

société à laquelle les citoyens peuvent s'identifier. Les auteurs reprennent à leur compte les théories de Jérôme Fourquet, devenues un lieu commun médiatico-politique, qui constituent la matrice intellectuelle de la série (ils multiplient les références à l'ouvrage comme les développements sur le tatouage, épisode 1). Rappelons-les. Pour le sondeur, la société française est désormais privée d'un référentiel culturel commun et n'est plus qu'un « archipel » d'îlots et de communautés s'ignorant les uns les autres sous l'effet du déclin des classes sociales, du multiculturalisme, de la sécession des élites... La dislocation l'emporte et la politique est devenue un exercice fragile et périlleux puisqu'elle est condamnée à l'aggrégation d'intérêts particuliers difficiles à concilier et à transcender.

La seule voie pour connaître la société est dès lors d'avoir recours aux communicants (l'agence de com' Kairos est l'épicentre de la série) et de multiplier les « qualis » (« focus groups » qui aident à comprendre les opinions, les « tendances » de la société...), au besoin non mixtes (car « personne ne veut se désolidariser des gens de sa propre communauté »). C'est en produisant ces « qualis » que la communicante de crise et la future stand-uppeuse se sont rencontrées. Le panel de citoyens formant « l'autre assemblée » (épisodes 5 et 6) a été construit en fonction d'une typologie de Français (les militants désabusés, les stabilisateurs, les laissés-pour-compte, les attentistes...). La communicante Sam Berger l'analyse explicitement : « Le panel est construit sur les convictions profondes de chacun, c'est de la psychologie politique, la seule discipline utile pour gagner une élection. »

La sociologie est ainsi complètement absente de la série, elle n'est en aucune manière un outil d'intelligibilité du monde social. Elle n'est que du côté de « la déconstruction » (les deux sociologues qui apparaissent sont intersectionnels). Les sciences sociales sont pourtant un appui pour comprendre la société et sortir d'une illisibilité qui est trompeuse. La manière dont on voit la société est dépendante des

1. Sandra Laugier, *Nos vies en Séries*, Paris, Flammarion, coll. « Climats », 2019.

2. Staci L. Beavers, « The West Wing as a pedagogical tool », *Political Science & Politics*, vol. 35, 2002.

lunettes qu'on utilise pour l'appréhender. À ne faire que des « qualis », on ne voit que de l'éclatement, de l'individu, du psychologique. À l'évidence, la société est plus fragmentée que par le passé (mais elle l'était aussi beaucoup à la fin du XIX^e siècle). La sociologie ne mobilise plus le concept de « classe ouvrière », mais celui de « catégories populaires ». Mais il y a bien encore des lignes de force qui travaillent la société. Deux tiers des Français continuent à se placer sur l'axe gauche-droite. Les inégalités sociales, territoriales, culturelles sont toujours décisives. La France n'est pas aussi communautarisée qu'on le prétend. En 2019, les mariages mixtes représentent 15,3 % des mariages célébrés en France, ils représentaient 6 % en 1950.

Les réseaux sociaux sont devenus centraux

La segmentation de la société est inséparable des nouvelles technologies et de l'influence exercée par les algorithmes. Le narcissisme s'appuie sur les réseaux sociaux, « principale source d'endomorphine » pour l'individu. Internet et les réseaux sociaux sont le principal front de la bataille culturelle qui est au cœur de l'intrigue. Un des lieux essentiels de la série est un fascinant mur d'écrans dans la cellule de crise de l'agence de communication, sorte de QG militaire (où dort parfois Sam Berger). On retrouve un mur plus modeste chez le hacker qu'utilise Marie Kinsky pour pirater les comptes d'une militante féministe et lancer le débat sur l'armement citoyen. Ces écrans qui indiquent en temps réel les tendances du « vacarme » du monde, la propagation des infos, des hashtags, des clashes, du *shitstorm*... constituent un véritable panoptique. La série présente très bien, suite au « coup de tête », la dynamique des propagations, de la viralité, du tipping point atteint très vite

dans cette situation et des conséquences « *on line* » et « *on site* »¹. La tactique qui consiste à couper les portables et à faire le mort (épisode 1) est effectivement rationnelle, mais lorsqu'il y a des agents de polarisation délibérément engagés (Marie Kinsky), les communicants ont intérêt à aller à l'affrontement du point de vue réputationnel.

La vision des réseaux sociaux de la série pêche néanmoins par schématisation et par une forme d'illusion héroïque (qui est ajustée évidemment au format « série »...). *La Fièvre* met en scène le combat de deux grandes prêtresses numériques des propagations aux pouvoirs stratégiques d'anticipation et de prescience exorbitants « alors que les propagations sont affaire de viralité massivement horizontale »². En matière de propagations, « le gouvernement stratégique ne fonctionne pas, c'est un gouvernement tactique qui seul peut exploiter les moments brefs, les fenêtres d'opportunité, le tout sans maîtrise réelle »³. De manière plus générale, la série tend à surestimer le poids des réseaux sociaux dans un vertige débordien (le virtuel supplante le réel) et leur pouvoir d'orchestration (avec chef d'orchestre, pour reprendre une expression de Bourdieu). S'ils ont un rôle croissant, le débat public et les controverses se jouent aussi dans d'autres arènes et espaces. Ce que reconnaît d'ailleurs un des acteurs de la série, en notant à propos du club de football : « l'esprit du Racing a mobilisé le pays réel qui n'en peut plus des dingues en ligne ».

Les batailles identitaires sont devenues essentielles

Venons-en à la thèse centrale de la série : la primauté des fractures identitaires et des luttes culturelles qui prennent le pas sur toutes autres contribuent à l'affaiblissement de la société et minent sa cohésion.

1. Les développements qui suivent ici doivent à mes échanges avec mon collègue sociologue Dominique Boulier. Voir son ouvrage : *Propagations. Un nouveau paradigme pour les sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 2023 et « Couper les chaînes de contagion par temps d'émeute », AOC, 12 juillet 2023.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

La série est hantée par une perte, celle d'un récit et d'un monde communs, qui nourrit le pessimisme et une anxiété assez radicale (la dépression de Sam Berger). Éric Benzekri assume explicitement une nostalgie de l'esprit de la III^e République, assez conservatrice : « Il n'y a plus de figure d'autorité », regrette-t-il à l'antenne de France Inter le 23 mars dernier, se disant favorable au port de l'uniforme des enseignants à l'école primaire. Parce qu'elle a fait le deuil du commun, la politique est dominée dès lors par le combat des identités, essentialisées : racistes « blancs » contre racisés, extrême droite contre gauche intersectionnelle, féministe, antiraciste, indigéniste... La frénésie identitaire rebondit et s'amplifie sans cesse, de faits divers en faits divers. Le propos de la série ne manque parfois pas de nuances (l'entraîneur du Racing met en perspective et banalise les propos de son joueur qui le traite de « toubab »). *La Fièvre* montre bien que cette place des identités est affaire d'élites et d'entrepreneurs qui les instrumentalisent, stratégiquement et souvent cyniquement (Marie Kinsky, l'universitaire indigéniste Kenza Chelbi), par le haut. Quelle place accorde la série à cette frénésie identitaire par le bas ? Ce n'est pas très clair. Le footballeur Fodé s'interroge : « Qu'est-ce que ça veut dire indigéniste ? » (comme une majorité de Français qui ne connaissent pas la signification du mot « woke »).

Si la série ne verse pas dans la caricature de l'antiwokisme (le terme est très peu utilisé), elle tend à rabattre de nouvelles thématiques et revendications (néoféminisme, lutte contre les discriminations...)

sur des questions d'identité alors que l'on peut soutenir qu'elle engage aussi des questions d'égalité et qu'elles reformulent les enjeux de l'émancipation (malgré des excès ou des pathologies militantes, fortement mises en avant par la série). L'intersectionnalité n'infuse guère encore les espaces militants et constitue avant tout un concept, intéressant quoique discutable, mobilisé dans les sciences sociales. Les mouvements antiracistes n'ont pas la force ni la radicalité que leur prête la série.

Cette focalisation sur les identités produit aussi un angle mort : la question sociale et économique, très présente dans *Baron noir*, a quasiment disparu de *La Fièvre*. Elle constitue pourtant une dimension structurante du rapport au politique et une attente très forte dans « l'opinion », même si la gauche ne parvient pas à constituer une offre politique qui pourrait la satisfaire¹. Le pouvoir d'achat, l'école, les inégalités comptent plus dans la hiérarchie des préoccupations des Français que l'immigration ou l'insécurité. L'« intégration » des Français d'origine immigrée est une question sans doute d'abord socio-économique. La question sociale n'affleure dans la série que sous l'angle du statut de coopérative qu'acquiert le Racing. Le club de foot se rallie à « la démocratie corinthienne », modèle d'autogestion démocratique en pleine dictature militaire au Brésil. C'est la seule note d'optimisme d'une série qui projette un regard aiguisé, mais particulièrement anxio-gène et dépressif sur notre monde. Même si les temps sont sombres, le pire n'est peut-être pas le plus probable.

1. Rémi Lefebvre, *Faut-il désespérer de la gauche ?*, Paris, Textuel, 2022.

La concorde ou la fièvre

– Iannis Roder

Directeur de l'Observatoire de l'éducation de la Fondation Jean-Jaurès,
professeur d'histoire-géographie en Seine-St-Denis

Dans une des premières scènes du premier épisode de la série *La Fièvre*, Sam Berger (Nina Meurisse), la communicante d'un cabinet de conseil, explique à son patron que la France a basculé dans une société « archipelisée », reprenant le concept créé par Jérôme Fourquet par lequel ce dernier analyse le repli sur soi de pans entiers de la population en fonction des affinités et convergences d'intérêts, qu'ils soient sociaux, culturels, religieux. Cette fracturation de la société est le sujet de fond de *La Fièvre*, qui anticipe une guerre identitaire qu'elle semble annoncer, un affrontement aux acteurs multiples que la série met en scène et qui renvoie le professeur que je suis à des observations faites de longue date.

C'est ainsi qu'un matin d'octobre 2016, l'équipe de France Inter vient, pour la première fois de l'année, se présenter aux élèves de la classe de 3^e avec laquelle les journalistes et producteurs présents vont travailler toute l'année, afin de produire une heure d'émission diffusée à l'été 2017, dans la grille des programmes de la radio. Les élèves sont contents de rencontrer des journalistes « en vrai ». Chacun se présente, les questions fusent, l'ambiance est détendue. La classe doit réfléchir aux sujets que les jeunes souhaiteraient aborder dans leurs reportages futurs. Les sujets évoqués sont variés, des plus légers aux plus sérieux, des plus bling-bling aux plus politiques. Après une trentaine de minutes d'échanges, Sadio lève le doigt et ose une question : « Abdeslam il est innocent... Pourquoi vous le gardez ? » Son interpellation jette un froid et crée un vrai malaise chez les adultes. Un journaliste dont un ami a été victime des attentats du Bataclan quitte la salle, en larmes.

Ce qui est évidemment marquant dans l'intervention de Sadio, ce n'est pas qu'il croit Salah Abdeslam

innocent, c'est le « vous » qui désigne alors les journalistes de France Inter, mais aussi son professeur et à travers eux la société à laquelle il les renvoie et à laquelle il considère ne pas appartenir. Ce « vous », ce sont ceux qui ne sont pas lui, qui ne sont pas « eux ». Soutenu par d'autres élèves, Sadio explique que, chez lui, dans son quartier, on n'a pas réagi comme « vous » à ce qu'il s'est passé le 13 novembre 2015, « nous, ça nous fait rien ».

Quand les commentateurs se complaisaient alors dans l'illusion de l'unité nationale autour des victimes des attentats, la sortie de Sadio m'avait permis d'entrevoir qu'une partie de la jeunesse française, non seulement ne se sentait pas la cible, mais ne condamnait pas les horreurs du Bataclan et des terrasses.

Alors qui est ce « nous » dont parlaient Sadio et ses camarades ? Ce « nous », ce sont des jeunes des quartiers de relégation sociale qui ne se sentent pas faire partie de la même société que les journalistes et les profs qu'ils avaient ce jour-là en face d'eux, mais pas uniquement parce qu'ils seraient victimes de discriminations ou de rejet. Leur lecture de la société est en effet souvent celle d'une société divisée selon des appartenances religieuses ou raciales, une société juxtaposée où les gens doivent être rangés dans des cases afin de cerner qui ils sont, d'où ils parlent.

Cette vision peut tourner à l'obsession chez des enfants, comme en témoignent des enseignants ou des parents d'élèves. Il faut savoir « quelle est ta religion ? » ou « c'est quoi ton origine ? » comme l'expliquait une enfant de dix ans au micro de France Inter le 25 janvier 2024¹. Et quand on répond, ce qui fut son cas, « Je ne sais pas », on s'entend dire « Oh ben tu es chrétienne alors ». Les Chrétiens, ce sont

1. Journal de 18 heures du 25 janvier 2024.

ceux qui n'ont pas d'origine... ou encore cette jeune collégienne demandant à une autre si son prénom n'est pas « un prénom juif », avant d'ajouter « j'aime pas les juifs ». Le rejet de l'autre existe : les enfants juifs quittent les écoles publiques et des élèves d'origine asiatique, d'où qu'ils viennent, sont très souvent vus comme des « Chinois » et peuvent souffrir d'un racisme qui vire au harcèlement, comme me confia, en larmes, un élève d'origine philippine, en mars 2024 : « on me parle comme un Chinois tous les jours », « on me dit que je mange du chien »...

Quand *La Fièvre* n'aborde guère la question, force est de constater que la religion occupe également une place importante dans la construction identitaire de ces jeunes. Lorsqu'en classe, le professeur explique aux élèves que 51 % des Français sont non croyants¹, certains s'étonnent, tant dans leur écosystème la croyance est unanimement partagée ou presque, et d'autres affirment « ah oui, mais ça c'est les Français », ne se considérant pas comme tels, ou plutôt considérant que les Français sont les « blancs » quand eux sont principalement originaires de pays d'Afrique. Ils tiennent à se définir d'abord par l'origine de leurs parents et il arrive régulièrement que les plaisanteries moqueuses fussent sur tel ou tel pays qui serait « plus pauvre » ou « moins fort ». Les élèves se regroupent parfois dans la cour ou virtuellement sur les boucles WhatsApp, en fonction de leur origine. C'est ainsi que peuvent exister des boucles « les Africaines » ou d'autres origines géographiques qui témoignent d'une approche parfois compartimentée de la cour d'école et, au-delà, de la société. Le port des abayas, aujourd'hui interdit, avait permis d'observer que, dans la cour, des jeunes filles se regroupaient, cette fois selon des considérations religieuses.

Ces quartiers ne sont pas présents dans *La Fièvre*, si ce n'est dans les discours du groupe de militants décoloniaux et indigénistes dont la leader, Kenza Chebli

(Lou-Adriana Bouziouane), utilise un vocabulaire bien connu de ceux qui s'intéressent à ce monde militant : « racisés », « racisme systémique », « antiracisme politique », etc. La série montre bien, à travers les échanges et conceptions de ces quelques militants, combien l'origine et la couleur de peau sont des éléments structurants d'une pensée raciale. Elle illustre parfaitement le fait que celui ou celle qui n'intègre pas cette idéologie, par le combat et l'engagement militant, ou qui adhère à son contraire, l'universalisme républicain, c'est-à-dire ne considère pas l'autre comme étant déterminé par sa seule origine ou couleur de peau, est considéré comme un traître. C'est ainsi que Fodé Thiam (Alassane Diong), le footballeur héros de la série devient un « bounty », noir dehors et blanc dedans, dès qu'il ne donne plus suite aux délires racistes des militants décoloniaux.

Il est des élèves qui s'enferment également dans des considérations raciales ou d'origine, mais pas dans l'esprit d'une Kenza Chebli. Ils ne se vivent pas comme « racisés », c'est-à-dire comme nécessairement ramenés à leur couleur de peau ou origine parce que ceux avec lesquels ils interagissent ne les considèreraient qu'à l'aune de cela. Ils se désignent eux-mêmes par leur origine, par leur religion. Ils désignent les autres par la nationalité, les « Français », c'est-à-dire ceux qui ne sont pas « eux » et qui sont « blancs », c'est-à-dire non issus de l'immigration.

Le discours politique des militants indigénistes et décoloniaux ne semble pas porter auprès de l'immense majorité de ces jeunes qui paraissent d'abord reproduire des représentations familiales, locales et culturelles. Ce discours semble d'abord être un fantasme d'universitaires qui veulent voir dans les institutions républicaines, dont l'école, des machines à discriminer, à trier en fonction de l'origine², à humilier ; qui projettent sur « la jeunesse des quartiers » des lectures politiques et idéologiques

1. « Le rapport des Français à la religion », sondage Ifop du 24 septembre 2021.

2. Voir Samia Langar, *Islam et école en France : une enquête de terrain* (préface de l'inspecteur général de l'Éducation nationale Benoît Falaize), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2021. Cette thèse de doctorat en sciences de l'éducation explique que la réislamisation de Vénissieux serait la conséquence de l'échec de la marche pour l'égalité de 1983, mais aussi du tri discriminant fait à l'école dans l'orientation des élèves. La réislamisation serait donc une réponse à la discrimination. Rien, dans la thèse, ne vient rappeler que les années 1990 sont l'époque de l'arrivée massive, fuyant la répression de l'État algérien, de militants du Front islamique du salut (FIS) qui ont été les vrais agents de cette réislamisation.

auxquelles ces mêmes jeunes n'adhèrent pas ou si peu.

Ce qui est néanmoins observable, c'est que l'école de la République, face à l'obsession de l'origine, a aujourd'hui bien du mal à porter son message universaliste en rappelant qu'à l'école il n'y a que des élèves et que ce qui les déterminerait par ailleurs (origine, religion ou pas, couleur de peau, etc.) n'entre pas en ligne de compte ni pour l'institution, ni pour les enseignants, à moins de penser, comme Kenza Chelbi et les mouvements qu'elle représente dans la série, que le racisme de la société coloniale est inconsciemment intégré et systématiquement à l'œuvre.

Des questions doivent donc être abordées de front afin de ne pas offrir sur un plateau à ceux qui ne rêvent que de cela la fracturation de la société, flattant les visions victimaires sur lesquelles surfent indigénistes et autres islamistes. La surreprésentation des enfants issus de l'immigration africaine dans les filières professionnelles, vues par certains comme l'illustration d'une volonté institutionnelle de relégation et de discrimination, est d'abord le reflet des inégalités sociales dont souffrent leurs quartiers et leurs familles, mais aussi de leur rapport complexe à l'école. Les politiques de soutien aux familles en difficulté doivent être repensées par l'apport de psychologues et d'orthophonistes, mais aussi de professeurs spécialisés dans la détection des divers troubles et difficultés scolaires, les RASED (Réseaux d'aides spécialisées aux enfants en difficulté) laminés par Nicolas Sarkozy et qui manquent cruellement aujourd'hui.

L'école doit contribuer à faire nation. Mais comment faire nation quand les territoires sont à ce point ségrégués et les écoles séparées, quand les écoles publiques des espaces de relégation sociale sont fuies par les classes moyennes – quand elles habitent encore ces quartiers – et quand l'école privée participe à construire des ghettos sociaux et culturels ? La nécessaire mixité sociale permettrait une mixité culturelle et la confrontation apaisée de visions du monde car l'école de son quartier n'est que le reflet de ce qui s'y joue. Si la pression religieuse y est forte, les enfants amènent avec eux ces représentations et la seule altérité culturelle et philosophique n'est sou-

vent que le professeur. Côté, au quotidien, d'autres enfants venus d'autres milieux ne peut être que bénéfique et permettrait de découvrir d'autres manières d'être au monde. La question de la qualité des enseignements, mais aussi des conditions dans lesquelles ceux-ci sont prodigués est ici centrale si l'école publique veut garder les élèves dont les familles s'inquiètent des modalités de la scolarité.

« Chaque jour, les racisés sont sous la menace de la police et des racistes », dit Kenza Chelbi dans la série. Comment ne pas constater que les contrôles policiers, récurrents, sont mal vécus et pas compris par nos élèves ? Cette manière d'agir de la police semble parfois relever de logiques de bandes pour lesquelles le contrôle du territoire est un enjeu permanent. Mais la police n'est pas une bande et les contrôles à répétition ne peuvent que participer à construire du ressentiment et alimenter des entrepreneurs identitaires et religieux qui n'attendent que cela pour déployer un discours victimaire dont ils font leur fonds de commerce.

La Fièvre nous annonce que la guerre civile, sur des bases identitaires, est un lendemain possible. Mais la série nous montre également que l'universalisme est la seule réponse aux déchirements d'une société devenue diverse. La coopérative au fonctionnement démocratique créée par le Racing du président François Marens (Benjamin Biolay) est une illustration des réponses à apporter à la fracturation par l'usage de la démocratie et la mise en œuvre de l'égalité par la prise en considération de chacun. L'école est un outil de cette construction citoyenne, c'est comme cela qu'elle fut pensée afin de « faire des républicains », disait Ferdinand Buisson. Mais l'école ne peut pas tout et sûrement pas seule. Le club du Racing s'engage sur la question du port d'armes, comme pour nous montrer que chaque acteur social, quel qu'il soit, a un rôle à jouer dans la construction d'une concorde républicaine. La société dans son ensemble doit aujourd'hui prendre conscience de la nécessité de construire du commun, doit avoir envie de construire ensemble afin d'éviter les confrontations entre le « nous » et le « vous » que demain semble annoncer. C'est, me semble-t-il, le message de *La Fièvre*.

La laïcité pour faire retomber la fièvre ?

– Frédéric Potier

Préfet, expert associé à la Fondation Jean-Jaurès

La Fièvre illustre avec grand talent sous la forme d'une série télévisée la prégnance des revendications culturelles et des crispations identitaires qui traversent la société française. Le football n'échappe pas à cette tendance lourde et constitue même un champ privilégié de conflits politiques entre visions de l'avenir parfaitement antagonistes. D'un côté, la tentation du communautarisme exacerbé, dans une version française décoloniale du wokisme américain, de l'autre, un repli nostalgique ultraconservateur sur une France mythifiée figée dans son passé. Dans cet espace de confrontations, la série laisse en arrière-plan un sujet majeur, celui de l'expression des convictions religieuses ou philosophiques. Il n'est cependant pas difficile d'imaginer que les personnages du footballeur star d'origine sénégalaise et de son entraîneur à l'accent rocaillieux, élevé par un père ouvrier déraciné dans les Hauts-de-France, correspondent à des idéaux types qui pourraient être approfondis. Autrement dit, d'une façon caricaturale, d'un côté la pratique de l'islam dans ses différentes variantes, de l'autre une France provinciale ou populaire dé-catholicisée ou vaguement laïcarde. Encore une fois, la série ne joue pas sur ce clivage, mais, à travers la mise en tension des revendications et des exacerbations identitaires, elle surfe implicitement sur cette opposition.

Face à cette tenaille identitaire, les républicains sincères tentent – difficilement – de se faire entendre et défendent un concept parfois mal compris, celui du principe de neutralité. Son ambition consiste à extraire de notre espace commun, celui du service public, par exemple, les formes ostentatoires d'appartenance religieuse. Cette position a récemment été confortée par la jurisprudence. Le Conseil d'État dans un arrêt du 29 juin 2023 (Association alliance

citoyenne et autres) a en effet considéré que la Fédération française de football (FFF) pouvait dans son règlement intérieur inscrire une clause de neutralité religieuse au nom du bon déroulement des activités sportives. Plus précisément, il a jugé que les fédérations sportives, chargées d'assurer le bon fonctionnement du service public dont la gestion leur est confiée, pouvaient imposer à leurs joueurs une obligation de neutralité des tenues lors des compétitions et manifestations sportives afin de garantir le bon déroulement des matchs et de prévenir tout affrontement ou confrontation. Il a ainsi estimé que l'interdiction édictée par la FFF était adaptée et proportionnée. Il va de soi que cette doctrine s'applique bien évidemment à l'expression des convictions politiques.

Cette décision, largement critiquée par une partie du monde associatif, est pourtant extrêmement précieuse en ce qu'elle permet de lutter contre la saturation des espaces publics par les expressions religieuses et politiques. Là où certains voudraient voir une discrimination systématique ou une stratégie d'invisibilisation, il faut y trouver tout au contraire la garantie d'un fonctionnement apaisé des épreuves sportives. Tout le génie du sport réside en effet dans l'abolition des différences et le respect d'un cadre commun normatif, au service du plaisir et de la beauté du jeu. C'est la raison pour laquelle l'article 50 de la Charte olympique prohibe toute « sorte de démonstration ou de propagande politique, religieuse ou raciale » dans un lieu, site ou autre emplacement olympique. Il s'agit bien, conformément aux idées du baron Pierre de Coubertin, de faire du sport moderne un lien entre les nations et les peuples par-delà leurs différences culturelles ou religieuses, et non un lieu de concurrence entre elles.

Remettre en cause cette neutralité religieuse ou politique, c'est finalement réintroduire du conflit et accentuer l'archipelisation de la France dans un espace – le football – constituant encore un objet de brassage social extrêmement important. Autoriser les signes religieux ostentatoires serait à coup sûr laisser se développer sournoisement une assignation politico-religieuse aux équipes sportives et aux fédérations qui rencontrent déjà des difficultés manifestes à endiguer des formes d'entrisme aux dépens de l'universalisme du sport (prières collectives dans les vestiaires, décalage de matchs en raison de fêtes religieuses...) sans parler des éventuels reculs sur l'émancipation des femmes ou sur la lutte contre la haine anti-LGBT.

Dès lors, il conviendrait de ne pas laisser les fédérations sportives et les clubs seuls en première ligne avec ces sujets si hautement inflammables. Peut-on laisser indéfiniment perdurer des règles diamétralement opposées entre le football et le basketball d'un côté et, de l'autre, par exemple, le handball ? L'ancien

président de la Ligue de football professionnel, l'avocat Frédéric Thiriez, plaidait ainsi récemment lors d'un colloque à l'université Toulouse Capitole pour l'extension dans le domaine du sport professionnel des principes de la loi du 15 mars 2004¹ encadrant, en application du principe de laïcité, le port de signes ou de tenues manifestant une appartenance religieuse dans les écoles, collèges et lycées publics.

Ces enjeux renvoient aussi à la nécessité de la création d'un Défenseur de la laïcité, sur le modèle du Défenseur des droits. Incarné par une personnalité reconnue pour sa compétence et son indépendance, le Défenseur de la laïcité, tel que l'envisage par exemple le député socialiste Jérôme Guedj, pourrait permettre de dépassionner ce sujet par une pédagogie et une promotion de la laïcité.

Ainsi conçue, la laïcité constitue bien un antidote à la fièvre identitaire.

1. « La loi du 15 mars 2004. Vingt ans après. Vêtements, religions et espace scolaire public », colloque organisé par IDETCOM, 14-15 mars 2024.

LA FIÈVRE DU POLITIQUE

La Fièvre ou le populisme en spectacle

– Aurélie Filippetti

Ancienne ministre, directrice de la Culture de la Ville de Paris

Lorsque l'on parle de la montée des populismes, on s'interroge beaucoup sur le pourquoi, sur les causes qui font que les peuples sont soudain la proie des démagogues, ou encore sur les points communs entre les différents types de populisme.

Éric Benzekri est toujours aussi atteint que nous par le virus de la politique mais, ayant tiré les leçons de nos échecs collectifs, il a choisi de les transformer en fictions pour mieux s'interroger sur ce qui nous a menés là où nous sommes, et nous aider à comprendre plus précisément où nous en sommes. Après *Baron noir* qui racontait le Parti socialiste, il pose dans *La Fièvre*, sa nouvelle série, la question de « l'archipelisation » de la société française. Ce concept contesté par certains politologues, il ne le prend pas pour acquis, mais comme une source de discussion. Et c'est la force de la série : ne pas asséner un message, mais montrer comment différentes analyses de mêmes faits peuvent créer des réalités divergentes, des interprétations sur lesquelles se fonderont ensuite des positions politiques. Ainsi, partant de l'idée rebattue d'une fragmentation de la société française, il en fait un sujet d'étude : si la société française était réellement archipelisée, cela se traduirait comment ? Et de partir d'un scandale dans un milieu passionnel et politique au possible, le football, pour en faire le terrain de jeu de son expérimentation politique... À savoir une fiction sociopolitique autour du popu-

lisme et de la manière dont il se nourrit d'un pendant qu'il s'est lui-même construit et qu'il appelle le « wokisme ». Identités, races, genres, nations, patriotisme, autant de notions qui peuvent s'avérer explosives selon la manière dont elles seront manipulées et nourries.

Mais loin des affirmations péremptoires, la série a l'immense mérite de montrer que la question populiste est plus celle du comment que celle du pourquoi. En effet, dans le cas du populisme, c'est la forme qui crée le fond. C'est la méthode employée qui finit par générer la percée des idées effrayantes qui sont défendues. C'est le tempo, le *timing*, la scénographie et les personnages qui rendent possible ce qui semblait inenvisageable. En ce sens, mettre en scène un personnage populiste, c'est déjà le créer. Le rendre désirable. Jouer avec notre propre tentation d'y succomber, de le trouver fascinant dans la répulsion même qu'il nous inspire. Répétez à l'envi que la société se fragmente, si l'émetteur de ce message sait y faire, et il deviendra une grille de lecture à travers laquelle tout événement sera lu. Changez cette grille de lecture, changez « l'espace émotionnel » de la communication autour du même événement et vous en changerez la perception. Ce qui l'emporte, c'est donc l'efficacité émotionnelle. Car il y a une ivresse des peuples à se laisser séduire par les populistes, comme il y a une ivresse de ceux qui les propagent à

voir à quel point elles gagnent peu à peu du terrain. Cette ivresse, c'est la fièvre, celle décrite par Zweig dans *Le monde d'hier*¹, fil rouge de la narration de Benzekri, qui nous indique au passage par ses références littéraires et sociologiques qu'ainsi notre modernité, bien que technologiquement plus équipée, n'a rien inventé. On pourrait penser que la force du populiste, c'est sa force de conviction, il nous montre qu'il n'en est rien. La conviction n'est que l'un des aspects du succès d'une communication réussie. D'ailleurs, les convictions peuvent changer, évoluer. « Chaque personnalité peut avoir six ou sept visages pour le public, nous dit l'une des protagonistes, l'essentiel est de choisir le bon au bon moment ». Rien d'authentique, nulle sincérité qui ferait la différence face à un prétendu cynisme bureaucratique. La force populiste, c'est simplement la force du spectacle, au sens où l'entendait Guy Debord : « Dans un monde réellement renversé, le vrai est un moment du faux. » Si le spectacle est bon, alors l'idée qu'il incarne l'emportera.

Dans la résistible ascension d'Arturo Ui, seules la mise en scène, la mise en récit, la construction rhétorique permettent petit à petit, de manière progressive et par étapes, le déplacement de la fenêtre d'Overton : rendre insensiblement acceptables, puis normales, puis dominantes, des idées qui au départ étaient intolérables.

On le savait depuis *The White House*, les séries, par le temps qu'elle permette d'installer et la multiplicité des points de vue, sont particulièrement adaptées pour les sujets politiques, de même que le roman l'est dans l'espace littéraire par la plasticité dont il est capable. Dans l'espace audiovisuel, c'est la série qui permet de travailler la question de la méthode de la conquête de l'opinion par des idées.

Mais la série elle-même est ici le reflet des idées politiques qu'elle évoque. Ainsi, Éric Benzekri s'est appliqué à déconstruire un certain nombre de stéréotypes de genres ou de représentations dans sa propre

construction narrative et absorber les évolutions sociales progressistes : les personnages principaux de la série, ceux qui sont les forces agissantes de la série, sont des femmes. C'est une tension agonistique entre deux femmes, la conseillère en communication de crise et la passionaria populiste, qui donne sa puissance à la narration. Rien dans leurs personnages n'est caricatural, et c'est une leçon de féminisme de voir à quel point elles incarnent à la fois des idées, des concepts, mais aussi des *role models* ni trop héroïques, ni trop abstraits. Tout dans leur combat est intellectuel, *idem* pour le personnage défendant les théories décoloniales : ce sont les femmes qui sont à la fois les idées et l'action dans une série où les idées sont l'action. Les hommes sont des accompagnants et des faire-valoir, cantonnés à l'espace footballistique qui demeure le leur – malgré tout – et dominés dès qu'il s'agit de comprendre en quoi le monde est indubitablement en train de changer.

Si les femmes permettent à l'histoire d'avancer, c'est aussi de manière dialectique : aucune thèse ne l'emporte sur une autre, c'est la disputation qui est l'objet de la série. Quelles sont les causes de l'effondrement de la confiance, de l'archipélisation de la société française, de la décadence ou non de l'Occident, de la montée d'un prétendu wokisme, toutes ces questions si souvent débattues de manière caricaturale sur nos chaînes en continu sont ici mises en perspective et disséquées avec finesse. Car de certitudes, il n'y a pas. Ce ne sont que des interrogations, qui font écho à l'inquiétude grandissante dans la société française sur l'évolution politique de nos sociétés.

Le talent d'Éric Benzekri est qu'il nous tient en haleine avec ces questions pourtant si rebattues qu'elles nous en deviennent parfois insupportables : il les rend passionnantes, stimulantes et captivantes. Il fait de la politique avec la société du spectacle. Il la rend spectaculaire, plus vraie que la réalité elle-même, en tout cas plus intelligente qu'elle ne nous semble l'être aujourd'hui

1. Stefan Zweig, *Le monde d'hier*, Paris, Gallimard, 1942.

Anatomie d'une démocratie : la participation citoyenne pour le meilleur ou pour le pire ?

– Dorian Dreuil

Expert associé à la Fondation Jean-Jaurès, co-président de l'ONG A Voté, porte-parole du collectif Démocratie ouverte

La pop culture n'a eu de cesse de raconter nos sociétés. Depuis les années 2000, les séries télévisées en font un terrain de chasse pour des fictions qui dépassent, parfois, la réalité. Pour raconter le monde politique, les Américains ont eu *West Wing* et *House of Cards*, les Danois *Borgen*, et nous autres Français, *Baron noir*. Ces trois shows sont largement entrés au panthéon des œuvres de fictions que tous les plus ou moins passionnés de politique aiment à citer en référence. Après avoir ausculté les turpitudes de la vie politique française dans *Baron noir*, Éric Benzekri change de point de vue et s'attaque aux « fractures identitaires » de la société dans *La Fièvre*. Il passe ainsi de la fiction du fait politique au fait de société. On y retrouve plusieurs ingrédients d'analyse du temps, la « civilisation du poisson rouge¹ » de Bruno Patino, les « ingénieurs du chaos² » de Giuliano da Empoli, les « nouveaux masques de l'extrême droite³ » de Raphaël Llorca ou « l'archipel français⁴ » de Jérôme Fourquet. Bien évidemment, cette première saison servira de matériau pour les sociologues, les communicants, les politistes ou les apprentis sorciers des fractures de la société française. Mais elle l'est aussi pour les activistes de la démocratie.

L'espace passionnel démocratique

Si dans la majeure partie de la série, *La Fièvre* met en scène l'effacement du politique, c'est parce que la question centrale est celle de l'organisation de notre démocratie et son évolution. Pendant qu'une partie des protagonistes font de l'innovation démocratique un rempart face aux fractures de la société, d'autres, « ingénieurs du chaos⁵ » populiste, utilisent la défiance vis-à-vis des institutions pour polariser toujours plus. Derrière la crise qui sert d'intrigue à la série, *La Fièvre* ne parle, au fond, que de démocratie, ou plutôt de son effondrement. Au plus fort de la crise mise en scène dans le show, les *spin doctors* analysent l'opinion au prisme d'un « espace passionnel identitaire » qui illustre une division idéologique entre deux pans entiers de la société (saison 1, épisode 1). Ce dont ils ne se rendent pas compte, c'est que la dramaturgie de la série se joue en fait dans l'« espace passionnel démocratique », celui où les institutions peuvent jouer contre elles-mêmes. Cet espace

1. Bruno Patino, *La civilisation du poisson rouge. Petit traité sur le marché de l'attention*, Paris, Grasset, 2019.

2. Giuliano da Empoli, *Les ingénieurs du chaos*, Paris, JC Lattès, 2019.

3. Raphaël Llorca, *Les nouveaux masques de l'extrême droite. La radicalité à l'heure Netflix*, Paris/La Tour-d'Aigues, Fondation Jean-Jaurès/l'Aube, 2022.

4. Jérôme Fourquet, *L'archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019.

5. Pour reprendre la formule de l'essai éponyme de Giuliano da Empoli dans lequel il démontre l'utilisation des algorithmes et de l'utilisation des médias sociaux pour détourner, orienter l'opinion publique à des fins électorales. Giuliano da Empoli, *Les ingénieurs du chaos*, op. cit., 2019.

passionnel met en avant le plus grand danger qui guette nos systèmes politiques, la polarisation politique. Ce processus n'est pas seulement l'expression de la fragmentation d'une société, mais aussi celui de la chute d'une démocratie, un poison lent qui se répand peu à peu. La polarisation politique empêche mécaniquement l'individu de « se penser soi-même comme un autre¹ », pour reprendre la philosophie de Paul Ricœur. Dans une société polarisée, le dialogue devient impossible et l'affrontement est inévitable, car « l'autre » est vu comme un ennemi, les pôles d'opinions semblent irréconciliables. Tout ce que la démocratie, comme régime politique, doit en réalité réguler. En 2023, Anne Chemin parlait déjà dans *Le Monde* de « fièvre des sociétés démocratiques² » à l'occasion du clivage de la société autour de la réforme des retraites. Quand on étudie l'autocratisation des régimes démocratiques dans le monde, la polarisation est souvent le facteur déclenchant. Ce phénomène est un des indicateurs qui explique la tendance internationale au recul de la démocratie au profit de l'autocratie, comme l'indique un rapport du Varieties of Democracy Institute³. Le terme de « polarisation » est d'ailleurs une occurrence qui apparaît près de 210 fois dans les 60 pages du rapport⁴. Pour une démocratie, la polarisation est comme un nuage qui précède l'orage autocratique. *La Fièvre* est de ce point de vue intéressante car elle offre une double lecture de l'enjeu démocratique. D'une part, un modèle de partage du pouvoir et de démocratisation d'un groupe social dans une entreprise, de l'autre un dispositif de démocratie délibérative, qui, détourné et dévoyé, est piégé par la polarisation qu'elle est censée combattre. Elle montre ainsi le pire ou le meilleur de l'innovation démocratique.

L'antidote, Sócrates joue les prolongations

Plus la série avance et plus la société sombre dans l'affrontement. À mi-chemin de cette première saison, la question démocratique se précise. Face aux profiteurs du chaos ambiant, Benzekri ressuscite le mythe de la démocratie corinthienne, du Sport Club Corinthians Paulista, le club de foot de São Paulo au Brésil. C'est l'histoire d'une innovation démocratique peu connue comme le Brésil sait les produire. À la différence des budgets participatifs, créés en 1989 à Porto Alegre⁵, la démocratie corinthienne n'a malheureusement pas contaminé le reste du monde.

Au cœur des années 1980 dans un Brésil en proie à la dictature militaire, le club de football de São Paulo, après une mauvaise saison sportive, réinvente sa gestion par l'auto-organisation et la démocratie permanente, une première mondiale. Tout est démocratisé : le recrutement des joueurs, l'organisation des entraînements ou des déplacements, le choix du sélectionneur ou du président. L'ensemble des éléments de la vie du club est soumis à la délibération collective puis au vote. Liberté, joie et responsabilité sont les maîtres mots de cette autogestion démocratique théorisés par l'un des joueurs, Sócrates (ça ne s'invente pas), dont la philosophie se résume par la célèbre formule « Gagner ou perdre, mais toujours en démocratie⁶ ». Le 30 mars 2024, la ville de Saint-Ouen a d'ailleurs inauguré la première rue au monde en hommage à Sócrates au Village des athlètes. Saint-Ouen étant aussi une ville du Red Star Football Club, toute ressemblance avec le Racing est évidemment fortuite. Véritable moment de grâce à la croisée de l'histoire mondiale du football et de la démocratie, l'expérience de la démocratie corinthienne a non seulement ramené de bons résultats sportifs, mais a aussi participé de l'élan de la société brésilienne amenant à sa fin la dictature militaire au profit d'un régime

1. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

2. Anne Chemin, « La polarisation, fièvre des sociétés démocratiques », *Le Monde*, 17 juin 2023.

3. Varieties of Democracy Institute, *Democracy Report 2022: Autocratization Changing Nature?*, Göteborg, Université de Göteborg, 2022.

4. Andreas Schedler, « Rethinking political polarization », *Political Science Quarterly*, vol. 138, n°3, 2023, pp. 335-359.

5. Simon Langelier, « Que reste-t-il de l'expérience pionnière de Porto Alegre ? », *Le Monde diplomatique*, 27 septembre 2011.

6. Adrien Hémar-Dohain, « Pedro Asbeg : "Sócrates était la tête pensante de cette démocratie" », *So foot.com*, 11 avril 2023.

démocratique¹. Comme à São Paulo, le club fictif du Racing au cœur se transforme en coopérative et fonde son avenir sur le partage du pouvoir.

En contraste avec le début du show qui ne montrait que quelques dirigeants sportifs prenant des décisions dans une pièce obscure et entre eux, le club devient une fourmilière lumineuse et joyeuse. On y entend les termes de « délibération démocratique » de « bénévole membre du conseil d'administration ». Un problème avec un chien sans laisse ? On passe au vote (saison 1, épisode 5). Comme dans la démocratie corinthienne, le club retrouve le chemin de la réussite sportive et même des performances économiques. La coopérative devient aussi un lieu qui recrée de la solidarité, qui fait émerger à nouveau de l'humanité. En reversant les bénéfices de ses matchs à des œuvres caritatives, le Racing n'est pas seulement un endroit démocratique qui apporte une valeur ajoutée pour la société tout entière, il devient aussi une nouvelle utopie politique. Le président élu du club, interprété par Benjamin Biolay, déclare : « Ce n'est pas qu'un mode de gouvernance, c'est une identité, une façon de voir dans le monde ce qui nous rassemble plutôt que ce qui nous divise, ce qui nous unit plutôt que ce qui nous oppose » (saison 1, épisode 5).

Ces deux exemples montrent l'intérêt, dans une société qui se referme sur elle-même, d'ouvrir les modes de gouvernance. De la réalité d'hier au Brésil à la fiction d'aujourd'hui, on retrouve à l'échelle du club de foot les trois piliers de la démocratie ouverte : la transparence, la participation et la coopération². La démocratie ouverte, popularisée en France par l'ONG éponyme, est issue du concept anglo-saxon d'*open government*, qu'on retrouve notamment dans l'Open Government Partnership (Partenariat pour un gouvernement ouvert), une instance multilatérale internationale, créée en 2011 par Barack Obama et Dilma Rousseff (présidente de la République fédérative du Brésil) pour ouvrir les modes de gouvernance politique. À travers les exemples de São Paulo ou du Racing, la série met en exergue ce qui est déjà

montré par les études empiriques sur les outils d'innovation démocratique : la délibération est une solution pour dépolieriser une communauté sociale³. Mais dès après avoir fait de la démocratie délibérative du Racing un antidote à la fièvre, le dernier épisode nous montre un dévoiement dystopique de la démocratie délibérative.

Le piège, la démocratie contre elle-même

Alors que les protagonistes s'affrontent sur un débat de société (le port d'armes), la politique revient dans la série par le prisme de l'abstention record des élections législatives, utilisée ici pour nourrir le procès en illégitimité du législateur. *La Fièvre* met en scène une « autre assemblée » tirée au sort sur la base d'un panel représentatif de la société, sous-entendu plus représentatif que l'Assemblée nationale élue. Platon et Aristote ne considèrent-ils pas le tirage au sort comme plus démocratique que l'élection ? Cette assemblée citoyenne doit refléter une « représentation vraie pour une parole de vérité ». Dans l'hémicycle du Conseil économique social et environnemental (Cese), les citoyens tirés au sort ne sont réunis que pour une soirée, télévisée bien sûr, et assistent, comme un jury, au débat qui oppose les « pour » et les « contre » le port d'armes. Contrairement aux conventions citoyennes qu'a connues la France, la construction du panel ne se fait pas seulement comme un miroir social et géographique, mais aussi sur sa diversité politique présumée.

Les ingénieurs de dispositifs participatifs et du tirage au sort tomberont sûrement de leur canapé devant l'épisode, car l'« autre assemblée » est en réalité à l'opposé d'un dispositif de bonne qualité délibérative. La délibération y est tout simplement absente. On s'y livre aux passions plus qu'aux convictions.

1. Jérôme Latta, « Socrates et la "Démocratie corinthienne" », *Les Cahiers du football*, 4 décembre 2011.

2. Romain Badouard, « Open government, open data : l'empowerment citoyen en question », dans Clément Mabi et al., *Ouvrir, partager, réutiliser*, Paris, Éditions Maison des sciences de l'homme, 2017.

3. Simon Niemeyer et al., « Twelve Key Findings in Deliberative Democracy Research », *Daedalus*, vol. 146, n°3, juillet 2017.

À l'invective plus qu'au débat. Le citoyen est en posture de spectateur et ne co-construit pas. Sous couvert d'innovation démocratique, l'assemblée tirée au sort ne fait que reproduire ce qui ne fonctionne pas dans l'assemblée élue. C'est justement ce qui est intéressant. Ce dispositif dévoyé est amené par les protagonistes les plus radicaux et classé à l'extrême droite. Cette supposée meilleure représentation de la société joue ainsi sur la défiance grandissante des citoyens envers les institutions. Cette apparence de démocratie délibérative, sous prétexte de remettre le citoyen au cœur du fonctionnement démocratique, porte un autre projet politique, celui de «déborder les institutions démocratiques par de la politique spéciale. Les soumettre à un mouvement d'opinion» (saison 1, épisode 6). Le piège se referme. Derrière la fausse promesse démocratique, la polarisation gagne à nouveau la délibération et ne permet pas de faire émerger les points de consensus comme de dissensus dans le cadre d'un débat apaisé, le compromis n'est pas possible. La démocratie délibérative doit justement prévenir la politique-spectacle impliquant un dialogue entre les citoyens tirés au sort et les élus¹.

Tout ceci se déroule au Cese qui est, aux antipodes de cette fièvre, un temple de la démocratie du compromis, du débat plutôt que de l'invective, du savoir d'usage plutôt que de la stratégie politicienne. Cet épisode rappelle deux éléments cruciaux. D'abord, les «ingénieurs du chaos» dans une stratégie populiste iront jusqu'à utiliser l'apparence d'une démocratie ouverte pour la retourner contre elle-même. Les démocrates ne sont pas toujours ceux qu'on croit. Ensuite, la délibération demande du temps et une ingénierie particulière. La méthodologie est la clé, en témoignent les enseignements de la convention citoyenne pour le climat, dont ceux de «comporter trois phases : formation, débat interne, choix et formulation des conclusions et recommandations». Une assemblée tirée au sort, quand elle fonctionne à l'opposé de celle présentée par *La Fièvre*, permet de créer les conditions du dialogue et non son clivage. Cet épisode peut aussi se voir comme un vibrant plaidoyer pour un renouveau institutionnel qui harmonise les différentes formes de légitimités

démocratiques, représentative et délibérative, permettant de créer une complémentarité entre les dispositifs pour réconcilier les citoyens avec les institutions politiques et apaiser les débats.

Chronique d'une chute annoncée de la démocratie ?

Dans la série comme dans la vie politique, l'innovation démocratique qui permet de mieux partager le pouvoir, de réinstaller un dialogue apaisé, de faire participer les citoyens aux affaires publiques est une solution à la polarisation de la société. La polarisation, véritable fièvre de notre société politique, est le premier indice qui amène à l'autocratisation d'un régime démocratique. La démocratie ne s'effondre pas d'un coup, elle s'effrite peu à peu jusqu'à disparaître dans le silence. On a souvent du mal à dater le moment précis qui a précipité sa chute. Les ennemis de la démocratie, enivrés par le populisme, sont prêts à prendre l'apparence d'authentiques démocrates pour détourner des dispositifs contre eux-mêmes.

Pour qui prend la peine de lire entre les lignes du scénario de *La Fièvre*, la série rend la question démocratique infiniment et intimement politique. Bien sûr, *La Fièvre* est une œuvre de fiction qu'on interprète aux prismes de nos propres biais. Il n'en demeure pas moins que la fin de la saison 1 dit finalement tout du match qui se profile pour les années à venir *in real life*. Les prochains rendez-vous électoraux seront ceux de la confrontation entre les usurpateurs de la démocratie délibérative, qui ne l'utilisent que pour cliver toujours plus, et ceux qui vont faire de la démocratie la solution à la fièvre de la polarisation. La question au générique est assez simple : si la polarisation est annonciatrice de la fin d'une démocratie, où en est-on en France, «avant, juste avant, longtemps avant ou alors ça a déjà commencé» ? De ce point de vue-là, tout porte à croire que la fiction dépasse bientôt la réalité. Autour de nous, «ça a déjà commencé».

1. Yves Sintomer, « Tirage au sort et démocratie délibérative. Une piste pour renouveler la politique au XXI^e siècle ? », La vie des idées, 5 juin 2012.

Protéger la République contre la fièvre

– Johanna Rolland

Maire de Nantes

Des souvenirs de Noël, j'en ai des centaines. Des souvenirs familiaux qui remontent à mon enfance. L'enthousiasme qui grandit toute la journée, les préparatifs des adultes, l'odeur du repas qui mijote dans la cuisine, la joie de retrouver toute la famille. Je me souviens aussi très bien de mon premier Noël après être devenue mère et, à mon tour, la dépositaire de ce grand mystère de Noël que tout parent cultive : faire briller les yeux des enfants. Si je raconte ces souvenirs intimes en introduction d'un rapport collectif sur la fièvre qui s'empare de notre société, c'est qu'à Nantes, l'année dernière, Noël a basculé brutalement de l'intime au champ de bataille politique.

Résumons : à Nantes, nous organisons tous les étés depuis plus de dix ans et avec grand succès un Voyage à Nantes. Il s'agit d'exposer dans nos rues des œuvres accessibles à toutes et tous gratuitement. Depuis ses débuts, les propositions artistiques font toujours le choix de décalage, du pas de côté. C'est d'ailleurs le nom d'une de nos statues emblématiques. Je ne dis pas que ces œuvres n'ont jamais suscité ni débat, ni critique, ce serait mentir. Mais ces débats sont toujours restés circonscrits, de l'ordre de ce qu'on attend habituellement, de ce qui est même souhaité devant une proposition artistique contemporaine. Il y a deux ans, à la sortie des confinements et couvre-feux liés au Covid-19, sur la suggestion de nos commerçants pour lesquels la période n'avait pas été aisée et qui voient bien que ces animations artistiques suscitent toujours une belle fréquentation de notre centre-ville, j'ai souhaité dupliquer cette proposition estivale... en hiver. Ou plus précisément pendant les fêtes de fin d'année. Bref, à Noël. La proposition était simple : compléter nos illuminations habituelles par une proposition artistique des équipes du Voyage à Nantes, toujours dans l'esprit un peu décalé qui fait la singu-

larité nantaise. Après une première édition qui n'a pas suscité grand commentaire, nous voilà à l'hiver 2023, et cette fois-ci, face à la proposition artistique (la même que l'année précédente en plus étoffée), c'est la déferlante de messages haineux sur les réseaux sociaux. Animateurs de certaines chaînes d'info en continu, chroniqueurs d'émissions de divertissement, hommes et femmes politiques d'un certain bord se sont lamentés en chœur qu'à Nantes, le père Noël était mort. Que s'est-il donc passé ?

Disons-le d'emblée : il ne m'a pas fallu attendre cette crise nantaise pour que je sache que Noël est un objet politique. Cette fête religieuse s'est aussi sécularisée et, il faut le dire, commercialisée – la couleur rouge du costume du père Noël vient de Coca-Cola. C'est un jour férié, au cœur de vacances scolaires, au cours desquelles de nombreuses rues de notre pays sont décorées et toutes les chaînes de télévision diffusent de réconfortants petits films de Noël : il n'y pas de doute, Noël est un objet politique, au sens où il occupe la place publique, l'entièreté de la *polis*. Ce que nous observons plus récemment, c'est la manière dont Noël est construit comme un « objet identitaire en danger ».

Plus précisément, Noël est devenu le lieu d'une bataille rangée où les forces à l'œuvre sont bien celles du passionnel, de l'identitaire, d'une dichotomie sociale qui pourrait laisser penser que le corps social serait à ce point « archipelisé » qu'il ne pourrait se « reconnecter ».

Ces mots, ce sont ceux de Sam Berger dans la série *La Fièvre* d'Éric Benzekri. Cette jeune femme angoissée, conseillère en communication, est rongée par le spectacle de la montée d'antagonismes irréciliables autour de puissants leviers passionnels

identitaires. Passionnels parce qu'identitaires. Ce qui est intéressant dans cette série, c'est qu'elle montre bien que l'opposition ne vient pas de nulle part, qu'elle est construite, alimentée. Et c'est bien ce qui s'est joué à Nantes autour de Noël. La « fachosphère » y a trouvé « un os en or ». Et cela dépasse bien le cas nantais.

L'extrême droite française a recentré son logiciel sur la défense de l'identité christiano-européenne. Elle prône une espèce d'identité immuable, celle d'une France éternelle. C'est au nom de cette France-là qu'elle lutte contre les éoliennes qui défigureraient les paysages et contre l'islamisation. Dans ces deux exemples, aussi éloignés soient-ils, la logique est la même : celui d'un corps pur qui serait défiguré, menacé par une agression extérieure. Hervé Juvin, euro-député du Rassemblement national (RN), expliquait ainsi en 2019, sur BFMTV, qu'« un système vivant complexe ne survit pas à des espèces invasives. Les espèces invasives, c'est aujourd'hui la finance mondialisée [...] et puis ce sont aussi les migrations de masse. Aucun système vivant complexe ne résiste à des migrations de masse ». Tout cela est très sérieusement théorisé par la Nouvelle Droite, un mouvement ethno-différentialiste d'extrême droite qui, officiellement, gomme la mention de la race, mais qui développe l'idée qu'il existe des ethnies différentes, qu'elle ne hiérarchise certes pas, mais qui ne doivent pas se mélanger sous peine de perdre leur identité.

L'extrême droite, et même une partie de la droite, ont pris Noël comme symbole de ce combat identitaire. Du point de vue de la communication, c'est diablement efficace. Plutôt que de se limiter à un discours « contre » (les migrants, l'islam...), l'extrême droite défendrait notre identité profonde. Dans un livret sur l'écologie du RN, Marine Le Pen présente en ces termes son programme pour l'écologie : « Les Français pourront continuer à sortir leur famille en voiture, à prendre des bains chauds, à apprécier le feu de bois dans la cheminée et à fêter Noël ! » Encore Noël ! Que vient donc faire cette fête religieuse dans un programme écologique ? En convoquant Noël, l'objectif de l'extrême droite, c'est de faire de la société un ring où il y aurait les gens pour et les gens contre Noël. Dans cette pensée manichéenne, la gauche progressiste, justement parce qu'elle est

progressiste, ne pourrait conserver, protéger notre héritage et ne pourrait donc qu'être opposée à Noël. Surtout, la vérité, les preuves, même irréfutables, n'y trouvent plus leur place : l'hiver dernier, il y a beau y avoir eu à Nantes des marchés de Noël, des sapins de Noël et tout ce qui va avec, la fachosphère ne lâchera pas son os.

Cette communication manichéenne est renforcée par les formats de diffusion de la parole politique souvent réduite à un message sur X (anciennement Twitter). Or, ce réseau social favorise la parole tranchante plutôt que la pensée nuancée, plus encore depuis qu'Elon Musk l'a racheté et a pris le contrôle de ses algorithmes. Chacun peut le constater : nos « feeds » sont devenus les déversoirs de tous les défouloirs. Les utilisateurs de ce réseau social y sont même incités puisque les clics, les vus, les interactions sont désormais rémunérateurs. Les *fake news* les plus farfelues sont devenues rentables sur X. Même les médias les plus sérieux sont parfois incités à choisir des titres opportunistes qui résument fort mal le contenu des articles pour susciter la curiosité, et donc le clic.

Le deuxième objectif de ce manichéisme, c'est bien sûr d'exciter les peurs. Or, l'époque complexe que nous vivons suscite forcément des craintes légitimes : la guerre de retour sur notre continent, l'urgence climatique, la difficulté à trouver un logement, la crainte de ne pas arriver à joindre les deux bouts. Une part grandissante de nos concitoyennes et de nos concitoyens en France ont l'impression de ne plus pouvoir vivre de leur travail, depuis la France rurale à celle des quartiers populaires en passant par la France périurbaine. C'est le cas notamment de cette France des « gilets jaunes » qui s'est sentie reléguée, méprisée. C'est aussi le cas de nos agriculteurs et agricultrices qui ont manifesté dans toute l'Europe, mais aussi de celles et ceux qui travaillent pour des salaires dont ils ne peuvent vivre dignement, notamment dans les métiers du soin et du service à la personne. Ce sont aussi nos classes moyennes qui éprouvent un fort sentiment de déclassement, soit pour elles-mêmes, soit pour leurs enfants, dont elles craignent qu'ils vivent moins bien qu'elles. Ce sentiment est renforcé dans les territoires désertés par les services publics, dans ces villes et villages de France où l'école primaire, l'hôpital, la poste sont désormais parfois des bâtiments vides... Toutes ces colères sont

le parfait terreau d'une fièvre savamment entretenue par les partis d'extrême droite.

Le danger est grand parce que les partis d'extrême droite réussissent le double exploit de la dédramatisa-tion et de la décomplexion. Les thèses de l'extrême droite ne sont plus seulement dans la bouche de ses candidats, mais sur les chaînes de télévision, à la radio, dans les journaux, qui sont de plus en plus entre les mains de grands groupes et de milliardaires aux visées idéologiques. La fièvre médiatique qu'ex-pose la série d'Éric Benzekri est en effet le résultat d'une machine très bien huilée par certains médias et leurs animateurs vedettes, et amplifiée par les réseaux sociaux. Cette mécanique, je l'ai bien vue à l'œuvre quand un article de *Ouest-France*, paru récemment pour présenter le bilan de mes dix années à la tête de Nantes et qui n'aurait dû avoir qu'une portée locale, a été vu près d'un million de fois. Cette audience nationale est le résultat d'un jeu de ping-pong entre certains acteurs médiatiques et une fachsphère très suivis sur les réseaux sociaux.

Est-ce à dire que la société, excitée par ce double cocktail des médias et des réseaux sociaux, est irré-conciliable ? Je ne le crois pas. D'une part, je suis d'abord convaincue, avec le philosophe Jacques Ran-cière, que l'intelligence est la chose du monde la mieux partagée. J'ai la chance, en tant que maire, d'avoir établi une relation de proximité avec les habi-tantes et les habitants. Ce qu'ils veulent, c'est d'abord et avant tout de la considération et de la vérité. Quand on dit la vérité, quand on l'explique, alors elle est entendable. Pour cesser de tendre des miroirs déformants à nos concitoyennes et à nos concitoyens, nous devons aussi lutter avec force contre la concen-tration des médias et veiller à garantir leur indépen-dance. Il faudra aussi en passer par la nécessaire régulation des réseaux sociaux dont l'affaiblissement des systèmes de modération ne garantit aujourd'hui même plus qu'ils respectent la loi.

D'autre part, je ne crois pas que la société soit davan-tage « archipelisée » aujourd'hui plus qu'hier, en tout cas pas sur les bases qu'on croit. Depuis les années 1980, ce qui s'est creusé, ce sont les écarts entre les riches et les pauvres. Il y a à un bout du spectre

français les 4 millions de mal-logés, les 330 000 per-sonnes sans domicile ou encore les 11 millions de personnes pauvres. Et, de l'autre côté, les 10 % les plus riches détiennent en France plus de la moitié du patrimoine national.

C'est notre responsabilité en tant que politique que de consolider un destin commun, d'abord à travers des mesures de justice sociale qui font de nos conci-toyennes et de nos concitoyens les habitants d'un même espace. Ce travail passe nécessairement par la force de nos services publics, en particulier l'école publique, depuis la maternelle jusqu'à l'enseigne-ment supérieur. Alors qu'on sait qu'aujourd'hui elle reproduit bien trop les inégalités, elle doit redevenir un véritable moteur de l'égalité des chances.

Je crois enfin que la gauche doit porter un discours de fierté de ce que nous sommes, qui ne soit pas le discours mortifère de l'extrême droite, mais un dis-cours républicain aussi clair que joyeux et généreux, fondé sur les valeurs de liberté, d'égalité, de frater-nité, des valeurs qui portent en elle la solidarité et re-vendiquent le droit à la différence. L'identité, ce n'est pas l'attachement au même, à l'identique, à ce qui ne change jamais. L'identité, nous en faisons toutes et tous l'expérience intime, c'est une multitude de facettes de sa personnalité, comme le résume en un très beau monologue le personnage de Sam Berger dans le premier épisode de *La Fièvre*. Elle est juive, oui, mais bien d'autres choses encore : elle est Fran-çaise, une femme et une mère, Marocaine ou encore Lituanienne par son grand-père. C'est la leçon d'Amin Maalouf qui expliquait dans *Les identités meurtrières*¹ que nous sommes un mille-feuille d'iden-tités, dont certaines strates peuvent être renforcées par les événements, excitées jusqu'à parfois devenir meurtrières. C'est pourtant justement ce mille-feuille que doit rassembler notre République autour de ses valeurs, non pas dans un retour fantasmé à une iden-tité unique et immuable qui n'a jamais existé, mais en cultivant ce qui fait notre force : un universalisme républicain qui ne broie pas les différences, une République qui n'assigne pas à des catégories, mais une République qui offre la force de l'émancipation.

Revitaliser la politique pour faire baisser la fièvre

– Arthur Delaporte

Député du Calvados

Dans *La Fièvre*, le foot, sport populaire par excellence, se retrouve au cœur d'un scandale qui, à partir d'un surgissement – le coup de boule, l'insulte potentiellement raciste – conduit à la diffusion des théories de l'extrême droite dans toute la société et à la menace d'une violence civile incontrôlable.

Si j'ai pu en 2018 étudier, en tant que chercheur, la réception de la série *Baron noir* au sein d'un autre public particulièrement concerné¹ – les cadres du Parti socialiste face à un miroir déformant –, la nouvelle série d'Éric Benzekri me confronte à un univers proche, mais décalé du politique : celui d'un monde où la communication digitale et l'interrelation entre la sphère numérique, médiatique et la société perturbent et façonnent de manière exacerbée l'espace politique.

On analysera donc ici subjectivement l'objet fictionnel qu'est *La Fièvre*, la série étant particulièrement, si l'on suit Sandra Laugier², réévaluée à l'aune de sa propre expérience, dans mon cas en tant que député-spectateur. Comme je suis amené au quotidien à évoluer dans un espace où action politique, réception médiatique et communication digitale s'entremêlent, les questionnements portés par la série font bien écho à une expérience vécue (I). Dans la série, les « extrêmes » – l'extrême gauche caricaturale et caricaturée, l'extrême droite, en revanche terrifiante de crédibilité – associés à des communicants qui défen-

dent des intérêts opposés nourrissent un espace médiatique en quête perpétuelle d'adrénaline. « Le surgissement des écrans dans le réel³ », pour reprendre les mots du scénariste Éric Benzekri, met au centre du jeu des « espaces passionnels » dont les traits sont si tirés qu'ils tendent nerveusement la société (II). Cette mise sous tension politique par *La Fièvre* relègue cependant au second plan l'un des espaces du monde politique et médiatique : la sphère politique professionnelle et partisane (III).

La fièvre depuis l'hémicycle : échos de la furie médiatique à l'ère numérique

Et « l'article 40 » surgit. Son utilisation annoncée à grand renfort de communication, suggérée par l'influenceuse d'extrême droite Marie Kinsky à un député Les Républicains (LR), relance l'intrigue à l'épisode 2 de *La Fièvre*. La figuration à l'écran d'un courrier avec en-tête de l'Assemblée nationale adressé à la procureure de Paris ne manque pas d'arracher un sourire (un peu dépité) au député qui a déjà, à deux reprises depuis le début du mandat, eu recours à cette procédure, la médiatisant également⁴.

1. Arthur Delaporte, « Quand *Baron noir* s'invite au Parti socialiste : des effets de réel aux effets sur le réel », dans Emmanuel Taïeb et Rémi Lefebvre (dir.), *Séries politiques. Le pouvoir entre fiction et réalité*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2020, pp. 35-50.

2. Sandra Laugier, *Nos vies en séries*, Paris, Flammarion, coll. « Climats », 2019, p. 106 sqq.

3. Audrey Tournier et Thomas Sotinel, « Éric Benzekri, créateur de la série *La Fièvre* : "Je voulais dépiater un scandale" », *Le Monde*, 18 mars 2024.

4. Voir par exemple mon message sur X : <https://x.com/ArthurDelaporte/status/1676248946484674561> ; « Booba accuse Dylan Thiry, des députés saisissent la justice », *HuffPost*, 26 avril 2023.

L'article 40 du code de procédure pénale, imposant à tout officier public ayant connaissance d'une infraction potentielle de la signaler à la justice afin que celle-ci décide d'entamer – ou non – des poursuites, est présenté dans la série comme un moyen de faire un « coup ». De fait, il semble aujourd'hui être devenu un levier politique de plus en plus utilisé, en particulier pour les oppositions au Parlement. *La Fièvre* participerait ainsi d'une entreprise de dévoilement des coulisses d'un rapport instrumental à l'utilisation du droit par la politique. En tant que spectateur situé, « public particulièrement concerné » pour reprendre la formulation de Sabine Chalvon-Demersay¹, je perçois bien le matériau frictionnel de *La Fièvre* à l'aune de mon expérience. Les échos de la série à l'expérience quotidienne du parlementaire sont donc multiples. Au-delà de l'épiphiénomène de l'article 40, la série interroge le rapport quotidien à la sphère numérique, aux stratégies digitales, aux effets d'emballement, à la relativité ou non des crises médiatiques, à la confrontation aux phénomènes de meute sur les réseaux sociaux qui peuvent pousser à couper un téléphone pour ne plus recevoir de notifications. Ils renvoient à des degrés divers à des expériences vécues.

La série vulgarise également les outils de mesure du corps social par les études d'opinion qui irriguent l'action politique contemporaine, non sans critiques légitimes. La pédagogie (parfois très insistante) permet plus largement au spectateur d'appréhender un certain nombre de concepts ou théories communes de l'opinion publique, diffusant la langue des acteurs du conseil politique – la fenêtre d'Overton étant dans la série le principal d'entre eux – et leurs méthodes (« quanti », « quali », échantillonnages...). Les débats sur la stratégie de communication et singulièrement la rareté médiatique, difficile à tenir à l'heure des réseaux sociaux (qu'auraient conseillé Colé et Pilhan à Mitterrand à l'heure de X ?), sont autant de sujets quotidiens pour l'élu.

Pour autant, si la série est pour son créateur Éric Benzekri un « un écran qui déborde dans le monde

réel », elle reste une œuvre de fiction et le spectateur qui cherche dans *La Fièvre* une représentation exacte de son monde ne pourra que relever l'écart avec le réel. Ainsi, la représentation de la justice est parfois grossière – une procureure de la République n'informerait pas directement le dirigeant d'un club des suites réservées à une procédure –, celle des médias parfois aussi – les journalistes de *Libé* sont loin d'être aussi caricaturaux –, mais là n'est pas l'essentiel. *La Fièvre* peut donner des clés de lecture à des séquences du quotidien. Des épisodes observés de « fièvre » sur les réseaux sociaux ont pu renvoyer à des sentiments de déjà-vu, la série armant plus largement le spectateur de grilles de lecture.

Choisir son « espace passionnel »

La série met surtout en scène les stratégies d'influence croisées de deux communicantes professionnelles. L'une, Sam Berger, se bat schématiquement pour éviter le pire, le spectre de la guerre civile qui la hante, notamment parce qu'elle le voit arriver à l'aune de ses enquêtes qualitatives (« *Winter is coming* »), et recherche la concorde – l'horizon du « Bon Gouvernement² ». Elle a choisi de rester dans l'ombre et d'aider les autres à communiquer pour tenter d'atteindre cet horizon. L'autre, Marie Kinsky, cherche en miroir le chaos et a choisi de sortir du rôle de communicante en étant sa propre égérie, tout en continuant de mener également des campagnes d'influence souterraines. Ce duel manichéen questionne la dimension éthique ou morale de la communication politique, entre instrumentalisation à des fins égotiques (Marie Kinsky souhaite-t-elle strictement jouir de son pouvoir d'influence ou de sa notoriété ?) et action efficace au service d'un idéal (est-elle guidée par la défense d'un horizon de valeurs dans lesquelles elle croit ?).

1. Sabine Chalvon-Demersay, « Enquête sur des publics particulièrement concernés. La réception comparée des séries télévisées *L'Instit* et *Urgences* », dans Daniel Céfai et Dominique Pasquier (dir.), *Les Sens du public : publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Curapp-PUF, 2003, pp. 501-521.
2. Patrick Boucheron, « « Tournez les yeux pour admirer, vous qui exercez le pouvoir, celle qui est peinte ici ». La fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti », *Annales. Histoire, sciences sociales*, vol. 60, n° 6, 2005.

L'une des scènes clés de *La Fièvre* se situe à la fin du premier épisode. Dans une réunion de crise, les responsables du club de foot dans le maelström médiatique à la suite d'une altercation entre le joueur star de l'équipe et l'entraîneur écoutent successivement deux stratégies alternatives proposées par l'agence de communication qui les accompagne. L'une vise à répondre à la crise en se plaçant dans « l'espace passionnel identifié de la bataille identitaire », en cherchant à contrecarrer, affaiblir les arguments des uns ou des autres en utilisant notamment des émetteurs relativistes. L'autre ligne, portée par Sam Berger, entend sortir de l'espace passionnel identitaire (EPI) pour déplacer ou replacer le débat dans le champ de l'espace passionnel du football (EPF). Le conflit qui oppose le joueur et son entraîneur n'est pas un contentieux lié à un racisme latent, mais bien une divergence tactique et footballistique. Déporter le débat, ou refuser de foncer tête baissée dans l'arène de l'EPI – la posture de Sam Berger –, peut sembler raisonnable – l'hypothèse est moins sulfureuse – et porteur d'un idéal positif et heureux (même s'il est immédiatement déconsidéré, comme s'il était naïf).

Sauf que l'arbitrage qui est fait par le club de foot va dans le sens de l'EPI et remet une pièce dans l'engrenage – tragique au sens classique du terme, rien ne semblant pouvoir arrêter la mécanique implacable – qui rapproche pas à pas le pays de la guerre civile. Ce « cas pratique politique », pour reprendre l'expression d'une responsable politique avec qui j'ai échangé sur sa réception de la série, peut être interprété de deux manières différentes : le choix de l'EPF aurait-il empêché la crise d'advenir ou le choix de l'EPI est-il inéluctable ? Quoi qu'il en soit, le spectateur est d'une certaine manière positionné en arbitre dans un monde où la vérité est « protéiforme » (épisode 1). En somme, ce spectateur-arbitre endosse la fonction du responsable politique. Si la série a tendance à mettre en scène l'influence des communicants mercenaires, embauchés par une banque ou un club pour défendre leur image face aux épreuves, quelle que soit leur éthique (ils défendent leurs clients, ceux qui paient¹), le politique étant alors relégué au second plan, voire impuissant (le ministre de l'Intérieur

apparaît faible, influençable, sans cap politique), la politique en tant qu'arbitrage nécessaire entre des horizons de valeurs antagonistes est partout et donc au cœur même de la série.

Contrairement à *Baron noir*, qui représentait le centre de l'espace politique (l'Élysée, les ministères, le Parlement et les partis), dans *La Fièvre*, le politique semble dépassé par une société hors de contrôle, comme « ensauvagée » par des passions identitaires que la série contribue, tout en les critiquant, à rendre incontournables.

Face à la déprise de la sphère partisane dont *La Fièvre* est un symptôme, la nécessaire revitalisation des partis

La distance essentielle avec le réel se situera peut-être dans ce quasi-effacement ou dans la dégénérescence avancée du politique : députés pantins, fanatisés par les influenceurs d'extrême droite et guidés par un narcissisme sans borne, ministres de pacotille sans colonne vertébrale, girouettes soumises aux communicants véritables *deus ex machina*, Parlement remplacé par une forme d'assemblée citoyenne représentative – une sorte de grande convention comme il y a pu en avoir sur la fin de vie ou le climat –, sphère politique polarisée entre un centre raisonnable et des extrêmes présentés comme indigénistes ou racistes dont la dangerosité semble quasi équivoque, absence des partis politiques (le seul cité étant Les Républicains sur une ligne ciotiste, extrême-droitisée). Dans l'épisode 3, le constat semble dressé, implacable : « Le débat public est toxique, c'est radicalité contre radicalité. »

La « solution » pour repolitiser la société dans la série – pour réveiller des consciences politiques amorphes – semble résider dans la capacité de mobilisation d'un club sorti du foot *business* pour se

1. Le secteur bancaire, l'assurance, Lubrizol, le club de football seraient, *a priori*, autant de clients qui se valent.

tourner vers un modèle coopératif égalitaire, un homme = une voix, où les joueurs portent (essentiellement hors du terrain de jeu) des combats solidaires, alors le jeu sur le terrain se caractérise, lui aussi, par une alchimie où l'individualisme mène à la défaite et le jeu collectif à la victoire. Comme si le champ laissé libre par la disparition du politique dans l'espace partisan et institutionnel avait été comblé par une politisation accrue d'un club devenu un quasi-« parti », portant un programme progressiste, égalitaire et fraternel, socialiste en somme. C'est – d'une certaine manière – un retour aux sources du sport comme vecteur politique. Le club de foot de *La Fièvre* est un successeur des *factiones* de l'Empire romain, ces équipes de supporters des courses de char – épreuve reine des jeux du cirque –, différenciés par leurs couleurs, leviers des mobilisations populaires, de politisation, d'engagement civique et de violence civile.

Pourtant – et c'est là où le politique que je suis prend sa distance avec la série –, pour ceux qui croient et s'engagent en politique, la politique ne peut se contenter de se réactiver hors du champ politique professionnel. L'alternative entre l'extrême gauche mouvementiste et l'extrême droite fanatisée par une égérie – qui ne s'équivalent pas – ne se situe pas seulement dans un club de foot magique ou dans un centrisme raisonnable, gestionnaire ou bienveillant, luttant contre les instrumentalisation identitaires, effaçant ou relativisant les sujets raciaux de l'espace public. Les partis, certes affaiblis, doivent être revitalisés¹. Les communicants ne peuvent se substituer aux responsables politiques qui continuent (parfois malgré eux) de porter dans l'espace public des hori-

zons de valeurs dans lesquelles ils croient. Le monde contemporain n'est pas encore – n'en déplaie aux oiseaux de mauvais augure – celui d'une « vraie déglingue » où l'espace médiatique ou numérique serait limité aux « jeux du cirque » (épisode 1). Pour autant, la société est fragilisée par les profondes mutations liées à la désaffiliation et au développement du numérique, dont la régulation (par l'action politique) s'impose.

La fatalité d'une société gangrenée par des positions extrêmes dans la série ne doit donc pas rendre le politique défaitiste. Si *Baron noir* avait été présenté comme prémonitoire à bien des égards, on achève *La Fièvre* avec le sentiment que celle-ci dépeint un horizon volontairement catastrophiste. C'est en jouant avec le vraisemblable, entremêlant réalisme noir et futurisme dystopique, que la série passionnera certainement. La force – le job – des communicants ou des scénaristes est certes de nous faire croire au moins l'espace d'un instant aux théories les plus folles. Mais quand le générique apparaît, le spectateur, sonné, se relève. Il se dit que – parce que l'horizon de la concorde n'est ni apolitique ni dépolitisé, à l'image de ce club de foot qui redevient subitement porteur de sens et d'espoir, relais des luttes sociales et de l'aspiration à l'égalité – l'engagement s'impose. Les associations ou les partis de gauche, certes affaiblis, restent aujourd'hui le seul cadre pour développer, encourager, soutenir la résistance au contre-modèle de la guerre civile. Ils ne le seront que parce qu'ils porteront, en lieu et place d'une fièvre noire, un joyeux espoir.

1. Arthur Delaporte et Sarah Kerrich, *Pour un socialisme joyeux*, Paris/La Tour-d'Aigues, Fondation Jean-Jaurès/l'Aube, 2023.

Contenir le vertige

– Anne Muxel

Directrice de recherche émérite au CNRS, directrice déléguée du Cevipof,
administratrice de la Fondation Jean-Jaurès

C'est une société française en proie aux risques de fragmentation sociale et de polarisation idéologique extrême que décortique *La Fièvre*. La menace d'une attaque de la démocratie dans sa dimension cohésive et pacifique y est tangible. Cela jusqu'à la pire éventualité d'une guerre civile. Le scénario est crédible. Cela fait plusieurs années que les résultats électoraux comme les enquêtes d'opinion ne sont pas rassurants à ce sujet. La défiance envers les institutions politiques, le fossé qui s'est creusé entre le peuple et les élites, le sentiment de n'être ni entendu ni représenté par une part de plus en plus importante de la population, la montée de la violence sociale, l'absence de perspectives, les crispations identitaires alimentent de fait un malaise omniprésent pouvant profiter aux populismes érigeant les fractures françaises en machine de guerre. Le dernier plan de l'épisode 6 est emblématique de ce climat et plutôt de mauvais présage.

La série met en scène la toute-puissance de la communication politique dans la fabrique des opinions publiques. Les communicants sont présentés comme les maîtres du jeu, *deus ex machina* capables de former les leaders d'opinion et les responsables politiques et de manipuler les citoyens dans un sens ou dans un autre. Conduire au pire, c'est-à-dire au chaos et à la violence (Marie Kinsky) ou ramener à la raison et aux principes universalistes (Sam Berger). La destinée du pays serait entre leurs mains. Le web et les réseaux sociaux sont les nouveaux champs de bataille d'une guerre sans merci et l'on peut être pris de vertige – comme Sam Berger lorsqu'elle tourne à toute allure sur sa balancelle – devant la force de frappe des algorithmes quels qu'en soient les messages sur l'opinion. Machinerie diabolique ou salvatrice, les

réseaux sociaux provoquent les crises tout autant qu'ils peuvent les défaire et les résoudre. Vertige là encore. Car en ces temps démocratiques menacés, faut-il les considérer comme des « alliés » ou comme des « ennemis » pour défendre les principes et les valeurs auxquels on croit pour assurer la cohésion de la société française ?

Leur influence ne peut être écartée et, sur cette démonstration, la série est efficace. Mais elle n'est pas toute-puissante. Les failles et les interstices indiquant que les effets de la communication ne sont plus maîtrisés sont présents et ramènent les *super women* Marie Kinsky et surtout Sam Berger – sa dépression, ses émotions à fleur de peau – à leurs tailles humaines. Rappelons que seule une minorité de Français ont confiance dans les réseaux sociaux (21 %) et dans les médias (33 %)¹. Il reste donc un vaste espace de l'opinion y échappant. Faut-il en être inquiet ou rassuré ? Ce qui est sûr, c'est que nous sommes en face d'une opinion publique confrontée à des sources d'information protéiformes dont la véracité est difficile à identifier. Ce qui est sûr aussi, c'est que nous sommes dans un temps de transition où le sentiment des Français est fait de peurs plus que d'espoirs, de défiance plus que de confiance, soit un contexte de crise donnant prise aux tentatives de manipulation des opinions et aux propagandes surfant sur le ressentiment. C'est un défi majeur pour les responsables politiques œuvrant au maintien de la confiance démocratique que de délivrer un discours crédible et surtout de mettre en place les actes lui correspondant. Car si, selon la formule bien connue des spécialistes de sociologie électorale « La télévision ne fait pas l'élection », il n'en reste pas moins vrai qu'elle peut y contribuer.

1. Enquête « Fractures françaises », Ipsos pour le Cevipof, la Fondation Jean-Jaurès, l'Institut Montaigne, *Le Monde*, novembre 2023.

La Fièvre ou la faillite du politique

– Adélaïde Zulfikarpasic

Directrice générale, BVA Xsight

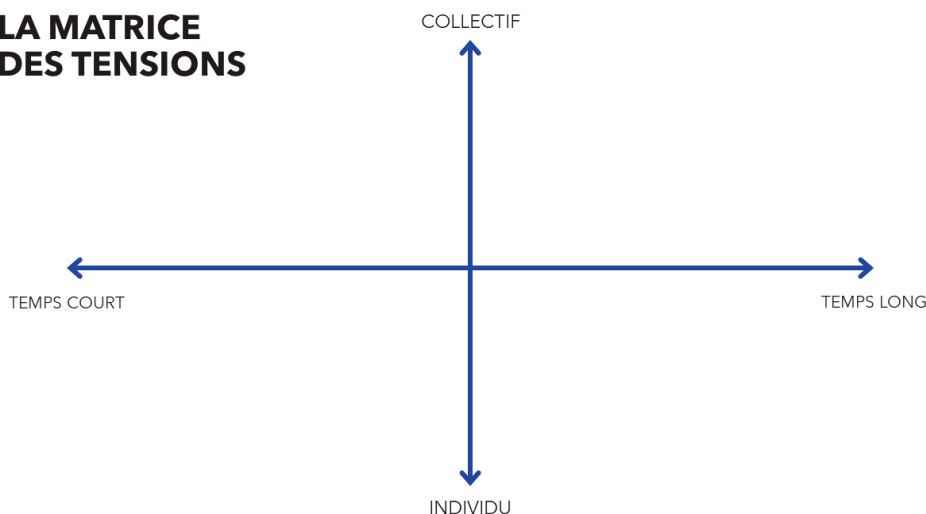
La Fièvre. La série emprunte son nom à un passage du roman de Stefan Zweig, *Le monde d'hier*¹, cité lors du troisième épisode éponyme par l'une des deux protagonistes. Mais la fièvre, c'est aussi d'un point de vue scientifique une manifestation de l'organisme traduisant la réaction du système immunitaire à un événement, une infection le plus souvent (virus, bactérie, etc.). Dans la fiction de Canal+, on assiste également à une réaction de l'organisme – cette fois le corps social et non le corps humain – à un phénomène qui l'affaiblit et lui nuit : la faillite du politique. Car c'est ce que pointe du doigt de façon dramatique la série d'Éric Benzekri : l'incapacité du politique ou des politiques à proposer un « nouveau grand récit national » parlant au plus grand nombre, leur incapacité à donner du sens, à créer du commun permettant de faire société. C'est une France fragmentée que l'on a sous les yeux. Dans le premier épisode, « Box to box », Marie Kinsky, ex-communicante devenue stand-uppeuse populiste, évoque, avec l'affaire du coup de tête donné par Fodé Thiam à son entraîneur, « le 11-Septembre du black-blanc-beur ». En d'autres termes, l'échec du multiculturalisme qui constitue notre réalité sociale, pour le meilleur et pour le pire, l'échec de ce pilier – réel ou fantasmé – du vivre-ensemble à la française, Or, pour vivre ensemble, quelle que soit l'échelle à laquelle on se situe (nationale, locale, familiale, etc.), on a besoin de créer du commun autour d'un projet. Un projet collectif. Un projet d'avenir. Un récit. Quelque chose qui nous fasse avancer, nous rassemble et nous inspire collectivement.

Dans le dernier épisode de la série, « L'autre assemblée », l'assemblée citoyenne composée pour l'émission de débat public sur le port d'armes s'appuie sur

une typologie, énoncée par un certain Jérôme, sondeur : les laissés-pour-compte, les identitaires, les militants désabusés, les libéraux optimistes et les attentistes. Cette typologie, totalement opérante au niveau des individus, peut se superposer à un autre cadre de lecture, plus global. Les grilles de lecture et d'analyse univoques de la société peuvent en effet s'avérer limitées pour décrire les changements et mutations en cours, si rapides et nombreux. Une matrice de lecture, proposée dans le cadre de l'étude « Françaises, Français, etc.² » réalisée par BVA Xsight pour la régie de la presse quotidienne régionale, 366, offre un cadre de réflexion adapté à notre époque. Cette matrice dite des tensions repose sur le croisement de deux axes, un axe temporel horizontal qui oppose temps court et temps long et un axe vertical opposant individu et collectif. On observe, en effet, que les individus opposent parfois les sujets qui leur sont particuliers et immédiats à ceux qui relèvent du collectif et du durable. Chacun, dans les différents domaines de sa vie, arbitre comme il le peut entre le présent et le futur, entre son intérêt personnel et celui de la planète. Chaque individu est mis en tension entre ces deux axes et, selon les sujets, selon les moments de sa vie, selon « la place » d'où il parle – parfois en tant que citoyen, parfois en tant que collaborateur, parfois en tant qu'employeur, ou encore parent, usager de services publics, etc., et bien souvent en étant tout cela à la fois, car l'individu est pluriel et fait cohabiter ces différentes facettes de lui-même –, arbitre comme il peut. Les individus dessinent des combinaisons d'intérêt, des agencements et oscillent selon les sujets entre l'ancrage dans le présent et l'attraction du futur, d'une part, et entre le tropisme collectif et la tentation de l'individualisme, d'autre part.

1. *Le monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* est une autobiographie de l'écrivain autrichien Stefan Zweig parue en 1943.

2. Étude disponible sur demande à 366 : ffetc@366.fr.

**LA MATRICE
DES TENSIONS**

Source : Étude « Françaises, Français, etc.¹ », BVA Xsight pour 366.

Le rôle du Politique avec un grand P devrait être de dessiner le contenu du cadran en haut à droite de cette grille de lecture, celui qui combine temps long (futur) et collectif. Pour construire ce fameux récit national qui fait défaut. Pour créer du commun. Mais aujourd'hui, et c'est très frappant dans la série, on est malheureusement beaucoup dans le cadran « temps court x individu », c'est-à-dire le cadran en bas à gauche. Ce qui d'ailleurs induit un rapport très fonctionnel à la démocratie – du point de vue des citoyens comme des politiques d'ailleurs. Les citoyens attendent des gouvernants qu'ils règlent leurs problèmes du quotidien (pouvoir d'achat, crise sanitaire, etc.), qu'ils gèrent les problèmes de chacun, au présent, qu'ils « administrent les choses ». Les politiques – du moins certains – font un usage très fonctionnel du pouvoir et de la démocratie, pour servir leurs propres intérêts. Et ne se placent pas du tout ou peu dans le cadran « temps long x collectif ». C'est ce qui explique d'ailleurs en partie la défiance croissante à l'égard du personnel politique mesurée par toutes les enquêtes d'opinion. Le politique tel que représenté dans la série ne fait pas exception. Les seuls représentants du monde politique (on notera l'absence de l'exécutif, hormis lors de la dernière scène du dernier épisode) sont un député Les Républicains

(LR) (Bertrand Latour) et surtout le ministre de l'Intérieur, Nicolas Barnet.

Si l'on devait s'amuser à placer les différents personnages de la série sur cette matrice des tensions, Nicolas Barnet se situerait clairement dans le cadran en bas à gauche. Celui qui s'ancre dans le temps court et se concentre sur l'intérêt de l'individu. Si Samuelle Berger, dite « Sam », la principale héroïne de la série, pense un temps avoir trouvé un interlocuteur à sa mesure, susceptible de dessiner avec elle une trajectoire vers le cadran en haut à droite, elle déchantait rapidement. On le voit très bien avec la scène dans l'épisode 3 où le ministre de l'Intérieur se gargarise de ses 9 points de popularité en plus gagnés à l'issue de la gestion de la crise. Le contrôle des émeutes grâce à l'instauration d'un couvre-feu rejaillit positivement sur son image et vient directement nourrir ses intérêts individuels et immédiats. À aucun moment, le ministre ne semble se réjouir d'avoir réussi à enrayer une mécanique néfaste pour la société. À aucun moment, il ne se situe sur le registre du collectif et du durable.

Sam Berger, elle, aspire à et incarne l'exact opposé. Son dévouement, son implication dans le sujet qui l'occupe (la gestion de la crise identitaire, nourrie par

1. Étude disponible sur demande à 366 : ffetc@366.fr.

Marie Kinsky sur le terreau fertile de la France archipelisée) s'apparente à de l'abnégation. Elle s'oublie totalement. Elle ne pense que collectif et jamais individu. Et même si c'est la gestion de la crise à court terme qui l'occupe, c'est ce que dit cette crise de la société sur le long terme qui l'inquiète et la bouleverse profondément. Au point de la rendre malade et de l'envoyer à l'hôpital psychiatrique.

Quid de Marie Kinsky ? Elle oscille entre les deux. Comme le dit le psy de Sam, Marie est malade du syndrome de son époque. Narcissique, préoccupée par son image, surfant – pour la nourrir – sur ce qui a du succès. Mais en même temps, on ne peut nier qu'elle propose un récit, avec une coloration qui lui est propre, certes identitaire et réactionnaire. Il ne constitue pas un récit dans lequel la nation entière peut se reconnaître, mais il rassemble un nombre très important de ses concitoyens. De ce point de vue, Marie Kinsky tend vers le cadran « temps long x collectif ». Le fait-elle volontairement ou pour nourrir ses propres ambitions ? Le doute peut planer là-dessus.

Fodé Thiam, le footballeur vedette du Racing, à l'origine de l'incident qui embrase les réseaux sociaux puis la France, pourrait être positionné doublement sur l'axe vertical : à la fois au niveau de l'individu, car il se préoccupe d'abord du bien-être de sa famille, de sa femme Fatou et de leur fille, mais aussi au niveau collectif, car c'est ce dans quoi il s'inscrit profondément. Il joue en effet dans une équipe de football, sélectionné en équipe nationale, et constitue par ailleurs un symbole pour une partie de la société. En revanche, il s'inscrit principalement dans le temps court – et éventuellement sur le moyen terme, car il se préoccupe de sa sélection en équipe nationale. Il oscille donc dans tout le carré de gauche. Il le dit lui-même lorsque Kenza Chelbi tente de le rallier à la cause des « racisés » et d'en faire leur étendard : « Je ne fais pas de politique. » Il n'est pas là pour être un symbole. En tout cas, certainement pas d'une partie seulement de la société. Par le football, il rassemble plus largement. Mais il ne s'agit pas d'un acte militant. C'est presque « malgré lui », même si l'évolution du club en coopérative engagée change un peu la donne.

Kenza Chelbi, militante décoloniale qui lutte pour les droits des « racisés », justement, où se situe-t-elle ? À la croisée des chemins sans doute. Elle lutte pour un collectif, mais partiel et non inclusif. Et qui parvient même à se diviser davantage lorsque des difficultés apparaissent. Kenza cherche par son action à façonner un futur différent tout en s'ancrant énormément dans le présent. Charlotte Pajon, la militante féministe instrumentalisée par Marie Kinsky dans les deux derniers épisodes de la série, se situe sur le même registre.

François Marens, le président du Racing, est quant à lui un personnage ambivalent. Au début, on pourrait le croire profondément ancré dans le cadran en bas à gauche, « individu x temps présent », préoccupé par l'image, la réussite et les finances de son club de foot. Mais progressivement, il dévoile un autre visage, entraîné d'ailleurs par Sam dans son sillage. Il est prêt à faire évoluer son club au nom du collectif et à mettre son club au service d'un collectif encore plus grand, la France.

Il est un autre personnage, ambivalent et bousculé puis « aspiré » par Sam : Tristan Javier, le dirigeant de Kairos, l'agence de communication de crise engagée par le Racing, patron de Sam. Centré au début de la série et pendant tous les premiers épisodes sur la réussite de son agence, au service de ses clients, il fait progressivement un pas de côté pour prendre de la hauteur sur la crise. Il la voit peu à peu dans sa globalité, dans ce qu'elle dit de la société et pourrait provoquer, et pas seulement à l'aune de ce qu'elle pourrait induire pour ses clients (en l'occurrence François Marens et le Racing). Il glisse progressivement du cadran en bas à droite vers celui en haut à gauche. Pascal Terret, l'entraîneur du Racing, est de cette graine aussi.

Finalement, dans cette série, les personnages les plus enclins à se projeter dans une logique collective et durable ne sont pas les politiques, mais « les citoyens lambda ». C'est vrai aussi dans la « vraie vie ». D'après une enquête BVA Xsight / l'Observatoire de la responsabilité sociétale des entreprises (Orse) / Fondation Jean-Jaurès de mars 2024¹, à la question de savoir à qui les Français font confiance pour faire

1. Étude « Observatoire de la perception de l'engagement des entreprises », BVA Xsight en partenariat avec la Fondation Jean-Jaurès, l'Observatoire de la responsabilité sociétale des entreprises (Orse) et Stratégies, 27 mars 2024.

évoluer positivement les choses dans le domaine environnemental, social ou sociétal, 77 % des sondés répondent « aux citoyens » contre 29 % seulement aux femmes et aux hommes politiques. Peut-on s'en satisfaire ? Je ne le crois pas. Il est urgent de dessiner ce récit qui parle au plus grand nombre, qui rassemble et nous emmène collectivement vers le futur. Et

ce n'est ni aux citoyens, ni aux entreprises (qui se dotent pourtant de missions et de raisons d'être) de le faire en priorité. C'est d'abord et avant tout aux politiques. De tous bords et pas seulement les extrêmes. Pour qu'au-delà de la faillite du politique, on n'assiste pas à la faillite de notre démocratie.

LA FIÈVRE DE LA SOCIÉTÉ

« L'engagement collectif fait reculer l'outrance »

– Laurent Berger

Ancien secrétaire général de la CFDT

Globalement, qu'avez-vous pensé de la série ? Série réaliste ? Série pessimiste ?

D'abord, je crois qu'il faut bien rappeler qu'il s'agit d'une fiction, et qu'il faut la regarder comme telle. Mais c'est une fiction qui se base sur des faits ou des craintes qui sont réels dans la société. C'est une fiction qui fait réfléchir et comme toute fiction, on se demande si tout cela pourrait arriver un jour. Et la réponse, c'est : « on ne sait pas ». Par ailleurs, c'est une série pessimiste sur l'état de tension dans notre société, mais je la trouve réaliste sur le fait notamment qu'un certain nombre de courants politiques ont justement intérêt à jouer des logiques d'affrontement, tandis que je crois qu'une majorité de la société aspire et espère une logique de confrontation positive et pacifique, avec des débats, des controverses et des discussions dans un climat apaisé et serein.

C'est là où je trouve que c'est une série intéressante : elle montre les dérives possibles d'un débat public structuré en partie par les réseaux sociaux, où la société civile serait totalement absente. Dans le fond, je ne l'ai pas regardée comme une fiction qui me foutait les jetons, mais comme une fiction qui alerte (sur-représentation des réseaux sociaux, exploitation à outrance d'un fait divers pour monter en épingle des oppositions plutôt que du commun, sur-représentation des boîtes de communication et de conseil plutôt que s'appuyer sur l'épaisseur de la société).

Société civile, épaisseur de la société... Ces éléments, on peut même parler de « corps intermédiaires », sont très absents de la série. Comment l'analysez-vous ?

En effet, la société civile qui régule et modère les conflits est absente. On ne voit que la structuration des citoyens dans leurs extrêmes. Le syndicalisme est absent également. Mais pour une raison simple : la série ne parle pas de travail. De fait, ce qui structure la vie des individus n'apparaît pas dans la série, ce qui est dommage, car je pense que c'est justement un espace de discussion, de régulation et d'acceptation des différences. J'aurais adoré, par exemple, assister à une discussion un lundi matin entre deux salariés d'une même entreprise, durant laquelle l'un raconterait le stand-up de Marie Kinsky auquel il aurait assisté durant le week-end et l'autre raconterait la manifestation organisée par Kenza Chelbi à laquelle il aurait participé. On aurait sans doute vu à quel point le lieu du travail permet d'apaiser les tensions, de mettre en discussion des divergences et donc de faire redescendre la fièvre.

L'autre grand absent de la série, c'est le politique, comme pour montrer qu'il ne sert pas à grand-chose dans la résolution de la fièvre. De fait, c'est assez réaliste, car on voit plutôt en ce moment des politiques qui ont tendance à surfer sur les faits divers, à appuyer là où ça fait mal. En cela d'ailleurs, ils ont une

responsabilité dans l'apparition et le développement des séquences de fièvre quand ils ne réagissent qu'au moment de ses montées.

Avez-vous eu à gérer des épisodes de fièvre quand vous étiez secrétaire général de la CFDT ?

Dans un syndicat, la montée de fièvre peut arriver à n'importe quel moment. Si on prend la période récente, le mouvement des « gilets jaunes » part sur les réseaux sociaux, à partir de sujets sur lesquels on alertait depuis des mois les pouvoirs publics – notamment les difficultés à vivre de son travail, le recul des services publics, le sentiment d'invisibilité. C'est un truc qui est parti très vite et qu'il fallait gérer tout en sachant que ce mouvement était dans l'incapacité d'avoir une représentation collective et que la plus grande manifestation des « gilets jaunes », c'est 250 000 personnes au maximum, contre plus de 1 million sur les grandes manifestations contre la dernière réforme des retraites. Ce type de fièvre, on l'a régulièrement dans les entreprises. La SNCF, par exemple, doit souvent gérer ça – les récents blocages des contrôleurs se sont organisés sur Facebook, en dehors des syndicats. Ce qui est toujours bizarre dans ces moments, c'est que les commentateurs se saisissent de ces événements et font croire que ce sont des phénomènes nouveaux, oubliant que, tous les jours, des citoyens œuvrent pour porter des propositions en lien avec les revendications des mouvements en question.

Il y a une volonté dans la série de montrer une forme d'extrême droite « cool », qui rigole et fait du stand-up en souriant. Ça vous inquiète ?

Je crois que ça parle exactement de ce à quoi on assiste régulièrement dans le débat public. Parce qu'on manie les bons mots, on fait croire qu'on pourrait faire un bon représentant, et si on se fait attaquer, c'est qu'on est un défenseur de la liberté... Ce qui est frappant dans la série, et très en phase avec ce qu'on vit, c'est qu'on fait passer des idées par le potache. Des amuseurs publics de mauvais goût se font passer pour des penseurs, que ce soient des journalistes médiocres ou des animateurs, qui confisquent et instru-

mentalisent des références qui ne sont pas les leurs. Tout cela se mélange pour faire une salade pas vraiment ragoutante.

Le risque, c'est que les discours de raison paraissent chiants, ennuyants. Et pour autant, le côté « coolitude » et potache de l'extrême droite ne se combat pas avec du populisme de gauche. Il faut tenir son rang et faire confiance à la raison et à la majorité raisonnable de la population.

La série remet au goût du jour une idée qui semble un peu vieillotte, la fameuse « coopérative » du Racing. C'est une idée d'avenir ?

Bon, c'est plus compliqué que ça dans la réalité de faire passer un club de football en coopérative (la question des financements, des sponsors, etc.), ça demande du temps, beaucoup de préparation, ce n'est pas aussi facile que la façon dont ça se passe dans la série. Mais à travers le symbole de la coopérative, ce que je trouve super, c'est la puissance de tout ce que permet l'engagement dans la vie des individus et d'une société. Quel que soit le mode d'engagement (à partir du moment où il est au service d'un certain nombre de valeurs), vous êtes obligés d'appréhender la complexité de la vie (des choses, des relations humaines, des enjeux) pour avoir un impact et changer les choses. Ça vous oblige à être dans une approche moins simpliste, plus nuancée, à accepter la confrontation d'idées et de points de vue autrement que par la caricature.

Dans les faits, on voit qu'à chaque fois que les individus sont dans une forme d'engagement collectif, ça fait reculer l'outrance. En plus de faire des propositions et d'impacter tel ou tel sujet, l'engagement change la vie et le climat ambiant, car l'engagement est ce qui émancipe, il permet de se connaître. D'ailleurs, dans la série, Kinsky n'émancipe personne. Les gens sont juste en train de sacraliser son discours. Mais une fois qu'on la désacralise et qu'on la remet à hauteur d'homme, rien n'est solide, tout finit par tomber.

Et ce qui est intéressant dans la série, c'est que l'engagement permet de sortir de la spirale négative et dépressive (celle du club et de Sam Berger). Les gens engagés sont plus heureux, plus optimistes.

Avec l'engagement, tu retrouves du souffle, de l'optimisme. Tu te donnes les moyens d'avoir un peu plus de prise sur les choses et tu t'en sors.

C'est en cela que les politiques ne doivent pas se dire : « C'est juste une série, c'est juste une fiction. » Ça doit les faire réfléchir sur ce qu'il se passe aujourd'hui. Ne pas rejouer la fièvre, c'est ne pas mettre de l'essence inutilement et préférer la valorisation de l'engagement.

Quel est votre personnage préféré de la série ?

Le personnage qui m'a le plus touché, c'est l'entraîneur du Racing. Le mec, il fait son boulot, il n'a pas

envie qu'on le fasse chier. Il aime ses joueurs, il est sincère. Il est représentatif de beaucoup de Françaises et de Français fatigués par ce climat délétère et qui en ont ras-le-bol qu'on politise tout, qu'on instrumentalise tout, même un moment de fête comme le football.

Et ce qui m'intéresse, avec l'entraîneur, c'est qu'il incarne bien la façon dont on peut lutter contre l'extrême droite dans ce pays : il faut partir de la sincérité des gens, de ce qu'ils sont, de leurs qualités, puis leur permettre de s'engager et de s'émanciper. Et ça, tout le monde peut s'y mettre.

Propos recueillis par Jérémie Peltier.

La Fièvre, extension du domaine du capital culturel ?

– Renaud Large

Expert associé à la Fondation Jean-Jaurès

Qu'est-ce qu'une fiction audiovisuelle ? C'est d'abord une création artistique. La série *La Fièvre* porte une esthétique qui vous saute aux yeux dès les premières images. Mais une fiction, c'est également un moyen phénoménal de communication ; dans le monde d'hier, on parlait de propagande. C'est, enfin, un projet économique, porté par une industrie, visant la conquête de parts de marché. Le cinéaste soviétique Sergueï Eisenstein cumula ces trois composantes : prosélyte zélé de l'image bolchévique, théoricien novateur de l'art visuel et agent économique produit par des sociétés cinématographiques d'État. Dans une superbe synthèse, il expliquait :

Selon mes principes artistiques, nous ne procédions pas d'une intuition créatrice, mais de la construction rationnelle d'éléments émotifs, chaque émotion devait être préalablement l'objet d'une analyse approfondie et de calculs : c'est la chose la plus importante¹.

Nous souhaitons nous concentrer sur cette troisième dimension rationnelle de la série *La Fièvre*. Nous estimons que l'offre du produit *La Fièvre* capte, de manière unique, une demande hétérogène de consommateurs. La série se positionne stratégiquement sur le marché économique de la fiction². C'est aussi de cette manière que l'on peut expliquer son succès à venir.

La captation du marché classique « de gauche » de la fiction audiovisuelle

D'après l'institut Cluster 17, les consommateurs réguliers de cinéma sont deux fois plus jeunes et diplômés. 57 % des Français qui sont allés au cinéma durant les trois derniers mois disposent d'un niveau de diplôme bac+5, ils sont deux fois plus nombreux que les non-diplômés. 55 % des 18-25 ans sont allés au cinéma sur les trois derniers mois, alors qu'ils ne sont que 29 % pour la tranche d'âge 65-74 ans et 22 % pour les 75 ans et plus. Ce public de cinéphiles avertis penche à gauche. C'est au sein des clusters (segments de population unis par des marqueurs socioculturels) de gauche que l'on retrouve la plus grande proportion de personnes ayant été au cinéma dans les trois derniers mois : 66 % des « multiculturalistes », 61 % des « progressistes », 45 % des « sociaux-démocrates » et 44 % des « solidaires »³. C'est donc la gauche *lifestyle*, particulièrement représentée par le cluster des multiculturalistes, qui constitue la part de marché la plus importante des fictions audiovisuelles. Cette gauche est déterminée d'abord par son

1. Sergueï M. Eisenstein, « Cinéma soviétique », dans Joseph Freeman (dir.), *Voices of October*, New York, Vanguard, 1930 (écrit en 1928), trad. angl. dans *Film essays*, Londres, Dennis Dobson, 1968.
2. Nous considérerons le marché de la fiction audiovisuelle comme un ensemble, sans distinguer la consommation de films et de séries. Néanmoins, même si leurs consommateurs agissent souvent à l'identique, ces deux biens culturels sont différents et répondent à des logiques d'achat propres. Il conviendra donc de nuancer l'extension des analyses de la consommation de films à celles des séries.
3. Sondage réalisé par l'institut Cluster 17 « Mieux voir le cinéma : la situation socio-culturelle de la consommation cinématographique française aujourd'hui » auprès d'un échantillon de 1924 Français représentatifs du 26 au 27 novembre 2023. <https://cluster17.com/wp-content/uploads/2024/04/Mieux-voir-le-cinema.pdf>

progressisme sur le plan sociétal, avant son positionnement sur la question sociale. Part majeure de la gauche *lifestyle*, les multiculturalistes représentent 7 % de la population française, ils sont diplômés et souvent de classe moyenne inférieure. Ils sont nombreux à travailler dans l'éducation, la culture et les arts et se distinguent par leur « ultra » progressisme sur le plan sociétal. Très écolos, ils sont en faveur d'une rupture avec l'économie de marché¹.

De ce point de vue, la série *La Fièvre* présente l'ensemble des marqueurs culturels nécessaires à la captation de ce marché classique des amateurs de films et de séries. La dramaturgie se déroule dans un milieu familial d'un public de jeunes actifs urbains. Sam Berger, l'un des protagonistes principaux, travaille au sein d'une agence de communication. Elle revendique son statut HPI (haut potentiel intellectuel). Elle déstigmatise la maladie mentale en assumant ses fragilités psychiques. Elle est suivie par un thérapeute clinicien ; une pratique plus courante et accueillie avec bienveillance au sein d'une population jeune, progressiste et citadine. Son adversaire, Marie Kinsky, joue un spectacle de stand-up dans un théâtre qu'on imagine parisien. Avec une vingtaine de comedy clubs à Paris, le stand-up est une pratique plus développée dans la capitale que dans le reste du pays.

Par ailleurs, *La Fièvre* propose un univers culturel très attractif pour les segments de gauche les plus consommateurs de fictions audiovisuelles. La problématique centrale de la série est de savoir comment éviter la guerre civile, c'est-à-dire la révolution identitaire brutale. L'auteur se demande comment conserver un destin commun dans une nation atomisée en tribus rivales. Ce thème agit comme un véritable appau pour les sociaux-démocrates et les progressistes (respectivement 45 % et 61 % d'entre eux ont fréquenté une salle obscure dans les trois

derniers mois). Ce sont des groupes extrêmement réticents aux discours « dégagistes » radicaux. Plutôt réformistes, les sociaux-démocrates sont ceux qui désirent le plus « garder le système tel qu'il est » (12 % contre 2 % dans l'ensemble de la population)². De même, les progressistes préfèrent « apporter des améliorations au système » (64 %), plutôt que le « transformer radicalement » (24 %)³. C'est d'ailleurs précisément au milieu de ces deux clusters que l'on pourrait positionner le personnage central, Sam Berger, autour de laquelle se déploie le récit⁴.

Point capital, la série *La Fièvre* ne clive pas trop brutalement avec les multiculturalistes (dont 66 % déclarent avoir été au cinéma dans les trois derniers mois). Un désamour des multiculturalistes aurait pu amputer la série d'une partie de son public. Certes, l'auteur n'est pas tendre avec la mouvance décoloniale. Il écorche volontiers les provocations de l'activiste KENZA Chelbi, dans laquelle on perçoit la double fictionnelle d'Houria Bouteldja, porte-parole du Parti des indigènes de la République. Mais la tendance indigéniste – donc KENZA Chelbi⁵ – ne représente que les ultras-multiculturalistes, la part la plus radicale de ce cluster. En prenant soin de mettre en scène la frange la plus extrême de ce cluster, le récit rassure la majorité de ce segment d'opinion qui se perçoit mécaniquement comme plus modérée. Par ailleurs, le procédé narratif ne prend jamais – loin de là – le point de vue identitaire, antagonisme absolu des multiculturalistes. C'est Marie Kinsky qui occupe ce rôle identitaire, dont la dangerosité est presque supérieure à celle de l'ultra-multiculturaliste KENZA Chelbi. Le récit tente, lui aussi, de résoudre l'enjeu sociétal des luttes contre les discriminations et les entailles portées à l'égalité du contrat social, problématiques centrales pour les multiculturalistes. Ce dispositif a tendance à anesthésier la critique des multiculturalistes.

1. Sur ce point, lire « Les multiculturalistes », Cluster17.com : <https://cluster17.com/les-clusters/cluster-1/>.

2. Voir « Les sociaux-démocrates », Cluster17.com : <https://cluster17.com/les-clusters/cluster-2/>.

3. <https://cluster17.com/les-clusters/cluster-3/>.

4. Voir la clusterisation des personnages de *La Fièvre* par l'Institut Cluster 17, compte X de Cluster 17 : https://twitter.com/cluster_17/status/1770108296927596809?s=43&t=G42Dyk5YI2hYZbOQXLbrVQ.

5. *Ibid.*

La conquête du marché émergent « républicain » de la fiction audiovisuelle

La plus grande innovation de *La Fièvre* est d'anticiper les évolutions en cours du marché audiovisuel. Les consommateurs de séries et films ont tendance à vieillir. Dotés d'un plus fort pouvoir d'achat, les seniors consomment de plus en plus de fiction audiovisuelle et souhaitent voir sur l'écran leurs marqueurs culturels de prédilection. Ainsi, la part des 40-59 ans et des 60 ans et plus ayant vu un film au cinéma dans l'année a augmenté de 10 et 11 points de pourcentage entre 2008 et 2018, passant respectivement de 55 % à 65 % et de 31 % à 42 %. La massification de certaines pratiques, notamment audiovisuelles, numériques ou encore cinématographiques, va de pair avec une réduction notable des écarts de pratique entre les populations des grandes villes et celles des espaces ruraux ou encore entre les milieux sociaux, tout au long des cinquante ans d'observation des pratiques culturelles¹. La consommation culturelle dématérialisée (plateformes de streaming,...) n'est pas en reste. La progression des abonnements à une offre de vidéo à la demande a presque doublé en deux ans : 24 % des plus de 60 ans étaient abonnés au sein de leur foyer en 2021 contre 13 % en 2019².

Au sein de cette population plus âgée et plus rurale, on retrouve des clusters plus centraux. Positionné comme le véritable pivot du système d'opinion français, le cluster des sociaux-républicains est iconique de ces nouveaux consommateurs de fictions audiovisuelles. Les « sociaux-républicains » sont majoritairement âgés (49 % ont plus de 60 ans). Ils vivent dans un territoire à dominante rurale et surtout ont un pouvoir d'achat intéressant (68 % n'ont aucune difficulté à boucler leurs fins de mois). Enfin, ils représentent 5 % de la population française, c'est-à-dire

environ 3,5 millions de personnes³. Sur le plan culturel et identitaire, les sociaux-républicains sont très attachés à l'universalisme et à la laïcité à la française en étant par exemple très favorables à l'interdiction du port du voile islamique à l'université. Ils rejettent en revanche systématiquement les approches identitaires radicales.

Ainsi, 41 % des sociaux-républicains déclarent avoir été au cinéma dans les trois derniers mois. Néanmoins, ils se sentent moins bien touchés par la fiction audiovisuelle française. Lorsqu'on leur demande de mettre une note de 1 à 10 pour évaluer s'ils se sentent bien représentés ou pas par les thématiques portées dans les films français, la note moyenne des sociaux-républicains est de 4,7 (lorsque celle des sociaux-démocrates est de 5)⁴. Nous avons donc une population qui consomme de plus en plus de fiction audiovisuelle, dispose d'un fort pouvoir d'achat, mais ne se sent pas pleinement satisfaite par l'offre qui lui est proposée.

Le dispositif narratif de *La Fièvre* est astucieux pour parvenir à capter ce public des sociaux-républicains, sans perdre le marché classique (jeune et de gauche). En plantant des marqueurs culturels universalistes et républicains, il parvient à combler le déficit qu'ils ressentent dans l'offre audiovisuelle française. En effet, *La Fièvre* décrit avec minutie cette tenaille identitaire théorisée par le politologue Laurent Bouvet⁵. Le centre universaliste et républicain de la vie publique française se retrouve attaqué par l'offensive des identitaires civilisationnels d'extrême droite (représentés dans la série par Marie Kinsky) et par les identitaires décoloniaux d'extrême gauche (représentés dans la série par Kenza Chelbi). Le spectateur de *La Fièvre* s'identifie donc aux sociaux-républicains, en suivant le récit depuis leur point de vue d'agents doublement menacés par deux radicalités antagonistes. De manière plus symbolique et anecdotique, on note quelques clins d'œil nostalgiques aux référents culturels sociaux-républicains. Durant un

1. Étude « Chiffres clés 2022 : statistiques de la culture et de la communication » publiée par le ministère de la Culture, 21 décembre 2022.

2. « Les pratiques culturelles en ligne des internautes de 65 ans et plus ont augmenté de 8 points par rapport à l'avant-crise sanitaire et concernent 74 % d'entre eux », Hadopi, n°30, décembre 2021.

3. Voir « Les sociaux-républicains », Cluster17.com : <https://cluster17.com/les-clusters/cluster-8/>

4. Sondage réalisé par l'institut Cluster 17, « Mieux voir le cinéma : la situation socio-culturelle de la consommation cinématographique française aujourd'hui », *op. cit.* <https://cluster17.com/wp-content/uploads/2024/04/Mieux-voir-le-cinema.pdf>

5. « Le concept de la «tenaille identitaire», legs utile de Laurent Bouvet », France Inter, 22 décembre 2021.

voyage en voiture, l'héroïne Sam Berger écoute avec passion la chanson *Les yeux d'Émilie* de Joe Dassin, un interprète représentatif de ce segment de la population.

Vers une nouvelle hégémonie culturelle ?

Dans les prochains mois, la série *La Fièvre* ne manquera pas d'être un succès d'audience, grâce à une offre stratégique, répondant aux lois du marché de la fiction française et de ses évolutions. On peut regretter que cette équation gagnante ne soit pas celle de plus de productions audiovisuelles françaises qui n'agrègent pas autant de parts de marché. Lors du prochain lamento sur la désaffection du public pour les biens culturels français, demandons-nous si cette déconsommation vient d'un problème de demande ou d'offre. La demande évolue de manière marginale dans le temps. En revanche, il y a fort à parier que l'offre ne réponde pas à la demande ou plutôt qu'elle ne respecte pas la diversité de la demande. Il pourrait

être intéressant d'étudier plus avant cette thèse en « clustérisant » un échantillon représentatif de films et de séries diffusés ou prochainement diffusés pour expliquer les raisons socio-culturelles de leurs échecs ou de leur succès.

Cette approche économique, presque marketing, de la production artistique peut paraître asséchante parce que calculatrice et bourgeoise. Karl Marx expliquait que « [la bourgeoisie] a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité traditionnelle, dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a fait de la dignité personnelle une simple valeur d'échange¹. » La fortune de toute œuvre d'art comporte également sa part de mystère, d'alchimie des émotions, de sensibilité irrationnelle. C'est d'ailleurs l'un des enseignements que l'on peut tirer, en tant que spectateur, de la série *La Fièvre* : seul le romantisme fragile de l'héroïne Sam Berger est en mesure de sauver le pays de la guerre civile ; pas l'impérialisme algorithmique des identitaires. Synthèse de mysticisme et de rationalité, de passion et de mélancolie, le romantisme est peut-être une réponse valable aux maux du pays, une nouvelle hégémonie culturelle en puissance.

1. Karl Marx et Friedrich Engels, *Le Manifeste du parti communiste*, (trad. Émile Bottigelli), Paris, Flammarion, 1998 [1848].

Le football comme objet culturel dans *La Fièvre* : entre mythe et réalité

– Pierre Rondeau

Co-directeur de l'Observatoire du sport de la Fondation Jean-Jaurès

La France est-elle une nation sportive, au sens politique et anthropologique du terme ? Met-elle en avant, autant que les arts et les lettres, le sport au quotidien, tant à travers ses élites qu'à travers ses pratiquants ? Finalement, quelle est la place du sport dans la culture française ?

Dans la série *La Fièvre*, tout part d'un incident ayant lieu lors des trophées UNFP du football, sorte de cérémonie des César réunissant le gratin du football national. Après une agression et une insulte à caractère raciste d'un joueur sur son entraîneur, toute la société s'embrase et cela provoque un enchaînement de réactions, jusqu'à l'interrogation sur un délitement de la société. Or, c'est une fiction et on a du mal à imaginer cela dans notre réalité, tant le football est relégué au rang de simple divertissement, de simple jeu.

Le foot peut-il vraiment être le déclencheur d'un bouleversement profond dans la société ?

En France, et c'est tout le débat sur cette nation sportive ou non, les activités physiques et sportives sont peu ou pas considérées, sont peu valorisées. On a

donc du mal à imaginer qu'une étincelle prenne avec un accident entre « millionnaires en short ». D'ailleurs, les rares fois où des événements sur des sujets sociétaux, comme l'homophobie ou le racisme, même anti-blanc, comme présenté dans la série, ont eu lieu dans le cadre très fermé du football, cela n'a pas pris. Lorsque le journaliste Pierre Ménès dénonce des faits de racisme anti-blanc dans des clubs amateurs de région parisienne, personne ne relance et personne n'investigue¹. Lorsque l'association de lutte contre l'homophobie dans le sport, Rouge Direct², enregistre des insultes dans les stades et les affiches, personne ne condamne. Pire encore, certains rétorquent qu'il ne s'agit que du « folklore du football³ ». Lorsque des mouvements citoyens dénoncent la Coupe du monde 2022 au Qatar et alertent sur les conditions de travail des ouvriers sur les chantiers des stades, la majorité des gens ferment les yeux.

En fait, il y a une forme de dichotomie entre le point de départ d'une série comme *La Fièvre* et la réalité. Dans la vraie vie, ce qui se passe dans le foot reste dans le foot et personne ne se préoccupe des conséquences ou des considérations. On retrouve cette même différence avec d'autres œuvres culturelles, comme le film *Numéro 10*⁴, diffusée sur la plateforme Amazon Prime, ou le livre de Abdelkrim Branine, *Le petit sultan*⁵. À chaque fois, le sujet du football permet de traiter des sujets de société et de faire des ponts entre les deux mondes, comme s'ils

1. Pierre Gaurand, « Pierre Ménès dénonce le “racisme anti-blanc” dans le foot et se fait tacler », Radio France, 9 septembre 2019.

2. Aymeric Le Gall, « Homophobie dans le foot : le collectif Rouge Direct porte plainte contre le DG de la LFP Arnaud Rouger », 20 minutes, 20 décembre 2023.

3. « Coupe du monde 2022 : les chants homophobes, un “folklore” pour Hugo Lloris, le brassard “One Love” abandonné », 20 minutes, 21 novembre 2022.

4. Michel Bezbakh, « *Numéro 10* : Prime Video ne mouille pas trop le maillot », *Télérama*, 26 janvier 2024.

5. Abdelkrim Branine, *Le petit sultan*, Léchelle, Zellige, 2022.

étaient intimement liés, comme si l'un devait fonctionner avec l'autre. Dans ces fictions, lorsqu'il y a des cas de racisme ou d'identité dans le sport, ils se répercutent et se reflètent directement avec la société, on ouvre des débats et des interrogations, on prend le problème à bras-le-corps et on le traite avec autant d'intensité et d'intérêt que n'importe quel fait divers.

Dans le réel, les choses ne se passent pas ainsi, parce que, fondamentalement, le football et le sport ne sont pas considérés comme ils devraient l'être : la France n'est pas une nation sportive. L'étincelle ne peut pas prendre pour toute une société lorsqu'un événement a lieu dans le microcosme du football, puisqu'il est déconsidéré, méprisé et jugé. La guerre civile, comme elle est annoncée dans la série, ne peut pas prendre à partir du football. Personne ne traite ses acteurs comme des membres à part entière, représentatifs et essentiels de la société. Un récent sondage montrait même que 58 % des Français avaient une mauvaise image ou une image nulle des footballeurs professionnels¹. Si un attaquant star frappe son coach et le traite de « sale blanc », point de départ de *La Fièvre*, aucun chercheur, aucun intellectuel, aucun observateur ne va prendre le sujet et le répercuter sur l'analyse de la société française. Tout simplement parce que personne ne fait ça et tout le monde méprise l'objet intellectuel du football.

Comment est considéré le sport parmi l'élite intellectuelle française ?

Dans son livre *Traîtres à la nation* ?², le sociologue Stéphane Beaud, normalien et professeur à l'IEP de Lille, rappelle cette anecdote où le corps professoral d'un grand établissement du supérieur français, symbole de la réussite et de l'excellence, lui avait ri au nez lorsqu'il avait proposé de traiter le football comme objet d'étude. Selon lui, « pour l'élite intel-

lectuelle, le sport reste un divertissement, un jeu, méprisable, pratiqué par les catégories inférieures. On ne peut pas analyser et traiter ce phénomène dans un centre d'étude aussi prestigieux, cela ferait tache ».

Même son de cloche pour la sociologue Béatrice Barbusse, ancienne dirigeante du club professionnel de handball, le US Ivry, et ancienne présidente du Centre national du développement du sport (CNDS) :

Nulle part, dans le supérieur, est enseigné le sport comme objet d'étude, comme objet d'illustration. Lorsqu'on veut traiter du management des organisations, de sociologie, d'histoire, d'économie, les exemples sportifs ne sont jamais cités, parce que mal vus, parce que honteux. [...] Nous sommes le pays des Lumières, on nous rappelle quotidiennement, à l'école et partout dans la société, les grands noms des philosophes des Lumières, les grands auteurs, on nous cite les grands écrivains, les grands artistes, tout le monde connaît Proust ou Zola, peut réciter du Rousseau ou du Voltaire ou se souvient de l'article 1 de la Déclaration des droits de l'homme. Par contre, les sportives et les sportifs ne sont jamais mis en avant à l'école, ne font pas partie intégrante de notre culture commune³.

Autrement dit, quand bien même des séries tentent de partir du football pour traiter de faits de société, notre culture nous empêche d'imaginer une telle chose dans la réalité. Nous ne serions pas une nation sportive au sens culturel du terme. Certes, il y a une pratique soutenue et défendue en France. Certes, le sport qui se regarde est prisé, avec des records d'audience pour de nombreuses compétitions sportives à la télévision, comme la Coupe du monde de football ou le Tour de France. Certes, nos sportives et sportifs de haut niveau performant et permettent au pays de se classer entre la 5^e et 8^e place au tableau des médailles olympiques à chaque olympiade depuis vingt-cinq ans. Mais au-delà de tout ça, le monde sportif n'est toujours pas considéré comme il se doit.

Interrogée, la directrice des sports de Radio France, Nathalie Iannetta, nous l'a confirmé lors d'un entretien :

1. « L'image du football en France », Positive Football.

2. Stéphane Beaud, *Traîtres à la nation ? Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, Paris, La Découverte, 2011.

3. Entretien direct avec l'auteur, 9 avril 2024.

Des sportifs, on en a, des champions, on en a, des grands événements aussi. En revanche, est-ce que tous ces éléments font de la France un pays de sport, la réponse est non. [...] Ce qui est à l'origine normalement de la définition d'un pays de sport, c'est la considération de ce qu'est la valeur sportive, de sa compréhension dans le vivre-ensemble, la santé, la citoyenneté, dans l'apprentissage d'un certain nombre de valeurs. Petit, lorsque vous êtes très bon en sport à l'école, on ne vous valorise pas autant que votre camarade qui est très bon en maths, histoire ou philosophie. Il y a une distorsion qui ensuite n'irrigue pas en haut. Et à la fin de la fin, nous sommes un pays de sportifs, il y a beaucoup de pratiquants en France, beaucoup plus que dans beaucoup d'autres pays, en club ou en individuel, nous sommes un pays d'événements sportifs, nous savons les accueillir et les consommer – à la télévision, les audiences sont massives. En revanche, la culture sport, qui consiste à aller voir jouer son équipe toutes les semaines, retrouver ses potes à l'entraînement deux à trois fois par semaine, être valorisé pour cette pratique, c'est ça qui manque. Quelle est la place du sport et des sportifs dans la société, sont-ils valorisés ? Sont-ils des emblèmes de la réussite à la française ? Il y a du mépris contre les sportifs, il y en a partout. On ne considère pas qu'ils incarnent une réussite à la française ? Moins que des acteurs, moins que des auteurs, moins que des chefs d'entreprise¹.

Progressivement, la France peut-elle devenir une nation sportive ?

Les choses peuvent néanmoins évoluer, et évoluent positivement. Pendant très longtemps, le monde universitaire français n'intégrait pas le sport, et le football, comme objet d'étude à part entière, contrairement à la recherche anglo-saxonne, à la pointe sur les *sports studies*², mais cela commence à changer. Des centres d'études français soutiennent de plus en plus l'approche sportive, des économistes, des socio-

logues, des historiens, des intellectuels utilisent le sport comme cas particulier, comme pierre angulaire de leur analyse, relayés par des médias intéressés, écoutés et lus par un public touché. Politiquement, la recherche est défendue et mise en avant, avec la création de différents prix universitaires, avec le soutien financier de nombreux laboratoires de recherche, le ministre de l'Économie, des Finances et de la Souveraineté industrielle et numérique, Bruno Le Maire, en collaboration avec le ministère des Sports, a créé un Observatoire de l'économie du sport³. Les grands événements sportifs, comme l'Euro de football, en 2016, la Coupe du monde féminine de football, en 2019, la Coupe du monde de rugby, en 2023 ou les Jeux olympiques d'été, en 2024, permettent à de nombreux chercheurs et universitaires, dans toutes les disciplines possibles, d'étudier des conséquences, des effets directs, indirects, induits et participent au développement des connaissances.

Le monde sportif doit aussi agir et favoriser culturellement les pratiques, ne doit pas se limiter uniquement à la défense d'une dépense calorique et d'une activité physique, mais aussi traiter les sujets de société et sortir d'une position apolitique. Le sport, et le monde sportif, doit lui aussi intégrer les problématiques sociales, de discrimination, de racisme, de sexisme, d'homophobie, etc. Il ne peut rester dans une forme de tour d'ivoire et considérer que toutes ces questions n'ont pas lieu d'être. Bien au contraire, elles font partie du système et il faut être capable de les saisir et de les traiter. Les dirigeants du monde sportif doivent cesser d'appeler à la neutralité, de refuser toute forme de dialogue et d'élévation intellectuelle, cela empêche le sport d'avoir un impact positif sur la société.

Selon Béatrice Barbusse, « revendiquer l'apolitisme en sport est une bêtise. Chose que n'a pas fait le cinéma ou la culture, où les actions et les combats sont permanents, afin d'élever les consciences et les discussions. Aujourd'hui, le cinéma, en France, n'est pas considéré comme une simple industrie du spectacle mais aussi comme une activité impliquée dans

1. Entretien de l'auteur avec Nathalie Ianetta, réalisé le 13 mars 2024.

2. Voir « Sports Studies », Université Bishop's.

3. Voir « Économie du sport – Indicateurs », Ministère des Sports et des Jeux olympiques et paralympiques.

les combats sociétaux, dans le changement, comme une activité valorisée intellectuellement, etc. Dire qu'on va au cinéma ne renvoie pas, sociologiquement, à la même pratique qu'aller au stade. Résultat, le sport n'est pas pris au sérieux¹ ».

À travers toutes ces actions et ces possibilités, le sport pourra se trouver une place au sein de l'esprit

culturel français. Mais cela prendra du temps. La série *La Fièvre* tente d'accélérer les choses. Progressivement, elle favorise l'intégration du football, du sport, comme objet culturel, comme objet social, à part entière. On ne peut que lui retenir cette initiative, en espérant que cela se poursuive, pour qu'enfin la France devienne une nation sportive.

1. Entretien direct avec l'auteur, 9 avril 2024.

LA FIÈVRE DES ESPRITS

Tenter de guérir dans une société de la « déglingue »

– Jérémie Peltier

Co-directeur général de la Fondation Jean-Jaurès

Sam Berger et les quatre pistes de guérison

Tout le monde en conviendra : l'effet recherché de la nouvelle série d'Éric Benzekri se situe évidemment dans le champ politique, de la communication et de ce qu'on appelle la fabrique de « l'opinion publique » pour faire en sorte collectivement que ce à quoi nous avons assisté avec délectation épisode après épisode, assis tranquillement sur notre canapé chaque lundi soir, n'advienne pas dans un futur proche au sein de notre société fracturée en proie à la fièvre identitaire et donc à une potentielle guerre civile.

Mais une fois que l'on a dit ça, d'autres effets, aux dimensions plus personnelles et individuelles, me semblent malgré tout majeurs dans la série, dimensions incarnées exclusivement par le personnage de Sam Berger. Car si certaines personnes se reconnaîtront et s'identifieront peut-être (mais sans jamais l'avouer) à Marie Kinsky, Sam Berger semble être représentative d'une grande majorité de la population française en ce qu'elle symbolise et incarne à elle seule le malaise, la fatigue, l'angoisse et le désarroi qui touchent bon nombre de citoyens aujourd'hui.

Ainsi, Sam Berger, dans laquelle beaucoup vont se reconnaître, est dans la série la représentante d'une époque tourmentée composée d'individus de plus en plus désemparés face au réel, plongés dans une sorte d'état dépressif et d'hypervigilance permanente au point de tomber littéralement malades. Et si Sam Berger est universelle (plus universelle que Marie Kinsky, en tout cas on l'espère), c'est qu'elle se doit de résoudre tout au long de la série une question qui taraude bon nombre d'individus quasi quotidiennement : comment guérir quand je me sens mal et fatigué à cause de la « grande déglingue » qu'est devenue l'époque, expression qui ressort dès le premier épisode dans la bouche d'une « panéliste » : « Je n'arrive plus à comprendre le monde dans lequel on vit. Comme si tout était devenu une grande déglingue. »

Survivre et guérir individuellement dans la déglingue, c'est la question, en sus des enjeux politico-footballistiques, que Sam Berger va devoir résoudre en filigrane du reste tout au long de la série. En somme, Sam Berger, c'est nous, qui passons notre temps à tâtonner pour tenter d'aller mieux et de survivre à « l'épidémie de peur » (épisode 2), tâtonnement que la série met bien en scène à travers quatre pistes ou tentatives de guérison que nous proposons brièvement ci-dessous.

Guérison médicale

La première tentative de guérison mise en lumière par la série, la plus radicale, est bien sûr médicale. Dans un moment où les problèmes de santé mentale régulièrement mis en avant dans le débat public, semblent toucher de plus en plus d'individus (et notamment la jeune génération depuis la crise sanitaire), ce n'est évidemment pas anodin que Sam Berger, pour qui la crise du Racing devient trop suffocante et trop dure à supporter dans ce qu'elle signifie à moyen terme (« une bombe à fragmentation »), décide d'être « internée volontairement » (pour reprendre l'expression de l'infirmière qui l'accueille) au sein d'une clinique psychiatrique. L'extérieur, trop insupportable, le monde, trop dur, et l'actualité, trop anxiogène, l'obligent à tenter de guérir par voie médicale. La phrase de son médecin, qui doit résonner chez bon nombre de spectateurs de la série, est en ce sens évocatrice : « Vous ne pouvez pas attendre que le monde guérisse pour vous guérir vous-même. Aucune personne ne peut porter ça sur ses seules épaules » (moment de flashback dans l'épisode 2). Malade de l'époque, abîmée par la peur, brisée par son propre excès de lucidité sur la « catastrophe qui va venir sans savoir très bien quoi » (épisode 2) du fait de sa – trop – bonne connaissance de la société française, Sam Berger doit se retirer du monde pour mieux se soigner, n'ayant plus aucune distance émotionnelle avec le réel comme bon nombre de nos concitoyens en proie à des crises d'angoisse quand ils pensent à l'avenir.

Guérison familiale

La deuxième piste de guérison, moins radicale, mais tout aussi concrète et partagée par le commun des mortels, émane de la cellule familiale. Au-delà de mettre en lumière des sujets propres à l'époque (la propension à voir des HPI partout ; la place des familles recomposées), la cellule familiale de Sam Berger est ici présente pour lui offrir – à certains moments seulement – des espaces de respiration pour

mettre le temps d'une soirée ou d'une journée la déglingue de côté. D'où sa grande détresse lorsque son fils ne répond plus à ses sms. D'où la respiration salubre lorsqu'ils se rendent tous les deux hors de Paris dans ce qu'on imagine être le château fort de Guédelon, à Treigny-Perreuse-Sainte-Colombe (en Bourgogne), un chantier de construction expérimental d'un château fort selon les techniques et les matériaux utilisés au Moyen Âge (symbole de la quatrième piste de guérison que nous évoquerons après). Cette journée, dans l'épisode 5, vaudra à Sam Berger le premier (le seul ?) remerciement de son fils de la série (« Maman, merci pour aujourd'hui, c'était trop bien »). En somme, la série met en lumière le rôle central de la famille, et encore davantage depuis la crise sanitaire et les confinements : ce à quoi on s'identifie d'abord, ce à quoi on aspire pour construire son avenir, ce dans quoi on se réfugie quand le monde déglingué ne tourne pas rond.

Guérison esthétique

La troisième piste de guérison, beaucoup plus éphémère, provient de ce que procurent l'art, la chanson, la littérature, le beau d'une façon générale dans la déglingue. En somme, une guérison temporaire permise par les petits plaisirs et les joies éphémères, incarnés dans la série par le passage d'une chanson joyeuse et populaire à la radio dans la voiture de Berger (épisode 2), la fameuse *Dans les yeux d'Émilie* de Joe Dassin, devenue depuis la dernière coupe du monde l'hymne officiel du rugby français. Moment de joie très personnel, spontané, intime, gratuit, désintéressé, qui fera sourire Berger comme nulle part ailleurs dans la série. Mais surtout, moment où, seule dans sa voiture au milieu des champs, elle vole ce plaisir à la tonalité négative de l'actualité (pour mettre la musique, elle coupe un débat autour du match France-Algérie du 6 octobre 2001 au Stade de France au cours duquel *La Marseillaise* fut sifflée). En cela, ce moment qui pourrait paraître anodin et sans intérêt aucun caractérise à lui seul tous ces petits moments de plaisir furtifs qui sauvent dans la déglingue (au même titre qu'un rayon de soleil qui nous frôle soudainement le visage momentanément ou une

balade le long de l'eau entre deux rendez-vous), même s'il s'agit de plaisirs éphémères (la maison de Fodé Thiam est en train de brûler derrière les paroles de Dassin). Ainsi, si cette guérison offerte par le hasard d'une chanson n'est pas pérenne, tout le mérite de la série est de rappeler que certains petits plaisirs gratuits et sans enjeu sauvent, un peu.

Guérison médicale, guérison familiale, guérison esthétique. Évidemment, les trois ne se valent pas. Si la première est curative (quand on ne peut plus rien faire) et donc plus lourde de conséquences, les deux suivantes sont des guérisons temporaires permises par le « pas de côté » : on met pendant quelques heures le monde à l'extérieur de chez soi pour panser nos plaies en pensant à autre chose.

L'émancipation par le collectif

Mais le grand apport de la série est d'offrir une quatrième voie de guérison à l'individu Berger pour cesser de souffrir dans le monde déglingué. Cette voie, c'est évidemment la voie collective, incarnée par la coopérative du Racing. Alors que c'est un personnage qui sourit très peu, la lumière revient instantanément dès le lancement de la coopérative. Sam Berger se transforme au contact d'autrui et de la volonté de faire (de fer) partagée par l'ensemble des composantes du club, des joueurs aux bénévoles en passant par le président et les différents salariés. À ce moment-là, même si tout n'est pas réglé, le personnage est en voie de guérison, comme en témoigne son attitude durant l'épisode 5 pendant la visite guidée de la nouvelle coopérative qu'elle organise pour une classe de jeunes enfants.

Quel est donc le message ? Sans doute que le mal-être ressenti par bon nombre d'individus dans l'époque se résout en grande partie grâce et par la présence d'autrui : par un rapport à l'autre régulier et sans défiance, par un regain de l'action collective et

de l'engagement, par des amitiés fidèles, et non par le recroquevillement, le silence et l'isolement (l'isolement et la solitude étant des maux qui semblent toucher de plus en plus de nos compatriotes depuis la crise sanitaire).

En cela, la série touche très juste sur ce que nous vivons actuellement et propose un contre-mouvement utile : en effet, si l'on reprend la phrase de Stefan Zweig citée dans la série – « Se replier sur soi-même et se taire aussi longtemps que durerait la fièvre¹ » –, nous pourrions dire sans trop nous avancer que nous sommes dans ce moment-là : fatigue démocratique (abstention), fatigue politique (désintérêt pour la chose publique), fatigue informationnelle (on coupe tout, sauf la musique). D'ailleurs, Berger est parfois à deux doigts de faire cela : se retirer, laisser faire, attendre que cela passe. Or, tout l'enjeu de la série est justement de montrer que nulle guérison ne passe par le fait de cultiver uniquement son petit chez-soi et son propre jardin, mais qu'elle passe forcément par les sociabilités, les solidarités, le fait de faire ensemble et de partager des moments communs (qu'ils soient joyeux ou malheureux). Pour le dire autrement, on ne peut pas guérir de la fièvre (individuelle et collective) dans la société du cocon². Et même s'il y a une part de cynisme, l'utilisation du collectif à des fins de guérison individuelle et personnelle est plus efficace que tenter de guérir seule dans sa chambre.

Guérison et juste milieu

Le deuxième message de la série s'agissant de la guérison individuelle (au-delà de la nécessité d'un rapport fort et renouvelé à autrui donc), c'est je crois la nécessité pour un individu qui souhaite guérir de retrouver ce que l'on pourrait appeler le « juste milieu ». En effet, si Sam Berger ne va pas bien, c'est que tout semble l'impacter avec une violence inouïe,

1. Stefan Zweig, *Le monde d'hier*, Paris, Gallimard, 2016 [1914].

2. Vincent Cocquebert, *La civilisation du cocon. Pour en finir avec la tentation du repli sur soi*, Paris, Arkhê, 2021.

victime d'une lucidité malade et donc angoissante. Ainsi, l'une des questions que pose la série, à mon sens, est la suivante : « Peut-on être lucide et heureux ? » – question bien illustrée par l'épisode 6 et le décalage entre l'ambiance de la fête foraine et la présence de pistolets partout, entre les paroles de *C'est la fête* de Michel Fugain et les images d'une saisie d'armes par le ministre de l'Intérieur. Lucide et heureux, est-ce compatible ? Évidemment, la réponse est oui, tout dépend de notre capacité à trouver le « juste milieu », que Romain Gary définissait ainsi : « Le juste milieu. Quelque part entre s'en foutre et en crever. Entre s'enfermer à double tour et laisser entrer le monde entier. Ne pas se durcir, mais ne pas se laisser détruire non plus. Très difficile¹. » C'est le dilemme permanent que doit affronter Sam Berger (se retirer ou y retourner au risque de se blesser ; attendre que la fièvre passe ou au contraire l'affronter ; décider de se foutre des affaires du monde ou continuer à s'y intéresser) et qui la rend universelle tant ce dilemme touche aujourd'hui à la fois les gens loin du jeu et les acteurs mêmes de ce qu'on appelle le « débat public », incapables de cesser de penser : « Il y a des jours où on n'a même plus le goût pour voir le goût des choses. On voudrait se dissoudre, plus penser ; c'est le drame de l'homme, ça ! Pas pouvoir s'arrêter de penser » (Bernard Blier, *Les Bons Vivants*).

Bâtir un château fort

Pour conclure, si la série *La Fièvre* est évidemment un puissant miroir de l'actualité, des réseaux sociaux, des polémiques à répétition et de la politique, elle n'en demeure pas moins une description très fine de l'état mental des individus qui composent à l'heure

actuelle notre société. En cela, elle offre quelques outils qui peuvent en effet sembler obsolètes ou vieux jeu de prime abord, mais qui pourtant sont le ciment de notre bonne santé et de l'émancipation des individus : l'action collective (plutôt que l'action ou l'activisme solitaire), le temps long (plutôt que la cause court-termiste), les sociabilités (plutôt que l'isolement) – en sus de la famille et des petits plaisirs volés sur le rythme imposé de nos vies.

En cela, le chantier de construction du château de Guédelon que vont visiter Sam et son fils dans le cinquième épisode, déjà cité plus haut, chantier utilisant uniquement des technologies anciennes pour tenter de reconstruire un château aux fondations solides comme d'antan, semble être (malgré sa courte apparition dans la série) une source d'inspiration pour l'avenir plus importante qu'elle n'y paraît. En effet, le principe de ce projet initié en 1997 est de construire un château « neuf », inspiré des châteaux voisins, en gardant comme période de référence le premier tiers du XIII^e siècle et l'architecture philippine. Sur ce chantier de temps long, 40 personnes œuvrent à la construction du château. Ouvert au public, chaque ouvrier a deux missions : construire bien sûr, et transmettre au public les enseignements sur la construction du château fort. Un peu comme les membres de la nouvelle coopérative du Racing, qui œuvrent et transmettent en même temps.

Ainsi, Guédelon ferait son apparition comme pour mieux dessiner la différence entre les batailles collectives qui visent à bâtir un château fort robuste et résistant sur le long terme et les batailles solitaires qui visent à construire un château de cartes numérique éphémère. À chacun son combat.

« Après chaque étape, il y a un problème, mais il sera bien fini un jour ce château » (Adam, épisode 5).

1. Romain Gary, *L'angoisse du roi Salomon*, Paris, Gallimard, 1987 [1979].

Zweig, *La Fièvre* et Freud

– Harold Hauzy

Psychanalyste, praticien à l'hôpital Sainte-Anne, ancien conseiller à Matignon

Il est des phrases qui, plus que d'autres, parce qu'elles agrippent une part du réel, s'ancrent dans nos esprits et se propagent de tête en tête. Cette propagation défie les lois du temps dans la mesure où même la mort n'interrompt pas ce mouvement. Il enjambe la finitude des êtres et se transmet de génération en génération.

L'œuvre d'Éric Benzekri est hantée par une de ces phrases, celle de Stefan Zweig, une âme lucide et inquiète, qui malgré son génie créatif n'a pas pu survivre à l'effondrement d'un monde :

Peu à peu, il devint impossible d'échanger avec quiconque une parole raisonnable. Les plus pacifiques, les plus débonnaires étaient enivrés par les vapeurs de sang. Des amis que j'avais toujours connus comme des individualistes déterminés s'étaient transformés du jour au lendemain en patriotes fanatiques. [...] Il ne restait dès lors qu'une chose à faire : se replier sur soi-même et se taire aussi longtemps que durerait la fièvre¹.

Et voilà que le mouvement se poursuit. Cette phrase et la fièvre qu'elle dénonce passent de tête en tête. Celle de Zweig en son temps, celle de Benzekri, celle de ses personnages Sam Berger et Marie Kinsky, et désormais les nôtres.

Mais à n'en pas douter, le constat terrible de Zweig s'est baigné dans l'encre d'un de ses amis les plus illustres et les plus fidèles, un Viennois comme lui : Sigmund Freud.

Les deux hommes ont en effet entretenu une amitié sincère faite d'admiration réciproque et d'affinités électives. Le 26 septembre 1939², c'est Zweig qui prononcera l'éloge funèbre de son vieil ami :

À chaque fois que nous tenterons de pénétrer dans le labyrinthe du cœur humain, la lumière de son esprit continuera à éclairer le chemin ». Il ajoute plus loin : « Quiconque l'a connu dans ses dernières années était consolé en une heure de conversation familière sur l'absurdité et la folie de notre monde. »

Comme l'héroïne Sam Berger, Zweig a vu venir la fièvre de son siècle. Mais fatigué d'être un spectateur impuissant de la montée du nazisme et d'un monde à la renverse et sans – peut-être – la possibilité d'une consolation de son vieil ami, il décide de mettre fin à ses jours le 22 février 1942.

Or cette œuvre de fiction qu'est *La Fièvre*, quelle est-elle sinon l'actualisation éclatante de ce penchant à la destruction commun à toute l'humanité ? Quelle est donc cette fièvre qui menace la France et plus généralement notre civilisation et qui pourrait mettre fin à notre monde ? Quel est donc ce malaise qui s'empare si souvent de Sam, lui fait tutoyer la folie jusqu'à décider de s'interner elle-même ? Ce malaise, c'est un malaise dans la civilisation. Et Freud, visionnaire, fut l'un des premiers à en révéler l'existence et à en extirper les racines dans le corps social.

Remonter la piste de l'intuition du personnage de Sam, celle d'Éric Benzekri, celle de Zweig, c'est revenir à l'amitié entre Freud et Zweig, c'est donc finalement expliquer ce qui transpire de l'œuvre de Freud dans *La Fièvre*. Et, en effet, voulu ou non, conscientisé ou non, par les créateurs de la série, il y a beaucoup de Freud dans *La Fièvre*.

1. Stefan Zweig, « Le monde d'hier », dans *Romans, nouvelles et récits*, tome 2, Paris, La Pléiade, 2013, p. 1068.

2. Cette intervention de Stefan Zweig est extraite du recueil posthume *Zeit und Welt. Gesammelte Aufsätze und Vorträge, 1904-1940*, Stockholm, Bermann-Fischer Verlag, 1943.

L'étincelle

Ce que décrit magistralement la série, c'est justement la mécanique psychique par laquelle les esprits modernes s'échauffent. Tout part d'un passage à l'acte : un joueur de football noir met un coup de tête à son entraîneur blanc. La métaphore est parfaitement choisie : peut-on trouver meilleure voie pour un esprit fiévreux que de solder sa charge pulsionnelle par un agir de la tête ? Le coup de tête, c'est bien la démonstration symbolique par excellence que l'on a perdu le contrôle de la sienne. Le tout se jouant sur un échiquier qui – depuis l'origine du jeu – voit s'affronter des pièces en tout point semblables à l'exception de leur couleur. Dans la caisse de résonance du sport global qu'est le football, cette perte de contrôle de la tête va faire une irruption tonitruante dans l'inconscient collectif.

Voilà donc qu'un acte individuel enflamme le collectif. Et chacun se trouve renvoyé à ses propres frustrations et inhibitions. Le coupable ? Comment se pourrait-il que ce soit moi ? C'est l'autre, forcément.

La série élabore parfaitement la mécanique de confrontation qui s'installe. D'un côté, la droite identitaire qui se soude et grandit dans la dénonciation du racisme anti-blancs. De l'autre, son miroir : le discours identitaire indigéniste qui hurle au racisme systémique. Une même agressivité qui prend des colorations différentes. Car le penchant à l'agression reste un trait – qu'on le veuille ou non – indestructible de la nature humaine. C'est ce que nous explique Zweig sur l'œuvre de son ami Freud :

Les jeux de l'enfant, plus authentiques, parce qu'encore libres de toute inhibition morale, montrent réellement, avec leur joyeux goût pour le militaire et leur cruauté occasionnelle, la « tendance à l'agression » de ce « ça » en nous qui se refuse obstinément à devenir un moi moral¹.

De son côté, l'inventeur de la psychanalyse nomme cliniquement cette dynamique d'agrégation des foules autour d'un bouc émissaire à travers son concept de narcissisme des petites différences :

Il est toujours possible de lier les uns aux autres dans l'amour une assez grande foule d'hommes, si seulement il en reste d'autres à qui manifester de l'agression².

Nous y sommes.

La propagation

Une autre prouesse de la mise en scène consiste à décrire la propagation de cette fièvre à travers le regard horrifié de Sam. La communicante experte en études qualitatives est aux avant-postes. Rivée sur ses panels, elle ausculte le symptôme de l'époque. Dans la salle de crise de l'agence Kairos, elle scrute en temps réel les réactions sur les réseaux sociaux. Ré-actions qui portent bien leur nom puisqu'elles n'ont plus vraiment de lien avec la symbolisation du langage, mais sont davantage des passages à l'acte parlés. La modernité nous a en effet démontré que la place de la lettre n'avait fait que se réduire comme peau de chagrin. Au commencement du monde numérique, l'homme a d'abord « tweeté », c'est-à-dire appauvri la structure du langage pour émettre des petits cris d'oiseau en 140 signes, pour finir aujourd'hui par réagir majoritairement par l'image, que ce soit *via* une photo ou une vidéo. Et de l'aveu de tous les « tutoriels » pour développer son « image sur les réseaux », les codes d'une bonne communication personnelle consisteraient à toujours privilégier l'image par rapport au mot. Voilà notre contemporain : un monde où le langage régresse, quand le passage à l'acte, lui, progresse.

Jusqu'au malaise

Nous voilà donc plongés au cœur du malaise. Le ciel s'obscurcit, l'air est lourd jusqu'à l'asphyxie. L'effondrement est possible puisque la menace d'une guerre

1. Stefan Zweig, « Sur Malaise dans la civilisation », dans Freud, *La guérison par l'esprit*, Paris, Payot Classiques, 2021, p. 191.

2. Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture*, vol. XVIII (1926-1930), Paris, Presses universitaires de France, 2021, p. 300.

de chacun contre chacun est tangible. *La Fièvre*, c'est cette œuvre de fiction par laquelle on frôle le vertige. Et c'est à n'y rien comprendre : la visée de nos sociétés démocratiques n'est-elle pas, par essence, de faire reculer la violence ? C'est même le fondement du contrat social. Pourtant, le niveau d'agressivité franchit sans cesse de nouveaux sommets.

Voilà un paradoxe qui devient insoutenable. Et dans la réalité cette fois, sondeurs et politiques tentent de combler la brèche : « Si la violence augmente, c'est parce que la civilisation recule », nous disent-ils. Imparable. Nous vivrions donc un processus de « décivilisation ». Le mot est lancé comme une rustine signifiante tentant de combler le trou du réel. Cette tautologie se voudrait rassurante, mais l'examen attentif de ce qui se déroule accentue le malaise. Car la dynamique de civilisation – entendue comme un processus menant une collectivité humaine vers un état de plus haut développement matériel, intellectuel et social – n'est pas en recul ! Le niveau des protections, des droits et des recours, celui de la reconnaissance des minorités sont en hausse constante par rapport au XIX^e siècle. Et que dire des niveaux matériels, technologiques ou encore de la production des connaissances ? Les progrès sont fulgurants.

Une fois de plus, la fiction nous aide à mieux comprendre la réalité. La série nous fait judicieusement constater que les personnages qui portent et aiguïssent le plus la violence n'ont rien de barbares décivilisés et décérébrés. Bien au contraire, ils sont même les figures de l'élite civilisée contemporaine. C'est le cas de Marie Kinsky, l'influenceuse séductrice de l'ultra-droite numérique. C'est le cas de Kenza Chelbi, la militante indigéniste parfaitement cortiquée, figure de proue de l'extrême gauche citadine. C'est le cas, enfin, de celui par lequel tout arrive : Fodé Thiam. Il incarne l'élite footballistique mondialisée.

La réalité semble bien être qu'il n'y a aucune décivilisation. S'il fallait vraiment qualifier le rythme civilisationnel actuel, il conviendrait plutôt de parler d'un mouvement d'« hypercivilisation ».

Comment est-il possible alors qu'une dynamique de civilisation s'amplifiant puisse se traduire par une menace de guerre civile ?

Il est temps de disséquer ce malaise. Freud en a débusqué la mécanique cachée dans son ouvrage, *Malaise dans la culture*¹. La dynamique civilisationnelle vise, en effet, à faire coexister des individualités ensemble. Mais cette coexistence a un coût élevé pour l'individu : le renoncement à sa satisfaction pulsionnelle et particulièrement à celle de sa pulsion agressive. Et nul besoin d'une surveillance extérieure, la prouesse civilisationnelle consiste à introjecter dans l'esprit de chacun l'entité de contrôle et de sanction qu'est le surmoi. Sévère et brutal, il va y régner en maître. Aucune excuse, il sait tout : non seulement la faute qui a été réellement commise, mais aussi son intention. L'injonction est trop forte et la culpabilité oppressante. C'est alors que la mécanique s'enraye : dans cette situation intenable, l'agressivité grandit et, selon les cas, développe du malheur, des névroses, des envies de révolte ou des passages à l'acte.

Dans la série, c'est ce carburant qui alimente les plans de guerre civile de la militante d'ultra-droite Marie Kinsky ou encore de Kenza Chelby à l'extrême gauche.

Toutes les figures qui incarnent la limitation pulsionnelle suscitent désormais une agressivité décuplée : l'État, le gouvernement, le maire, les policiers, les professeurs, les pompiers, les médecins... Dans la série, c'est le personnage de l'entraîneur de football, Pascal Terret, qui, en limitant maladroitement les rêves de gloire de son joueur fétiche, reçoit un coup de tête et se retrouve à terre. Ce phénomène nous renseigne d'ailleurs sur la chute contemporaine de la figure du père et du patriarcat en général. Constatons à quel point le masculin chute dans la série. Le président de l'agence de communication Kairos, Tristan Javier ? Il est systématiquement dépassé, voire largué, par le leadership de Sam, son bras droit. Le député LR ? Une marionnette dans les mains de l'influenceuse Marie Kinsky. Le ministre de l'Intérieur ? Incapable de penser sans Sam Berger. Cette même Sam qui, voulant rassurer son fils sur son intelligence, n'hésite pas à dire du père de l'enfant qu'il est un « con ».

Une figure du père qui, dans la société contemporaine, est donc vécue comme injuste, limitée et limitatrice. Mais comme ce père est aussi aimé, la

1. *Ibid.*

dynamique de culpabilité franchit de nouveaux sommets de plus en plus difficiles à absorber. Voilà que l'agressivité grandit à nouveau. Cette inflation de contradictions psychiques tend à épuiser les capacités de traitement de l'individu. Résultat : il échoue le plus souvent à répondre à ces commandements écrasants. Le cercle vicieux de la culpabilité et de l'agressivité repart de plus belle. À l'image de la foudre qui cherche le plus court chemin pour libérer sa charge électrique, la pulsion agressive gronde et cherche le meilleur canal pour sa décharge.

Pulsion de vie et pulsion de mort

Retour à la série. La décharge de la pulsion agressive va s'illustrer par l'affrontement final entre les deux personnages féminins au sujet du permis du port d'arme citoyen.

Le conflit psychique interne de tout un chacun est diffracté et personnifié par les deux héroïnes. D'un côté, Sam : elle représente la pulsion de vie. De l'autre, Marie Kinsky : elle incarne la pulsion de mort. Une définition de ces deux pulsions permettra une analyse plus fine. Freud explique :

Je tirai la conclusion qu'il fallait qu'il y eût, en dehors de la pulsion à conserver la substance vivante, à la rassembler en unités de plus en plus grandes, une autre pulsion opposée à elle qui tendait à dissoudre ces unités et à les ramener à l'état anorganique des primes origines. Qu'il y eût donc, en dehors de l'Eros, une pulsion de mort¹.

La pulsion de vie (Sam), c'est la tendance du vivant à unir les individus les uns aux autres, à les lier, les rassembler, que ce soit par le lien d'amour ou l'acte sexuel. C'est sa vision sublimée du club de football qui réunit des individus épars jusqu'à devenir une coopérative. Ce club-coopérative prendra évidemment position pour la vie, c'est-à-dire contre le port d'arme citoyen.

La pulsion de mort (Marie Kinsky), c'est la déliaison, elle sépare, coupe le lien jusqu'à la décharge pulsionnelle finale. Marie milite pour le port d'arme citoyen, c'est-à-dire le désir de donner la mort.

La virtuosité du scénario consiste à passer avec une grande souplesse de la scène psychique individuelle à la scène psychique collective.

Le niveau collectif, lui, est métaphorisé par l'affrontement de ces deux pulsions dans une émission de télévision du service public qui projette le conflit psychique dans cette « tête de la nation » qu'est l'Assemblée nationale. Une Assemblée réinventée pour l'occasion. Le présentateur de l'émission en guise de *teaser* proclame : « l'autre Assemblée, votre assemblée, une représentation vraie pour une parole de vérité. » On ne saurait mieux dire car cette « autre assemblée » accueillant un panel de 577 Français est épurée de ses députés, c'est-à-dire de tout surmoi qui pourrait censurer l'expression du désir profond de l'inconscient : pouvoir tuer grâce au port d'arme citoyen.

Épilogue

Alors, devons-nous une bonne fois pour toutes en finir avec la civilisation ? Bien sûr que non. Nous avons simplement oublié le caractère écrasant du conflit psychique qu'elle engendre chez l'individu. Une fois encore, la série nous met sur la piste. Sam, hypersensible et submergée par la fièvre ambiante, trouve un refuge temporaire dans son internement psychiatrique volontaire. Elle cherche là un espace qui lui permette de contenir et de verbaliser un temps son conflit psychique. Toute caricaturale qu'elle soit, voilà une image qui a le mérite de souligner qu'il faut bien préserver, socialement, des espaces pour accueillir le traitement du conflit psychique qu'impose l'hypercivilisation.

Mais dans un aveuglement collectif étonnant, les choix de civilisation de nos gouvernants aggravent la misère psychologique ambiante en supprimant

1. *Ibid.*, p. 304.

méthodiquement tous les espaces qui permettent d'aider les individus à résoudre leurs conflits internes. C'est le choix de la misère qui a été fait pour le secteur psychiatrique. Les personnels de la santé mentale – psychiatres, psychologues, infirmiers – ne sont pas reconnus. La psychanalyse, dont l'objet est pourtant de traiter ce conflit psychique, est perçue avec défiance et écartée de l'hôpital. Et enfin, la justice, ultime espace de traitement de la violence, n'a pas les moyens d'assurer sa mission.

Freud aurait pu s'adresser à Sam ou à son ami Zweig en ces termes :

La question décisive pour le destin de l'espèce humaine me semble être de savoir si et dans quelle mesure son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en

commun par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement. À cet égard, l'époque présente mérite peut-être justement un intérêt particulier. Les hommes sont maintenant parvenus si loin dans la domination des forces de la nature qu'avec l'aide de ces dernières il leur est facile de s'exterminer les uns les autres jusqu'au dernier. [...] Et maintenant il faut s'attendre à ce que l'autre des deux « puissances célestes », l'Eros éternel, fasse un effort pour s'affirmer dans le combat contre son adversaire tout aussi immortel. Mais qui peut présumer du succès et de l'issue⁷ ?

Voilà notre fièvre : nous ne souffrons pas d'une décivilisation mais bien d'une hypercivilisation privée d'espaces de décantation psychique. Et il faudra en recréer massivement si nous voulons que l'Eros l'emporte sur le Thanatos.

7. *Ibid.*, p. 333.

Sortir de l'émocratie

– David Medioni

Directeur de l'Observatoire des médias de la Fondation Jean-Jaurès, journaliste

Espace passionnel contre espace passionnel, hashtag contre hashtag, indignation contre indignation, lutte des récits... L'une des grandes réussites de *La Fièvre* tient dans la façon dont la série dépeint une société dans laquelle la raison n'a plus sa place et où seuls les ressentis, les émotions et la perception comptent. Jamais peut-être la phrase de Laurent Solly « la réalité n'a pas d'importance, seule la perception compte » racontée par Yasmina Reza dans *L'aube le soir ou la nuit*¹ sur la campagne de Nicolas Sarkozy en 2007 n'a été aussi vraie.

Comme si, finalement, la salle de veille de l'ensemble des folies de notre époque dans laquelle Sam et Tristan tentent de comprendre les logiques à l'œuvre représentait l'alpha et l'omega de tout ce qui a trait de près ou de loin à la politique comme aux médias. Comme si ce kaléidoscope en temps réel des *delirium tremens* (la fameuse déglingue évoquée dans le premier épisode) de l'époque expliquait à eux seuls notre sentiment de faire partie d'un système où ce qui nous meut et émeut compte plus que ce qui nous construit. Des maux qui interrogent les individus, les algorithmes et la plateformes du monde, mais aussi, plus largement, toutes celles et tous ceux qui font profession d'informer.

Dans cette atmosphère de divertissement où, sans divertissement, aucune information ne semble plus pouvoir se frayer un chemin, comment informer ? Dans son livre *Grands patrons de journaux face à l'avenir. Une enquête mondiale*, Alain Louyot, Prix Albert Londres 1985, constate : « Les médias sont aujourd'hui plus occupés à divertir qu'à informer. C'est cela qui crée une forme de défiance². »

Divertir plutôt que d'informer. Constat juste qui, avec la puissance carnassière de l'information en réseaux et des bulles de filtres, pourrait même se transformer en « émouvoir plutôt que d'informer ». Agacer, faire rire, faire peur, mettre en opposition, créer des affrontements, autant de logiques qui prédominent désormais dans ce que Pierre Bourdieu appelait le « champ médiatique³ » augmenté par la puissance du flux permanent et du cercle vicieux dans lequel politiques, journalistes, influenceurs, militants et citoyens sont enfermés. Personne n'est l'unique coupable, mais tout le monde est responsable de l'idéal démocratique qui passe du *demos* au *laos*, cette foule bigarrée et informe qui ne vient au contact de l'information que par le biais de l'émotion, de l'activation de sérotonine et du fameux cerveau droit, siège des émotions, hémiplegiques de la réflexion.

Il serait possible d'objecter que le phénomène n'est pas nouveau. Déjà dans son *Se distraire à en mourir*, paru en 1985 et réédité à la fin des années 1990, Neil Postman, auscultant l'ère de la télévision, écrivait :

En Amérique chacun a le droit d'avoir son opinion, ce qui est bien utile pour les enquêteurs. Mais ce sont là des opinions d'une toute autre nature que celles que l'on pouvait avoir au XVIII^e ou au XIX^e siècle. Il serait plus exact de parler d'émotions plutôt que d'opinions, ce qui tiendrait compte du fait qu'elles changent d'une semaine à l'autre, comme nous le montrent les sondages. La télévision modifie le sens « d'être informé » en créant un type d'information qu'il serait plus correct d'appeler la désinformation. J'emploie ce mot dans le sens bien précis que lui donnent les espions (la CIA ou au KGB). Désinformation ne signifie pas fausse information. Cela signifie information trompeuse

1. Yasmina Reza, *L'aube le soir ou la nuit*, Paris, Flammarion, 2007, p. 44.

2. Alain Louyot, *Grands patrons de journaux face à l'avenir. Une enquête mondiale*, Paris, Odile Jacob, 2016.

3. Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Paris, Liber Raisons d'agir, 1996.

– information déplacée, hors de propos, fragmentaire ou superficielle –, une information qui donne l'illusion de savoir quelque chose mais qui, en fait, vous éloigne de la véritable connaissance¹.

Et ce dernier d'enfoncer le clou :

Je ne veux pas dire que les nouvelles télévisées ont pour objectif délibéré de priver les Américains d'une compréhension cohérente, et intégrée dans son contexte, de leur monde. Je veux dire que, quand les nouvelles sont ainsi présentées sous forme de divertissement, c'est un résultat inévitable. En disant que la télévision divertit mais n'informe pas, j'exprime une chose beaucoup plus grave que si je disais que nous étions privés d'information vraie. Nous sommes en train de perdre la notion de ce que signifie être bien informé. L'ignorance est toujours corrigible. Mais qu'adviendra-t-il si nous prenons l'ignorance pour de la connaissance² ?

Relire et remplacer « télévision », par « réseaux sociaux ». Relire et ajouter à « divertir » les verbes : « émouvoir », « faire peur », « exciter », « attiser ». Être, ici et maintenant, en 2024 et dans la fièvre décrite par la série d'Éric Benzekri. Une fièvre émotionnelle plutôt qu'informationnelle. Ou plutôt une fièvre qui se couvre de l'apparat de l'information pour mieux activer les passions. Tristes, le plus souvent.

Ce qui est nouveau s'incarne dans le robinet, le flux permanent, les déversoirs numérique et cathodique qui s'alimentent l'un l'autre de polémique en polémique sans que jamais personne ne puisse réellement appuyer sur le bouton stop, à tel point que même la presse écrite se voit contrainte d'embrayer le pas. Cercle vicieux.

Reste que ce cercle fiévreux et vicieux n'est pas éternel. « Messieurs, faites chiant », lançait en 1944 Hubert Beuve-Méry, le fondateur du *Monde*, à ses journalistes pour dire à quel point il souhaitait des informations sourcées, vérifiées, documentées, afin que le lecteur puisse se forger son opinion sur un sujet. Façon pour lui de marteler sa conviction : celle qui fait de l'information une chose sérieuse et un brin précieux pour comprendre la complexité du monde et mieux l'appréhender. « Faire chiant ». Faire

chiant pour contrebalancer. Faire chiant pour revenir à un équilibre des forces entre cerveau droit et cerveau gauche.

Non pas pour endormir les téléspectateurs, les auditeurs et les lecteurs, mais plutôt pour leur faire envisager le monde différemment. Dans la série *The Newsroom*, créée par Aaron Sorkin et diffusée par HBO avant l'élection de Donald Trump, le créateur de *The West Wing* imagine d'ailleurs une chaîne d'informations qui ne ferait plus droit aux oukases des réseaux sociaux et de l'émergent Tea Party, mais décide de redonner ses lettres de noblesse à l'analyse, au temps et à la prise de hauteur. Au départ, les audiences tanguent. Puis petit à petit, les téléspectateurs reviennent. Et des nouveaux avec eux. Bien sûr, c'est une fiction. Reste qu'avant l'avènement du trumpisme et de sa post-vérité, déjà, un homme de séries imaginait les voies de sortie d'un système informationnel devenu obèse, et surtout dévorant. Dans *The Newsroom*, ils ne font pas « chiant » comme le recommandait Hubert Beuve-Méry, ils font autrement. Ils changent les codes. En somme, ils acceptent de prendre un risque. Celui d'une sortie par le haut, plutôt que d'une descente aux enfers, en pleine conscience, avec tous les autres. « Impose ta chance, à te regarder ils s'habitueront³ », enseigne René Char.

Faire chiant, faire autrement, sortir du cercle vicieux, peu importe la façon de poser les mots pour faire taire les maux, l'urgence est là. La fièvre est à 40° C.

En septembre 2022, la Fondation Jean-Jaurès publiait avec l'Observatoire société et consommation (ObSoCo) et Arte une enquête sur la fatigue informationnelle dont souffrent 53 % des Français⁴. Parmi les réponses sur les raisons de cette sensation de fatigue vis-à-vis de l'information, plusieurs interpellent : « Les infos se chassent les unes les autres », « elles sont tellement nombreuses que l'on ne sait pas ce qui est important », « les débats et l'information me dépriment sur l'état profond de l'humanité », « je me protège d'un monde incompréhensible en coupant toutes les sources d'information ». 8,3 canaux

1. Neil Postman, *Se distraire à en mourir*, Paris, Fayard, 2011 [1985].

2. *Ibid.*

3. René Char, *Les matinaux*, Paris, Gallimard, 1969.

4. David Medioni et Guénaëlle Gault, *Les Français et la fatigue informationnelle*, Fondation Jean-Jaurès/Arte/ObSoCo, 1^{er} septembre 2022.

d'information quotidiens en moyenne pour chaque Français, et pourtant, une compréhension du monde rendue toujours plus difficile, voire impossible.

Dans ce grand cirque émotionnel, la fatigue informationnelle ressentie par les Français conduit, aussi, à une défiance plus profonde. À une défiance qui dénonce les « médias *mainstream* » et qui amène une frange non négligeable de la population à se tourner vers les « informations alternatives », c'est-à-dire vers tout un tas de théories du complot. En somme, les choses pourraient se résumer ainsi : puisque l'information se tourne de moins en moins vers les faits ou qu'elle présente ceux-ci sous le prisme unique de l'émotion (témoignages, paroles aux victimes, colère, indignation, etc.), alors le fait de susciter ou d'exprimer une « émotion contraire » devient de plus en plus légitime. C'est ainsi qu'émergent des appels incessants au respect de « la liberté » de dire n'importe quoi, de ne pas se vacciner, ou de présenter la croyance comme une science, façon la « Terre est plate ».

Dans ce cloaque émotionnel entretenu et mis en avant par la logique algorithmique des réseaux sociaux, la démocratie et son idée d'un commun culturel qui permet de débattre des désaccords s'estompent au profit d'une guerre des émotions. Ressenti contre ressenti. Propagande contre propagande. Quand l'« émocratie » supprime la démocratie, en somme.

Dans son livre *La guerre de l'information*¹, l'historien professeur à Sciences Po David Colon détaille les mécanismes en germe derrière ce culte de l'émotion qui prévaut sur les réseaux sociaux et par capillarité dans les médias dits traditionnels. Il consacre plusieurs développements à cette question de l'émotion, notamment dans le contexte de la désinformation et de la propagande. Il souligne qu'internet et les médias sociaux ont marqué une révolution dans l'histoire de la propagande, rendant celle-ci plus présente, plus efficace et plus dangereuse que jamais pour la démocratie. Colon explique que le contenu qui devient viral sur internet est souvent celui qui suscite une réaction émotionnelle, qu'elle soit positive ou négative, mettant en évidence le rôle central des émotions dans la propagation de la désinformation et de la

propagande. Ce phénomène est renforcé par les biais de confirmation et les bulles de filtres, où les algorithmes personnalisés tendent à enfermer les individus dans des écosystèmes idéologiques clos, favorisant ainsi la diffusion rapide de fausses informations et orchestrant des réactions humaines à des fins manipulatoires.

En outre, dans une perspective plus large, Colon a étudié un siècle d'évolution de la propagande, montrant comment le passage du ^{xx}e siècle à l'ère d'internet a représenté une rupture majeure. Il met en lumière le glissement vers un régime de vérité fondé sur un relativisme absolu et un repli idéologique, que l'on appelle « post-vérité », où la polarisation extrême et le relativisme dominant, brutalisant le débat et érodant l'espace public partagé. Il attribue à l'internet un rôle central dans cette évolution, modifiant profondément les techniques et les motivations derrière la persuasion des masses.

Pour combattre l'impact toxique de cette nouvelle forme de propagande, il suggère que les démocraties doivent se protéger et repenser leurs stratégies de contre-propagande, tout en reconnaissant les limites des techniques de vérification des faits, qui peuvent souvent renforcer les convictions préétablies des individus propageant de fausses informations. Il appelle également à une réforme dans le financement des campagnes politiques et à la création de conditions favorisant un espace public réunifié et une sphère d'information où les journalistes peuvent reprendre leur rôle de gardiens de l'information de confiance. Vœu pieux ? Et si cela n'était seulement qu'une question de volonté à la fois individuelle et collective ?

Alors que faire ? Des solutions sont possibles. Elles existent. Si Colon met en garde contre le fait de compter sur des plateformes comme Facebook ou Twitter pour lutter efficacement contre la manipulation de l'information, en raison de leur modèle économique basé sur la publicité ciblée, il souligne, par exemple, l'importance de l'éducation au sens critique, de l'enseignement de la défense intellectuelle et de l'évaluation des sources pour combattre la propagande à l'ère numérique. Nous y sommes. Dans *Quand l'info épuise. Le syndrome de fatigue informationnelle*,

1. David Colon, *La guerre de l'information. Les États à la conquête de nos esprits*, Paris, Tallandier, 2023.

co-signé avec Guénaëlle Gault¹, nous insistions sur la nécessaire, pour ne pas dire cruciale, mise en place par les pouvoirs publics d'une éducation aux médias qui commencerait en CE2 pour aller jusqu'en terminale, avec pourquoi pas une épreuve au bac, cela afin de former des esprits en parallèle de TikTok.

Au-delà du rôle que doivent jouer les pouvoirs publics, les citoyens peuvent constituer un levier efficace contre l'avènement de « l'émocratie ». Comme lorsqu'ils réfléchissent aux leviers dont ils disposent pour lutter contre le réchauffement climatique, ils peuvent se saisir de la lutte contre le continent de plastique informationnel et émotionnel qui les assaille en se posant une triple question simple :

- « ai-je besoin de consommer et /ou de diffuser cette émotion informationnelle ? » ;
- « ai-je vraiment besoin de consommer et/ou de diffuser cette émotion informationnelle ? » ;
- « ai-je vraiment besoin de consommer et/ou de diffuser cette émotion informationnelle maintenant ? ».

Dans cette recherche d'une nouvelle forme de sobriété dans le rapport à l'information et aux émotions qui circulent, les médias dits traditionnels possèdent également de puissants leviers, ceux des formats, afin de reprendre leur destin en main. Plutôt que de subir les réseaux sociaux et leurs émotions en continu, il leur appartient de se réapproprier la maîtrise de leurs sommaires. Il y a quelques années, dans les écoles de journalisme et dans les rédactions, le mantra était de « débrancher de l'AFP » pour aller chercher des sujets, de l'information et des expériences de terrain. Le nouveau mantra pourrait être le suivant : « débrancher des réseaux sociaux et de l'émotion ». Débrancher pour réinvestir l'information, pour remodeler les sommaires, pour retrouver le fil d'un journalisme qui, en plus de raconter le monde tel qu'il est, parvient à narrer, aussi, les solutions qui émergent. Raconter l'arbre et la forêt, en quelque sorte. Le tout pour refaçonner nos imaginaires collectifs.

Des idées qui n'ont rien d'utopique. Du moins pas plus que la « démocratie corinthienne » évoquée par la série *La Fièvre*. Des idées qui, finalement, peuvent

se résumer en une volonté individuelle et collective de rééquilibrer le rapport entre raison et émotion. Autant Le Monde de Beuve-Méry pouvait apparaître comme « chiant », autant la dérive vers l'émotion informationnelle et donc vers l'« émocratie » est en train de saper ce qui nous reste de commun. Dans la possibilité d'autre chose, sortir de l'idée fausse du fameux quart d'heure warholien qu'offrent les réseaux sociaux sur lesquels sont branchés les médias, et s'en affranchir. Définitivement.

Au moment de la parution de son roman *L'insoutenable légèreté de l'être*², Milan Kundera au sommet de sa notoriété et de sa gloire se rend sur le plateau d'Apostrophes un jour de janvier 1984. Interrogé par Bernard Pivot, il annonce son retrait du monde :

Nous avons tous besoin que quelqu'un nous regarde. On pourrait nous ranger en quatre catégories selon le type de regard sous lequel nous voulons vivre. La première cherche le regard d'un nombre infini d'yeux anonymes, autrement dit le regard du public. [...] Dans la deuxième catégorie, il y a ceux qui ne peuvent vivre sans le regard d'une multitude d'yeux familiers. Ce sont les inlassables organisateurs de cocktails et de dîners. Ils sont plus heureux que les gens de la première catégorie qui, lorsqu'ils perdent le public, s'imaginent que les lumières se sont éteintes dans la salle de leur vie. C'est ce qui leur arrive presque tous, un jour ou l'autre. Les gens de la deuxième catégorie, par contre, parviennent toujours à se procurer quelque regard. [...] Vient ensuite la troisième catégorie, la catégorie de ceux qui ont besoin d'être sous les yeux de l'être aimé. Leur condition est tout aussi dangereuse que celle des gens du premier groupe. Que les yeux de l'être aimé se ferment, la salle sera plongée dans l'obscurité. [...] Enfin, il y a la quatrième catégorie, la plus rare, ceux qui vivent sous les regards imaginaires d'êtres absents. Ce sont les rêveurs.

Quelques années plus tard, les Daft Punk feront le même choix. Tout comme les *street artists* Invader ou Banksy, rappelant que « l'invisibilité est un superpouvoir ». Superpouvoir au sens où, justement, elle permet de choisir ses émotions, comme le reste. Superpouvoir en ce sens où elle permet de rester en équilibre entre l'émotion et la raison

1. Guénaëlle Gault et David Medioni, *Quand l'info épuise. Le syndrome de fatigue informationnelle*, La Tour-d'Aigues/Paris, L'Aube/Fondation Jean-Jaurès, 2023.
 2. Milan Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard, 1984.

POSTFACE

Croire en notre capacité collective au sursaut

– Jean-Marc Ayrault

Ancien Premier ministre, président de la Fondation Jean-Jaurès

Les contributions réunies ici par la Fondation Jean-Jaurès le rappellent toutes à leur façon : l'art a ceci de spécifique qu'il permet à chacun de trouver ce qu'il y cherche. Chacun l'observe avec sa personnalité et sa sensibilité. Son parcours et ses biais. Ses obsessions et ses angoisses, aussi.

Chaque non-dit, chaque sous-entendu, chaque clin d'œil laissé à l'appréciation du spectateur, résonne d'une façon spécifique en chacun de nous.

Tous nos auteurs ont ainsi eu l'occasion d'expliquer ce qu'ils ont vu, ou cru voir, dans *La Fièvre*.

J'ai voulu, pour conclure ce travail collectif, expliquer à mon tour ce qu'il y a eu de troublant, pour le responsable politique que je suis, à regarder le travail effectué par Éric Benzekri au travers de la figure de Marie Kinsky.

Car comment ne pas être déstabilisé, pour ne pas dire pris de vertige, devant un personnage qui illustre l'émergence d'une vie politique qui se situe et nous emmène aux antipodes de celle que je défends et pratique depuis bientôt un demi-siècle ?

La Fièvre le montre : comme Marie Kinsky, on peut désormais, sans en passer par aucun filtre, aucun corps intermédiaire, s'adresser directement à des millions de citoyens. On peut, sans jamais rendre aucun compte, leur mentir. On peut, en singeant la radicalité, avoir accès à tous les médias et dicter les termes

du débat. On peut, depuis son appartement de luxe, caché derrière son écran, se faire passer pour un porte-voix du peuple. On peut, assis dans son canapé, à l'abri du désordre du monde, s'amuser – car c'est souvent de cela dont on parle – à l'aggraver. On peut, sans se présenter à aucune élection, influencer sur le destin d'une nation. Tous les attributs du pouvoir, exempts de toutes ses contraintes, sont ainsi à disposition du premier venu. L'expression est appropriée : la politique moderne est dépourvue de garde-fous.

Or la politique, telle que je la conçois, obéit à des règles et respecte des principes. Si j'ai pu un jour prétendre au pouvoir, être mis en situation d'avoir la responsabilité, immense, de prendre des décisions qui engageaient l'avenir de mes concitoyens, c'est parce que je pense avoir suivi ces principes, parce que je m'y suis soumis.

Comment suis-je devenu Premier ministre ?

J'ai été conseiller municipal et conseiller général. J'ai été maire et président de métropole. J'ai été député et président de groupe. Je me suis présenté, au sens premier du terme : j'ai dit qui j'étais, affiché d'où je venais, indiqué où je souhaitais aller. J'ai travaillé et élaboré des programmes. J'ai gagné la confiance des militants et sollicité le vote des électeurs. J'ai composé avec les conseils de mes équipes et les avis de mes partenaires. J'ai négocié avec les partenaires sociaux et pris en compte les objections de mes

adversaires. J'ai fait face aux questions des journalistes et aux attentes de mes citoyens. J'ai pu voir de près leurs problèmes et leurs préoccupations, m'enrichir de leurs critiques et de leurs contributions. Je me suis tenu, dans mes permanences, au milieu des marchés, à la sortie des usines, sur les plateaux, à portée de baffes. J'ai, à chaque étape, répondu de mes décisions et de mes actes.

Ce fonctionnement ne préserve ni des erreurs, ni de l'impopularité, j'en sais quelque chose... La politique, pratiquée aussi longtemps, peut même finir par abîmer. Mais cette maturation politique forge une forme d'éthique dans la gestion des affaires publiques. Elle ancre peu à peu l'idée qu'au bout de nos décisions, il y a des vies qu'on impacte, des destins qui bifurquent. Des drames, parfois, qui se nouent. Cette conscience se construit avec le temps. C'est elle qui préserve du cynisme. C'est elle qui maintient le respect envers les électeurs, mais aussi pour les fonctions qu'ils nous confient. C'est elle, au fond, qui construit la confiance réciproque.

Tous les responsables politiques modernes ne sont pas des Marie Kinsky, loin de là. Mais j'observe, chez un certain nombre d'entre eux, une tentation mani-

feste pour les facilités de l'époque. Un empressement à arriver. Un désir de sauter les étapes, de s'affranchir des règles. Une fascination, pour ne pas dire une jouissance, devant leur propre pouvoir de nuisance. Un attrait pour les outils et les outrances des pyromanes des réseaux et des plateaux sur lesquels ils croient bâtir et accélérer leur carrière, mais qui ne font en réalité qu'abaisser leur fonction et créer les conditions de leur propre impuissance à gouverner demain. Le monstre qu'ils pensent dompter les dévorera, eux aussi.

Je ne crois pas aux miracles : je nourris peu d'illusions sur la capacité d'introspection des concernés. Les adversaires du bien commun ne se modéreront pas, ne reculeront devant rien, et ne disparaîtront pas. On le voit d'ailleurs aujourd'hui aux États-Unis, avec le retour de Donald Trump : face à eux, aucune victoire ne sera définitive. Mais je crois, comme Éric Benzekri, en notre capacité collective au sursaut. Et je crois que la gauche républicaine doit jouer ce rôle. Cette exigence que nous devons avoir vis-à-vis de nous-mêmes constitue, pour les années à venir, notre principal défi politique.

Table des matières

INTRODUCTION

- 01 Une série pour penser collectivement notre époque
_Raphaël LLorca et Jérémie Peltier

LA FIÈVRE DU SCÉNARISTE

- 03 *La Fièvre*, prophétie de malheur socialiste
_Milo Lévy-Bruhl
- 08 *La Fièvre* nous rend-elle meilleurs ? Éducation politique et réflexivité en séries
_Sandra Laugier
- 14 De *Baron noir* à *La Fièvre* : portrait du conseiller en scénariste
_Denis Maillard
- 18 Éric Benzekri : le Brueghel d'une France archipelisée
_Jérôme Fourquet
- 20 « *La Fièvre* constitue un acte politique majeur »
_Giuliano da Empoli

LA FIÈVRE DE L'OPINION

- 23 *La Fièvre* ou l'illusion de la polarisation
_Laurence de Nervaux
- 27 Mots pour maux
_Marie Gariazzo
- 31 *La Fièvre* ou l'héritage Pilhan
_Raphaël LLorca
- 43 « Avec *La Fièvre*, les élites prennent conscience qu'elles sont obsolètes »
_Stéphane Fouks

LA FIÈVRE DE L'INFORMATION

- 47 Il suffirait de presque rien...
–**Anne Sinclair**
- 50 Les réseaux sociaux créent-ils la fièvre ?
–**Antoine Bristielle**
- 53 Algorithmes sous tension : *La Fièvre* en trois équations technopolitiques à résoudre
–**Asma Mhalla**
- 58 Le modèle français : un peu de *soft power*, enfin ?
–**Anne Rosenthal**

LA FIÈVRE DES IDENTITÉS

- 60 L'hypocondrie identitaire
–**Guénaëlle Gault**
- 65 *La Fièvre* : le thermomètre est-il juste ?
–**Rémi Lefebvre**
- 69 La concorde ou la fièvre
–**Iannis Roder**
- 72 La laïcité pour faire retomber la fièvre ?
–**Frédéric Potier**

LA FIÈVRE DU POLITIQUE

- 74 *La Fièvre* ou le populisme en spectacle
–**Aurélien Filippetti**
- 76 Anatomie d'une démocratie : la participation citoyenne pour le meilleur et pour le pire
–**Dorian Dreuil**
- 80 Protéger la République contre la fièvre
–**Johanna Rolland**
- 83 Revitaliser la politique pour faire baisser la fièvre
–**Arthur Delaporte**

- 87 Contenir le vertige
 –**Anne Muxel**
- 88 *La Fièvre* ou la faillite du politique
 –**Adélaïde Zulfikarpasic**

LA FIÈVRE DE LA SOCIÉTÉ

- 92 « L'engagement collectif fait reculer l'outrance »
 –**Laurent Berger**
- 95 *La Fièvre*, extension du domaine du capital culturel ?
 –**Renaud Large**
- 99 Le football comme objet culturel dans *La Fièvre* : entre mythe et réalité
 –**Pierre Rondeau**

LA FIÈVRE DES ESPRITS

- 103 Tenter de guérir dans une société de la « déglingue »
 –**Jérémie Peltier**
- 107 Zweig, *La Fièvre* et Freud
 –**Harold Hauzy**
- 112 Sortir de l'émocratie
 –**David Medioni**

POSTFACE

- 116 Croire en notre capacité collective au sursaut
 –**Jean-Marc Ayrault**

Collection dirigée par Laurent Cohen et Jérémie Peltier

© Éditions Fondation Jean-Jaurès
12, cité Malesherbes - 75009 Paris

www.jean-jaures.org

Réalisation : REFLETS GRAPHICS
AVRIL 2024

Derniers rapports et études :

04_2024 : Du défi à l'opportunité. Agir ensemble pour réussir la transition énergétique
Gilles Finchelstein, Catherine MacGregor

03_2024 : Les nouvelles amitiés
François Miquet-Marty, Lucia Socias

03_2024 : Vers une politique étrangère féministe européenne ? Pour une approche progressiste et transformatrice
Aline Burni, Laetitia Thissen

02_2024 : Loi « immigration » : analyses et points de vue
Collectif, préface de Jean-Marc Ayrault

01_2024 : Un compromis pour la Corse. Une Corse autonome dans la République
Yves Colmou, Laurent Cohen, Hugo Le Neveu-Dejault

12_2023 : Les éloignés du dialogue social
Vincent Priou-Delamarre (coord.)

12_2023 : Accompagner l'éco-anxiété à l'école et au travail. Répondre à l'impuissance, la peur, la colère
Maxime Dupont, Pierre Quénéhen, Théo Verdier

12_2023 : Après les émeutes. Analyses et points de vue
Christelle Craplet, Smaïn Laacher, Thibault Lhonneur, Raphaël Llorca, Ruben Rabinovitch, Cédric Terzi

11_2023 : Enquête climat. Focus sur l'opinion en France et dans l'Union européenne
Neil Makaroff, Adélaïde Zulfikarpasic

11_2023 : Enquête climat. Focus sur l'opinion dans 13 pays d'Amérique latine
Collectif

10_2023 : Comprendre le piéton et son avenir dans l'espace public
Mathieu Alapetite



fondationjeanjaures



@j_jaures



fondation-jean-jaures



www.youtube.com/c/FondationJeanJaures



fondationjeanjaures

Abonnez-vous !



www.jean-jaures.org

Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS